U d'/of OTTAWA
39003001211100

LA COMTESSE

D'EGMONT.

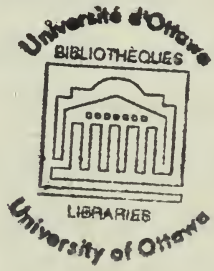
LA COMTESSE

D'EGMONT,

PAR

MADAME SOPHIE GAY.

Tome Second.

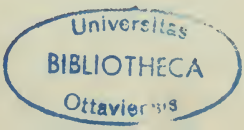


PARIS.

DUMONT, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, N° 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1836.



DC
135
.E3E3
1836
v.2

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ.

A

Madame Récamier.

Les correspondances, les mémoires contemporains de la comtesse d'Egmont parlent tous de sa beauté gracieuse, de son charme irrésistible, et de cette bonté spirituelle qui lui soumettait les coeurs de tout âge; il me semble n'en pouvoir mieux donner l'idée qu'en plaçant votre nom à côté de son portrait; et puis cet hommage vous rappellera ma constante amitié.

Sophie Gay.

I.

L'Éventail.

Il fallut se parer.... donner des ordres.... car si bien tenue que soit une grande maison, un concert, un souper élégant, ont besoin d'être commandés avec soin; il n'est pas de rang qui dispense des devoirs d'une maîtresse de maison, de cet art occulte qui

consiste à tout arranger pour le goût de chacun, sans paraître avoir touché à rien.

Nous avons connu une reine chez laquelle on causait. Oui, une reine; cela étonne, n'est-ce pas? Eh bien! pour produire ce miracle, elle avait tout simplement le soin de faire ranger le matin, devant elle, les siéges de son salon de réception; elle les faisait placer de manière à ce que les hommes pussent circuler, ou être assis derrière les fauteuils destinés aux femmes; de cette façon, les conversations s'engageaient, ce qui est de toute impossibilité quand il faut traverser un grand cercle pour parler aux personnes de sa connaissance. Il y a une foule de riens de cette espèce, auxquels sont attachés tous les plaisirs d'une soirée.

La contrainte poussée à l'excès produit une fièvre concentrée, qui donne à tous les mouvemens quelque chose de convulsif; c'est une démarche agitée, incertaine, un

rire forcé, un parler bref, des phrases sans objet, sans but, derrière lesquelles se retranche la pensée.

Tant que madame d'Egmont eut à recevoir successivement les personnes qu'on lui annonçait, elle fut attentive à ce que l'usage exigeait d'elle ; et grâce aux noms des invités prononcés à haute voix, elle ne fit point de quiproquos ; mais lorsque tout le monde fut placé et que les premiers accords d'une musique suave eurent imposé silence aux causeurs, madame d'Egmont revint naturellement à son unique pensée. Ce cercle brillant d'or et de pierreries, cette réunion de toutes les vanités parées, disparurent à ses yeux sous l'image d'une maison modeste, mais dont la simplicité n'était pas sans élégance, qu'elle avait à peine vue, et dans un de ces momens où l'on sent trop pour observer ; cependant cette maison, dont la petite cour était garnie de fleurs, cette chambre arrangée avec goût, ce grand

canapé recouvert d'une jolie toile imitant la Perse, ce coussin où reposait la tête si belle du malheureux blessé, voilà le tableau qui l'emportait sur celui de toutes les richesses, les illustrations, les talens de la cour et de la ville, voilà le seul spectacle où assistait madame d'Egmont.

Ce romanesque noble, désintéressé, est celui qu'on doit pardonner à une jeune ame: là, point de vanité qui puisse abuser sur la nature du sentiment qu'on éprouve, nul de ces intérêts vils, compagnons inséparables des affections qui ont quelque chose à gagner, outre le bonheur de plaire; là, tout à risquer.... tout à perdre.... pour l'unique passion d'un cœur. . . . C'est une folie . . . . sans doute, mais on peut la tolérer sans crainte d'en propager l'exemple.

— A quoi pense-t-elle? se demandait Gentil Bernard, en observant les différentes impressions qui se peignaient tour à tour

sur le charmant visage de Septimanie... Elle est inquiète . . . elle attend quelqu'un . . . Ses regards se tournent sans cesse vers la porte... Ah ! mon Dieu !... comme elle pâlit !... La voilà qui sourit maintenant... Quel être inexplicable !

— Vous admirez madame d'Egmont, dit M. de Rulhières à Gentil Bernard ; en effet, je ne l'ai jamais vue plus belle : son regard, toujours si angélique, a ce soir je ne sais quoi de rêveur, d'inspiré, qui lui donne une expression céleste. En vérité je ne vous comprends pas, mon cher ami... la voir tous les jours, et ne pas en avoir la tête tournée !... il faut être bien sage, ou bien....

Les restrictions de M. Rulhières étaient toujours des épigrammes * ; Gentil Bernard

* La malice de M. de Rulhières était bien reconnue. Un jour il se trouvait avec plusieurs de ses amis intimes, qui faisaient chacun la confession d'assez méchans tours. « Quant à moi, dit M. de Rulhières, je n'ai qu'une méchanceté à me reprocher dans ma vie.—Quand finira-t-elle? demanda M. de Talleyrand. »

répondit à celle-ci par un sourire dédaigneux. Qu'aurait-il pu apprendre à ceux qui ne devinaient pas son culte pour madame d'Egmont?...

Cependant M. de Rulhières avait aussi de l'amour pour elle ; mais de cet amour dont les gens du monde se paraient alors, comme d'une marque de bon goût, comme d'un martyre élégant, dont la fatuité tirait encore quelque profit, tant elle est ingénieuse.

Ces sortes d'amour ne sont point sujets à l'erreur : on ne les voit pas se morfondre en soupirs pour des objets vulgaires, leur préférence est toujours explicable ; ce n'est pas un penchant du cœur, c'est un choix de l'amour-propre, une adoration fastueuse qui met en lumière toutes les facultés spirituelles de l'adorateur.

Les vers et la prose qui nous restent de M. de Rulhières pour madame d'Egmont en sont la preuve. Il n'écrivait que pour elle; chaque action de Septimanie était pour

ainsi dire rimée par lui : on savait que c'était s'exposer à toute la rigueur de ses épigrammes que de ne pas l'inviter là où devait être madame d'Egmont, et cet amour non partagé suffisait à la vanité de M. de Rulhières.

Le secret de madame d'Egmont était en sûreté avec un homme de ce caractère. Comment aurait-il soupçonné l'humble sujet d'une telle préoccupation ? lui qui sacrifiait tant de bonheurs réels à un malheur brillant !

L'observation de Gentil Bernard était plus à craindre ; son cœur l'éclairait sur les agitations de celui de madame d'Egmont. Mais ne pouvant en reconnaître la véritable cause, il s'obstinait à croire M. de Jaucourt plus heureux qu'il ne l'était effectivement. Une nouvelle circonstance vint confirmer ce soupçon.

Le jeune Mozart ravissait tout le monde

par son exécution surprenante et ses improvisations, lorsque M. de Jaucourt entre précédé par un valet de chambre qui allait probablement l'annoncer, si madame d'Egmont n'eût fait signe de ne pas interrompre le silence avec lequel on écoutait l'enfant prodige. M. de Jaucourt reste immobile près de la porte du salon; mais le valet de chambre insiste, en disant tout bas qu'il a quelque chose à remettre à madame la comtesse. — Il suffit, dit le comte d'Egmont en prenant l'éventail que tenait le valet de chambre; je le lui donnerai tout-à-l'heure, et le valet de chambre se retire.

Malgré la distance qui séparait la place où était assise madame d'Egmont de l'entrée du salon, elle n'avait perdu aucun mouvement de cette petite scène; mais elle n'avait pu distinguer la couleur de l'éventail dont s'était emparé M. d'Egmont. Avec quelle impatience elle attendit la fin du morceau qui enchantait tout le monde!

Enfin le dernier accord est le signal des plus vifs applaudissemens. Madame d'Egmont se lève ; mais au lieu d'aller complimenter le jeune artiste, elle va faire son éloge à la duchesse de Villeroi ; c'est que, surprise de voir un éventail dans les mains du comte d'Egmont, la duchesse lui a demandé à en regarder les peintures.

Septimanie tressaille en reconnaissant les branches d'or, enrichies de turquoises, de son plus riche éventail. « Il vivra ! » pense-t-elle, et ses yeux brillent de joie ; elle sourit à tout avec une grâce enchanteresse ; on dirait qu'elle éprouve le besoin d'épancher sa reconnaissance pour un bienfait inespéré.

M. de Jaucourt la contemple avec ravissement ; un rayon d'espoir ranime son ame en la voyant l'écouter d'un air si tendre ; sans être avantageux, il ose expliquer en sa faveur le trouble amoureux qui embellit en cet instant ce visage déjà si beau ; et mal-

gré lui, le bonheur qu'il en ressent confirme chacun dans l'illusion qui l'abuse lui-même.

Comment douter de l'empire de M. de Jaucourt? Madame d'Egmont était triste, accablée; il paraît... et la joie la plus indiscrète se peint dans les yeux de Septimanie; elle devient aussi animée qu'elle était languissante. Comment deviner qu'en même tems que lui avait paru le talisman qui devait faire succéder la plus douce sécurité à une inquiétude mortelle?

— Ce M. de Jaucourt avec sa mine pâle et sa voix de rossignol vous semble-t-il donc mériter toutes les agaceries que ces dames lui font? demanda M. de Rulhières à Gentil Bernard? pour moi il me fait l'effet d'un être insipide.

—Hélas! ce qu'il est importe peu, dit Bernard, c'est ce qu'il paraît dont on lui sait gré, et cela suffit.

—Madame de Saint-Aignan l'a bien nommé, reprit avec amertume M. de Rulhières; c'est un vrai *clair de lune*, sans couleur, sans chaleur, qui a besoin de l'obscurité pour paraître quelque chose, et que le grand jour annulle.

—Vous êtes bien heureux de le voir ainsi! reprit Gentil Bernard en soupirant.

La voix de Geliotte et celle de madame La Ruette interrompirent cet entretien. Le concert se continua jusqu'au souper. Le prince de Conti, ravi des succès de son jeune protégé Mozart, proposa à madame d'Egmont et aux personnes de sa société intime de venir passer quelques jours à l'Ile-Adam, pour y faire de la musique à loisir. Septimanie n'avait aucun motif raisonnable de refuser cette invitation; elle obtint seulement de la complaisance du prince que ce voyage n'aurait lieu qu'après les fêtes de Pâques.

On était à table, lorsque le marquis de

Lusignan, qu'on appelait la *grosse tête*, s'extasia sur la beauté d'un grand portrait placé vis-à-vis de lui, et demanda au comte d'Egmont quelle était la belle personne que ce tableau représentait. Le comte répondit que cette figure si mélancolique était celle d'une de ses aïeules, femme d'un comte d'Egmont, qui ayant acquis les preuves qu'elle lui était infidèle, *lui coupa la tête.*

— Ah! mon Dieu! madame, s'écria naïvement M. de Lusignan, en s'adressant à madame d'Egmont, ce tableau-là ne vous fait-il pas peur?... Mais, poursuivit-il, grâce au ciel, les d'Egmont n'ont plus cette férocité.

A cette singulière remarque, chacun se regarda, et madame d'Egmont se sentit pâlir et rougir alternativement; puis elle sourit d'une manière un peu forcée, et l'on se hâta de changer d'entretien *.

* Mémoires de madame de Genlis, 1er volume.

Nulle intention maligne n'avait dicté cette remarque inconvenante à M. de Lusignan. C'était le meilleur des hommes et le plus redouté. Son manque de réflexion lui faisait dire tout ce qui lui venait à l'idée, ne soupçonnant jamais le mal, il le dénonçait souvent sans le savoir, et sa bonté étourdie avait fait plus de victimes que la méchanceté réfléchie des plus médisans.

L'esprit de M. de Rulhières vint au secours de l'embarras de madame d'Egmont. Il improvisa des madrigaux, des épigrammes, sur tous ceux qu'il aimait et détestait, fit valoir la gaîté du maréchal de Richelieu, les bons mots de la duchesse de Lauraguais, et rendit la conversation si enjouée qu'elle en devint bruyante.

Rien n'est si propice aux entretiens particuliers que ces momens où chacun parle à la fois. M. de Jaucourt, qui avait refusé de se mettre à table, était debout, appuyé sur le

montant de la chaise de madame d'Egmont, et ce qu'il disait n'était entendu que d'elle.

— Vous allez me trouver bien audacieux, dit-il, bien ridicule ; mais il faut absolument que je vous demande par quel motif vous préférez le prédicateur de Saint-Étienne-du-Mont à celui de Saint-Roch?

Madame d'Egmont frissonna ; une sueur froide baigna son front, elle n'eut pas la force de répondre.

— Dieu me garde de vous offenser par cette question ! ajouta M. de Jaucourt ; on ne saurait mal juger d'aucune des actions d'un ange ; mais quand cet ange a toutes nos adorations, il est permis de regarder de quel côté il dirige son vol.

En ce moment la comtesse de Boufflers adressa quelques mots à madame d'Egmont auxquels elle répondit tout de travers, ce qui redoubla les rires et lui permit d'éluder la question de M. de Jaucourt. Mais la ma-

nière insensée dont elle avait répondu à madame de Boufflers était pour lui la preuve convaincante du trouble où il venait de jeter madame d'Egmont, et ce trouble porta un coup mortel à ses tendres espérances. On se leva de table.

M. de Jaucourt chercha vainement à renouer l'entretien que madame d'Egmont avait si brusquement interrompu; elle ne lui en donna point l'occasion. La crainte de voir son secret divulgué, l'idée que ce secret était peut-être déjà connu de M. de Jaucourt, lui ôtaient le courage de supporter son regard. Elle le fuyait comme un remords, et pourtant elle ne se reprochait rien, car la pitié, cette unique faiblesse des ames nobles, était le seul sentiment qu'elle croyait éprouver. Et puis au milieu de tant d'agitations, pouvait-elle lire dans son ame?

La soirée finit, et madame d'Egmont ne fut pas plus calme.

A peine rassurée sur le danger de Severin, une autre inquiétude venait l'assaillir. Comment se soustraire à la curiosité intéressée d'un homme qui l'aimait! Lors même qu'elle parviendrait à l'abuser sur le véritable motif qui l'avait conduite à Saint-Étienne, il fallait renoncer à jamais revoir M. de Guys; car on ne saurait échapper à la surveillance jalouse d'un amour malheureux, et une fois averti, M. de Jaucourt devait bientôt tout savoir. Que faire?... Abandonner celui dont l'existence dépend d'elle!.. lui avoir ordonné de vivre et ajouter une nouveau martyre à tous ceux qui le torturent!... le tuer encore une fois... Non; quel que soit le sort qui la menace, elle bravera tout pour le sauver.

Mais en s'affermissant dans cette résolution, elle commençait à s'apercevoir des périls inhérens aux aventures romanesques. Les moins coupables sont encore dangereuses, et leur plus grand inconvénient est de

donner aux démarches les plus innocentes toutes les apparences de l'intrigue.

Son désir de retourner près de Severin, de l'encourager par sa présence à se laisser soigner, de le consoler enfin par cette marque d'intérêt, elle n'osait le satisfaire. La crainte d'être rencontrée, suivie, l'arrêtait. Elle se décida à envoyer Philibert chercher le lendemain des nouvelles du blessé; puis profitant de la solitude dont elle ne pouvait jouir que la nuit, Septimanie prit le manuscrit qu'elle avait soigneusement caché au retour de sa visite matinale.

Les cœurs compatissans et généreux devineront seuls ce que le sien éprouva pendant cette lecture.

II.

SOUVENIRS DU CHEVALIER DE GUYS.

Le Château.

A chaque bout d'une longue grille à fleurons dorés se trouvait un pavillon bâti en briques ; l'un de ces pavillons, orné d'un fronton, recouvert de lourdes armoiries en relief, était consacré au régisseur de la terre ;

l'autre au concierge et à sa famille; c'est dans ce dernier que je recevais les soins, les caresses d'une excellente femme, qui me semblait la plus belle de toutes celles du village et que j'appelais ma nourrice. C'était, je crois, en Normandie, du moins, l'accent normand que j'ai entendu depuis m'a toujours rappelé celui des gens qui m'entouraient dans mon enfance.

Dans le souvenir confus qui me reste de ces premières années de ma vie, je vois encore la grande allée de marronniers qui s'alignait avec la façade du château, et la longue terrasse bordée de caisses d'orangers sur laquelle j'allais jouer le soir avec les enfans du jardinier.

Un jour que je me disputais avec eux pour une orange verte que l'aîné venait de ramasser, je reçus un si violent coup de lui que je tombai par terre en poussant des cris effroyables ; au même instant un homme

que je ne voyais pas lève sa canne sur l'enfant qui venait de me battre, les autres prennent la fuite; le monsieur me relève, puis demande aux gens qui le suivaient si je suis le petit *Severin*; on lui répond : *Oui, monseigneur.* Alors il me prend dans ses bras, essuie mes larmes avec son mouchoir et marche vers le perron du château dont les portes s'ouvrent pour le recevoir.

Nous traversons d'immenses salons ornés de tapisseries dont les personnages de grandeur naturelle me font une peur extrême; je me retourne précipitamment pour ne pas les voir, je cache ma tête entre le cou et l'épaule du monsieur, dans ce brusque mouvement mon bras s'accroche à quelque pointe aiguë qui le déchire; c'était le rayon d'une plaque en diamans ; mon sang coule et mes cris recommencent, on me calme à force de caresses, de bonbons ; le monsieur auquel tout le monde obéit me prend sur ses genoux, lave ma plaie lui-même, or-

donne qu'on fasse venir ma nourrice ; et quand elle arrive, elle me trouve tout consolé de mes petits accidens par le plaisir que je trouve à admirer cette plaque brillante qui m'a fait tant de mal, et à jouer avec une belle montre que le monsieur fait sonner pour me divertir.

Tout le monde sort, il reste seul avec ma nourrice, et lui parle long-tems tout bas. Un grand domestique ouvre les deux battans d'une porte, je vois une table couverte d'une argenterie brillante, éclairée par des candélabres de vermeil, je cours vers la table en faisant des exclamations de joie, ma nourrice s'élance après moi pour me retenir, mais je suis déjà grimpé sur les barreaux dorés d'une des chaises qui entourent la table, et le monsieur, qui rit de mon audace, défend à ma nourrice de me prendre et dit : « S'il peut y monter tout seul, ma foi, il y restera. » J'escalade sans beau-

coup d'efforts la chaise, et me voilà attablé comme un convive raisonnable.

— Ce petit gaillard-là ne manquera pas de courage, dit un jeune homme en uniforme, en me montrant à ses camarades, car tous les gens qui se trouvaient là avaient des épaulettes, et ils riaient de bon cœur quand je les appelais les *beaux soldats*.

Ce dîner est resté dans ma mémoire, comme ces festins des *Mille et une Nuits*, dont le récit fait tant d'impression sur l'imagination des enfans.

Lorsque ma nourrice vint me reprendre pour me mener coucher, je me mis à pleurer, il fallut les plus belles promesses pour me déterminer à la suivre. — Viens, disait-elle, si tu m'obéis, monseigneur te donnera des joujoux. — Oui, tu en auras dès demain, disait-il, lequel veux-tu d'abord? — Un sabre et puis un tambour. — Qu'il est gentil! reprit le monsieur, en m'embrassant vivement.

Le lendemain je trouvai sur le pied de mon lit un sabre et un tambour ; je pensai en devenir fou de joie ; je voulus qu'on m'habillât tout de suite pour aller remercier mon bienfaiteur ; ma nourrice me dit d'un air triste : Il est reparti. Je me refusais à le croire, je pensais qu'elle me disait cela pour m'empêcher d'aller déranger *monseigneur*. Dès qu'elle ne prit plus garde à moi, je courus sur la terrasse, je montai sur le perron, mais les portes, les fenêtres, les volets, tout était fermé ; on ne voyait plus de chevaux caparaçonnés dans les cours, plus de *beaux soldats* dans le jardin ; la vision s'était évanouie.

Mais que de fois cette vision s'est représentée à mon esprit ! que de suppositions, de vœux, de regrets elle a fait naître ! Il faut avoir vécu dans l'ignorance de ce qu'on est, de ce qu'on pourrait être, pour se faire une idée de ce que la conjecture la plus vague peut jeter de trouble dans l'ame

d'un pauvre orphelin! Subir la volonté d'un père barbare, déplorer la perte d'un père adoré, sont deux grands malheurs sans doute; mais se voir abandonné, réduit à chercher, dans tous les égoïstes qu'on rencontre, le père qui vous renie! le rêver parfois tel que le cœur d'un fils le désire, croire surprendre son regard dans des yeux attendris, reconnaître sa voix dans l'accent de la pitié, se sentir porté par une sympathie invincible vers un inconnu, puis voir le sourire du dédain, de l'ironie, répondre à cette exaltation, et se retrouver dans sa barque solitaire au milieu de l'océan du monde après avoir aperçu le rivage; voilà le tourment que nul courage ne peut braver, voilà le désert où nulle consolation n'arrive.

III.

Le Coureur. — La double Visite.

C'était un dimanche, nous revenions de l'église ; je mangeais en sautant sur l'herbe la part de *pain béni* que m'avait réservée ma nourrice, quand je fus frappé de surprise et d'admiration à la vue d'un homme couvert de galons d'argent sur un fond de

couleur éclatante. Sa tête, surmontée d'un toquet rouge à panache bleu de ciel, lui donnait un certain air martial que son énorme canne à pomme d'argent rendait fort imposant aux yeux d'un enfant de mon âge.

Il remet une lettre à ma nourrice; elle lit et s'écrie : — Quoi! ce soir même?

— Oui, c'est ce soir que madame arrive, répond le coureur; je viens d'en prévenir votre mari; c'est lui qui m'envoie vous dire de rentrer vite au château, parce que il y a une dame qui veut vous parler tout de suite.

Alors ma nourrice presse le pas et me tire par le bras, sans s'apercevoir que je cours à grande peine pendant qu'elle marche.

En arrivant, elle s'étonne de ne pas trouver dans la salle basse la personne qui l'attend. On lui dit que, désirant lui parler en particulier, la vieille dame est montée dans

la chambre à coucher; elle s'y rend. Peu de momens après, elle vient me prendre, m'embrasse dix fois en montant l'escalier, puis s'arrêtant avant d'ouvrir la porte de sa chambre, elle dit les yeux pleins de larmes : — Adieu... adieu... mon pauvre enfant!

Je ne la comprends pas; mais je pleure de la voir pleurer.

La vieille dame vient à moi, m'accable de caresses, me donne une boîte remplie de pastilles, et me dit qu'elle va me mener promener en carrosse. Alors la joie la plus expansive succède à mes larmes; je vois ma nourrice ouvrir son armoire, tous les tiroirs de sa commode; je pense qu'elle cherche son beau mantelet pour venir avec nous. En effet elle se dispose à nous suivre; je redescend gaîment l'escalier! je dis d'un air fier à mon père nourricier que je vais aller en carrosse. Sa femme nous précède; elle remet un paquet au domestique, celui-ci ouvre la

portière, je crie d'impatience pour entrer dans la voiture. La vieille dame y monte, elle me prend sur ses genoux, la portière se referme aussitôt et les chevaux nous entraînent; je vois les maisons, les arbres passer rapidement devant mes yeux. Ce spectacle nouveau me ravit; mais bientôt le mouvement de la voiture m'endort; et quand je m'éveille dans un grand lit à rideaux de serge verte placé dans le coin d'une chambre d'auberge, j'appelle en pleurant ma nourrice.

Hélas! cette excellente femme, la première affection, le premier regret de ma vie, celle qui remplaçait ma mère... je ne devais plus la revoir!...

Je ne me souviens pas du tems que nous restâmes en route. Le nouveau seul frappe la mémoire des enfans; les jours, les mois, les années qui se passent de même, ne sont qu'un fait qui laisse peu de traces dans leur esprit. Pendant les six années qui s'écoulè-

rent après qu'on m'eut séparé de ma bonne nourrice, quelques visites mystérieuses, quelques présens inattendus, une maladie grave, sont les seuls événemens qui rompirent la monotonie de mon existence.

Je me trouvais encore l'habitant d'un château, mais plus vieux que l'autre et dans un état d'abandon qui ne faisait pas honneur au propriétaire. C'était, disait-on, l'évêque de L... Ce château tenait à une riche abbaye de bénédictins; les deux parcs se touchaient, et dès que je fus en état d'apprendre à lire, la vieille dame, dont le vrai ou faux nom était madame Grainvel, fit venir un frère du couvent, et le chargea de ma première éducation, en lui recommandant de ne pas tourner mes idées du côté pacifique de l'église, car j'étais destiné à l'état militaire.

Il paraît que madame Grainvel avait reçu l'ordre de ne me laisser communiquer avec aucun enfant de mon âge, car j'en

étais réduit à jouer au loto avec elle dans mes récréations. Cette ennuyeuse partie fut interrompue un soir par la visite d'une jeune femme qui m'accabla de caresses, de questions, me demanda si je l'aimais bien. — Je ne vous connais pas, lui répondis-je. Alors elle porta son mouchoir à ses yeux, et moi, tout ému de l'avoir fait pleurer, je me jetai à son cou en m'écriant : — Mais si fait, je t'aime, ne pleure donc pas, madame Grainvel va te gronder. Ces mots l'ayant fait sourire, elle entoura son cou de mes petits bras, et me contemplant avec une admiration qui devait être maternelle — Que tu es beau, que tu dois être aimable ! dit-elle, et sa bouche s'imprimait sur mes yeux, mes cheveux, mes joues colorées, je croyais avoir retrouvé ma nourrice. Pendant qu'elle me regardait, m'embrassait avec passion, un homme couvert d'un grand manteau était immobile à la porte de la chambre, et nous regardait avec attendrissement. A peine fut-il aperçu

de la jeune femme qu'elle lui tendit la main; il couvrit cette main de baisers. Puis m'embrassant à son tour : — As-tu toujours ton sabre? dit-il. — Il est cassé, répondis-je d'un air triste; mais c'est égal, je l'ai toujours. Alors courant vers ma petite chambre qui donnait dans celle où nous étions, j'allai prendre les morceaux du sabre que j'avais brisé en me battant contre un des soldats du guet à cheval qui venaient souvent boire le vin du château, sous prétexte de faire la police des environs. Ce soldat, qui se moquait de ma fanfaronnade, m'avait défié, et sans sortir son sabre du fourreau, il espérait me désarmer. La colère avait doublé ma force; le petit sabre s'était rompu contre le grand, mais la poignée était restée dans ma main, ce qui me valut de grands éloges de la part de mon adversaire. Madame Grainvel, qui rentrait dans la chambre au moment même où j'apportais les débris du sa-

bre, raconta ce premier duel qui fit beaucoup rire le monsieur. C'était probablement le même qui m'avait donné le sabre; mais comme il avait un chapeau rabattu, un manteau brun, et qu'il n'était pas entouré de tout le brillant qui m'avait frappé à notre première entrevue, je ne le reconnus pas. C'est par les rapprochemens que j'ai faits depuis que j'en ai acquis la certitude.

Dans le profond mystère qui me suit, mon esprit a vécu de conjectures. Cherchant sans cesse dans le passé une lueur qui pût m'éclairer, me conduire dans l'avenir, ma mémoire rétroactive a fait des miracles. A force de me reporter à mes premières années, d'en rechercher les moindres événemens, le tems de mon enfance est celui que je me rappelle le mieux.

Je crois voir encore le charmant visage de cette jeune femme, son mantelet de den-

telle doublé de rose, la bague de rubis qui brillait sur sa main blanche, et les hauts falbalas de sa robe de moire. Le monsieur a quitté son manteau, il est en habit de chasse. Il s'assied près d'elle; son bras entoure la taille la plus gracieuse; son regard fixé sur cette belle personne ne vient pas jusqu'à moi; mais elle, je la captive toute entière. Elle l'aime pour l'amour de moi, lui, ne paraît m'aimer que pour l'amour d'elle.

Comme il se fait tard, on m'envoie coucher; je murmure contre l'autorité de madame Grainvel; on lui défend de me faire pleurer. Là-dessus je pleure. Elle répond que je suis malade quand je veille plus qu'à l'ordinaire. On emploie de nouveau toutes les cajoleries pour me faire obéir. Je résiste; le monsieur se rappelle l'effet de sa montre, il la prend, la fait sonner; je m'en empare avec joie. Madame Grainvel veut me l'arracher, ma joie se change en rage. Le mon-

sieur dit : — Eh bien ! qu'il la garde ; et l'on m'emporte avec mon trésor, le seul bien que je possède, la relique sacrée dont la misère elle-même n'a pu me séparer, la montre que je crois être celle de mon père.

IV.

La Première Éducation.

Le lendemain de cette double visite, j'étais de nouveau seul avec madame Grainvel et le frère bénédictin, leur demandant à chaque minute quand reviendraient le beau monsieur et la jolie dame, à quoi ils répondaient : Nous n'en savons rien. Ils eu-

rent bien de la peine à me faire comprendre que j'étais encore trop enfant pour avoir une si belle montre, qu'il fallait la confier à madame Grainvel jusqu'au moment où je pourrais m'en servir. J'y consentis enfin, mais à condition qu'on me la montrerait un peu chaque jour.

Le reste de cette année n'eut d'événement remarquable pour moi que l'arrivée d'une grande caisse venant d'Allemagne, et remplie de joujoux. Le timbre de Nuremberg était sur le couvercle de la caisse; combien ce timbre m'a fait rêver depuis!

Dès que je sus lire et passablement écrire, il arriva au château un homme de trente ans à peu près, chargé de m'apprendre le latin, l'allemand, et enfin de remplir auprès de moi tous les devoirs d'un précepteur. Il avait l'air fort doux, presque humble, et nous fûmes bientôt amis. Il me parlait toujours à la troisième personne. « Si monsieur le chevalier était moins distrait, il ferait des progrès

rapides; si monsieur le chevalier prend bien sa leçon, nous irons faire ce soir une belle promenade dans le parc des moines, etc. Je demandai à madame Grainvel pourquoi M. Frossard me donnait ce titre de chevalier?

— Parce que c'est le vôtre, répondit-elle. Vous vous appelez le chevalier de Guys.

— Vous vous trompez, je m'appelle Severin.

— Sans doute, mon enfant, Severin est votre nom de baptême; le chevalier de Guys, c'est le nom de votre père.

— Mon père! m'écriai-je; ah! que je suis content d'avoir aussi un père!... C'est lui qui m'a envoyé la caisse de joujoux, celle des beaux livres à images que m'a apportée M. Frossard? Ah! mon Dieu! que je l'aime! mon père!... Quand viendra-t-il ici?

— Hélas! jamais, mon pauvre enfant....

— Pourquoi ne viendrait-il pas? je veux le voir, moi....

— C'est impossible, reprit madame Grainvel avec embarras.

— Mais où donc est-il? allons le chercher.

— Il est mort... Il a été tué.... à la guerre; répondit-elle, pour mettre fin à mes questions importunes.

— Il est mort! répétai-je... avec plus d'étonnement que d'affliction, car je n'avais pas encore une idée juste de la mort. Quoi! celui qui m'a donné la belle montre... il est mort?...

— Non, pas celui-là, reprit madame Grainvel avec impatience; mais votre père, monsieur de Guys.

— Ah bien! ça m'est égal, dis-je d'un air dégagé, je n'aime que le beau monsieur qui m'a donné sa montre.

— Fi donc ! monsieur, dire *ça m'est égal*, en parlant de la mort de votre père, c'est d'un mauvais cœur !

Un instinct de conscience me rendit complétement insensible à ce reproche.

— Et la jolie dame qui m'embrassait tant, c'est ma mère, n'est-ce pas?

— Quelle idée ! je vous embrasse bien, moi, et cependant je ne suis pas votre mère.

— Pourtant je le vois, tous les enfans qui viennent au château ont une mère.

— Tous ! vous oubliez donc l'enterrement de cette bonne Marguerite, la veuve de l'ancien jardinier, qui est morte le mois dernier, en laissant deux pauvres orphelins?

— Orphelins ! répétai-je sans trop comprendre tout ce que ce mot comportait de malheur ; orphelins ! !

— Sans doute, orphelins, reprit madame Grainvel d'un ton pédant ; on appelle ainsi les enfans qui ont perdu père et mère,

et qui restent pour la plupart à la charité du curé de la paroisse ; ceux-ci viennent d'être mis sous la protection du prieur des Bénédictins, et envoyés dans une des fermes de l'abbaye.... Dieu sait ce qu'ils deviendront là ! Maltraités, battus par les valets de ferme, nous les verrons peut-être un jour demander l'aumône sur la grande route.

L'idée de ces malheureux enfans livrés à la pitié de gens qu'ils ne connaissent pas, ou à l'abandon le plus affreux, me causa un effroi extrême.

— Il faudra donc que je demande l'aumône aussi, m'écriai-je désolé, puisque je n'ai ni père ni mère ?

Effrayée de mon désespoir, madame Grainvel chercha à le calmer, en me démontrant que le sort d'un enfant né bon gentilhomme ne pouvait avoir rien de commun avec celui d'un petit jardinier.

— Vous avez de l'argent, ajouta-t-elle, et

des amis riches qui ne vous laisseront jamais manquer de rien, surtout si vous êtes bien sage, si vous ne faites pas des questions inutiles, si vous ne vous tourmentez pas pour savoir ce que votre esprit trop enfant ne pourrait comprendre. Vous n'avez pas à vous plaindre, je pense, j'ai assez de soins pour vous, M. Frossard se donne assez de peine pour votre éducation. Chaque semaine il vous arrive de Paris quelque présent; c'est comme une Providence qui prévient tous vos caprices. Eh bien! contentez-vous d'être un enfant très-heureux, et ne vous inquiétez pas de l'avenir.

Ce discours fort sensé agit sur mon esprit : je n'osai plus me plaindre; mais je gardai au fond du cœur une impression de tristesse trop vive et trop déraisonnable pour n'être pas un pressentiment.

V.

La Montre.

J'avais près de neuf ans; mon précepteur, fier de mes progrès, me répétait chaque jour que, grâce à lui, je serais un jeune homme instruit, et dont l'orthographe ferait honte à tous les seigneurs de la cour. Madame Grainvel ajoutait à cette prédic-

tion que, grâce à ses leçons, j'aurais le ton et les manières les plus distingués. Je me voyais déjà au milieu des salons brillans dont elle me faisait sans cesse la peinture, ou commandant un régiment français et partageant ma vie entre les périls et la gloire; à cette idée mon cœur battait d'espérance, je quittais ma leçon de latin pour sauter et rire; puis je courais, en dépit de M. Frossard, chez le vieil invalide qui gardait la grille du parc, et je l'obligeais à m'apprendre l'exercice.

Vêtu d'un petit habit d'uniforme de dragon, je me voyais déjà des épaulettes et la croix de Saint-Louis. Ce rêve me faisait délirer, lorsqu'il fut subitement interrompu par l'aspect d'un homme d'une haute taille, coiffé comme l'était alors un valet de pied, et dont une grosse redingote grise cachait mal l'habit de livrée. Madame Grainvel était là qui riait de mes évolutions. Il lui remet une lettre; à mesure qu'elle la lit,

ses yeux s'enflamment de colère. Je ne perds pas un de ses mouvemens; je ne sais quoi m'avertissait que cette seconde lettre devait m'être fatale.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je avec anxiété.

— Rien, rien, reprit-elle d'une voix étouffée. Puis se parlant à elle-même : — Une pension de six cents francs!... récompenser ainsi cinq années de soins, de réclusion dans ce vieux château... payer ainsi une discrétion à toute épreuve.... c'est une indignité! profiter de la mort de cette pauvre femme pour m'ôter ma place! Ah! cela ne se passera pas comme cela. Suis-moi, ajouta-t-elle en marchant à pas précipités, sans s'occuper de ce que je pouvais penser des mots, des injures que le dépit lui arrachait. J'obéirai, certainement, continua-t-elle, je n'irai pas garder son *bâtard* de force... mais on saura tout, ou, morbleu! on paiera mon silence.... Je me doutais bien qu'ils étaient

brouillés.... C'est un méchant homme.... il l'aura fait mourir de chagrin.... il ne se soucie pas que rien rappelle.... oui.... mais l'on ne se débarrasse pas de moi comme d'un enfant.... Ah! six cents livres de pension! ne voilà-t-il pas une belle retraite.... être aussi ladre avec tant de fortune!.... Puis se tournant vers moi : Cela ne t'en promet guère, mon pauvre garçon.... va, tu feras bien d'apprendre à gagner ta vie, si tu veux ne pas mourir de faim.

J'étais si étonné de tout ce que j'entendais, que je n'avais pas la force de questionner madame Grainvel sur la cause de sa colère; c'était la première fois qu'elle me tutoyait; je voyais trop bien que cette familiarité venait d'un sentiment de dédain et non d'affection. Le mot de bâtard, ce mot que je n'avais encore rencontré que dans mon abrégé de l'Histoire de France, m'avait fait rougir comme une insulte; il était impossible que ce ne fût pas un nom

humiliant, à en juger par la manière dont l'articulait madame Grainvel. Mais cette première atteinte à ma fierté naissante, loin de l'abattre, en fit le roi des sentimens de mon ame; sa puissance, exercée au milieu des mépris du monde, des humiliations attachées à la misère, a résisté à tout, même à l'amour.

— Ote ton habit, mets ta veste du matin, dit madame Grainvel, en me conduisant dans ma chambre; ton paquet sera bientôt fait, et puisque c'est ce grand animal de Champagne qui doit te conduire, je le lui remettrai.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je, où donc vais-je aller?

— Ma foi, je n'en sais rien, reprit-elle; mais comme il faut toujours être tenu convenablement, donne-moi ton chapeau; alors ouvrant une armoire qui renfermait les bonnets montés de madame Grainvel,

elle en sortit une vieille guimpe de crêpe noir qu'elle tourna sur la calotte de mon petit chapeau relevé de côté par une ganse; puis elle le remit sur ma tête, en disant : — Tu lui dois bien de porter son deuil.

Comme j'ouvrais la bouche pour lui demander la raison de ce crêpe noir.

— Allons, point de questions, mon ami, il faut bien se soumettre; que la volonté de Dieu soit faite; sois tranquille, il prendra pitié de toi.

Rien n'était moins tranquillisant que cette assurance.

— Dis-moi adieu, ajouta-t-elle, en m'embrassant d'un air attendri, moi qui avais cru mon sort assuré près de lui!... qui le croyais adoré de son père! destiné à faire la fortune de ceux qui l'auraient soigné quand il était petit! Que j'étais dupe! j'avais trop bon cœur.... Adieu... mon pauvre Severin... adieu....

— Vous ne me suivez donc pas? demandai-je, le cœur gros de larmes.

— Te suivre? consacrer mon tems, ma vie à ton éducation dans je ne sais quel village, et cela pour six cents livres de pension! ah! non vraiment, mes services valent mieux que cela; d'ailleurs je ne les ai jamais donnés qu'à des gens de condition.... Madame Grainvel ne sert pas tout le monde; et puisque l'on ne devait faire de toi qu'un pauvre diable, on aurait pu me laisser où j'étais. Mais je vais partir à l'instant pour Paris; et là nous verrons si l'on se moquera de moi impunément!...

Cette naïveté d'égoïsme si franchement exprimée sécha mes yeux comme par enchantement; pleurer de regret pour une personne qui ne m'en témoignait pas davantage me semblait une lâcheté! Je demandai à voir mon précepteur; on me répondit qu'il n'était pas au château; je voulais attendre son retour; Champagne s'y

opposa en répétant qu'il avait l'ordre de m'emmener une heure après son arrivée au château.

Quand je vis que mes prières ne gagneraient rien sur la résolution de ce grand valet, je remontai dans ma chambre, et je demandai d'un ton d'autorité à madame Grainvel la montre que je lui avais confiée pour la serrer.

— C'est juste, dit-elle, en sortant la montre d'une petite boîte qui contenait sa croix d'or et ses boucles d'oreilles; mais on te la volera, mon ami.

— N'importe, je la veux, criai-je avec force.

En ce moment le frère bénédictin entra; madame Grainvel, qui désirait fort garder la montre, sous prétexte de me la conserver, lui fit part de son embarras. Le bon moine qui me portait un vif intérêt, et qui savait peut-être de quel prix ce bijou devait

être pour moi, réfléchit un instant; puis détachant de dessous sa robe de moine une amulette en soie brodée d'or, de la forme d'un petit sachet; il dit à madame Grainvel d'en découdre la doublure, afin d'introduire dedans la montre recouverte de coton. Sur un côté de ce reliquaire étaient représentés en broderie les rayons d'or du saint-sacrement, et sur l'autre une croix de Jésus. Quand la montre fut ainsi cachée, le moine suspendit l'amulette à mon cou, en dessous de ma chemise, en disant : —Si l'on tentait de vous ôter cet *ex-voto*, mon ami, dites qu'il vous est ordonné, au nom de votre salut, par le frère Saint-Étienne, de ne le pas quitter.

VI.

La Ferme.

Une cariole d'osier attelée à un gros cheval poussif, et conduite par un paysan, m'attendait dans la cour; M. Champagne me fit signe d'y monter; je n'eus pas l'air de le voir; et me retournant vers le frère Étienne, je pris sa main, je la serrai vive-

ment sans dire adieu, car je sentais qu'à ce mot je fondrais en larmes, et je voulais dès-lors montrer le courage d'un homme. Impatienté de tant de retard, Champagne me prend par le bras et veut me faire monter de force dans la voiture; je me dégage et lui défends de me toucher. Ma fierté, mon ton impérieux l'intimident; il s'éloigne; et après avoir remercié encore une fois le frère Étienne, je m'élance dans la cariole comme je me serais jeté à l'eau, sans savoir à quelle planche j'allais m'accrocher pour sauver ma vie.

De semblables épreuves mûrissent l'esprit d'un enfant. Tant que mon existence avait été douce, il ne m'était pas venu une seule inquiétude sur mon avenir. La curiosité de savoir si madame Grainvel ne m'avait pas trompé sur la prétendue mort de mes parens m'agitait bien quelquefois, mais j'étais élevé avec tant de soins; je devais être bien aimé; je le serais toujours de

mes protecteurs; j'étais si décidé à leur faire honneur! hélas! que de tristes réflexions devaient remplacer celles-là! La mort venait de m'enlever ma protectrice... ma mère, peut-être; j'ignorais à qui j'allais échoir; tout me faisait pressentir que mon sort ne serait plus le même; que de motifs pour craindre et m'affliger!...

Il faisait nuit depuis deux heures au moins lorsque la cariole s'arrêta à la porte d'une ferme dont un énorme boule-dogue défendait l'entrée. Champagne descendit seul en disant qu'il allait prévenir le fermier de mon arrivée; un moment après un gros homme court et d'une figure qui voulait paraître joyeuse vint m'aider à descendre de voiture, puis s'emparant de mon paquet, il me dit de le suivre.

Nous entrâmes dans une salle basse toute enfumée, éclairée par une chandelle, et dont le buffet noir, orné d'assiettes et de

plats d'étain, était le plus beau meuble ; à cet aspect mon cœur se serra, mais ce fut bien pis encore lorsque l'on me laissa seul dans une autre grande chambre non tapissée, meublée d'un bois de lit vermoulu, d'un coucher à l'avenant, d'une table, de quelques chaises de paille et n'ayant pour tout ornement de luxe qu'une vieille gravure encadrée de noir, représentant la Vierge et l'enfant Jésus. Cette gravure, faite d'après le tableau du Corrège, *la madone Della Scodella*, donnait une faible idée de la grâce de l'original de ce tableau regardé comme divin par Vasari. Mais le charme répandu sur le visage céleste de la Vierge se faisait sentir en dépit de quelques ombres trop fortes, et cette image de la maternité sublime, sans cesse offerte aux yeux d'un orphelin, devait décider de son culte.

— Allons, allons, il faut se coucher tout de suite, l'enfant, dit Catherine la grosse servante, qu'on avait réveillée pour me con-

duire dans mon galetas ; v'la un bon lit, j'men vante, vous dormirez là comme un charme. Quel âge a-t-il bien, ce gars-là? Et comme je ne répondis pas, elle ajouta : Tiens, il est fier ? eh bien ! chacun son quant à soi, j'vas me déshabiller, je reviendrai prendre la chandelle quand vous serez couché... mon petit... ne dirait-on pas que c'est un prince... un dauphin ?...

Et elle s'en fut en gromelant dans sa chambre qui était à côté de la mienne.

Me voir livré à des soins si grossiers après avoir été gâté par madame Grainvel, quel changement ! et combien il m'en présageait de plus cruels encore !

Le domestique qui m'avait conduit à la ferme était reparti de grand matin, et je me trouvai le lendemain au milieu d'inconnus qui me regardaient tous avec une curiosité maligne, insupportable.

—Tiens, v'là donc ton petit pensionnaire,

dit un fermier des environs au père Guéroux, qui était venu me prendre dans ma chambre pour me mener déjeuner dans la salle où sa femme et ses enfans étaient réunis.

— Oui, répondit-il, c'est le petit Severin; un gentil garçon, n'est-ce pas? il est presqu'aussi bien bâti que notre Mathieu. Allons, lève-toi donc, Mathieu, pour voir qu'est-ce qu'est le plus grand de vous deux.

Et voilà Mathieu qui se lève lourdement, qui met son sabot crotté sur mon soulier pour mieux se rapprocher de moi et qui se trouve avoir naturellement un pouce de plus que moi, par la raison qu'il était mon aîné de deux ans. Madame Guéroux vient à moi, me fait mille cajoleries auxquelles je réponds très-froidement, car elles avaient quelque chose de faux, d'affecté, qui me repoussait ; elle croyait me charmer en m'offrant deux bâtons de vieux sucre d'orge

et un biscuit séché dans ses armoires ; mais ces friandises ne me tentèrent pas, je les partageai entre Mathieu et sa petite sœur Françoise, ce qui me valut les plus grands éloges sur ma générosité et les bonnes grâces de toute la famille.

Cependant j'avais faim, et je mangeai sans nulle répugnance la soupe aux choux et le morceau de fromage blanc qui faisaient les frais du repas.

— Faut amuser ce petit, dit madame Guéroux. Mathieu, mène-le voir notre troupeau qui est parqué dans la pièce des Aulnettes, il jouera avec les agneaux.

Et le petit s'amusa, en effet, du troupeau, des agneaux, du gros chien et même des contes du berger, qui racontait des ruses de loups à faire envie aux écoliers les plus madrés ; mais après avoir joué avec le chien, les agneaux et les petits garçons de la ferme, la tristesse me revint : je résolus de savoir à quoi m'en tenir sur ce qu'on voulait faire

de moi, et voyant le père Guéroux diriger une charrue à quelque distance de la ferme, je courus droit à lui et sans préambule je lui demandai si je devais rester long-tems chez lui.

— Ma foi, je n'en sais rien, mon garçon, répondit-il. M. Champagne, que tu connais bien, m'a proposé de te prendre en pension à la ferme pour t'apprendre un peu le métier et te mettre en état de gagner un jour ta vie, là grandement, dans la plus belle condition, car vois-tu, laboureur-fermier c'est le premier des états, mon ami, c'est nous qui donnons du pain à tout le monde, aussi faut voir comme notre banc est placé à la paroisse...

— Mais madame Grainvel, M. Frossard, le frère Saint-Étienne, m'écriai-je, ne viendront-ils pas ici? est-ce que je ne les verrai plus?

— Ils viendront si cela leur fait plaisir, la ferme est ouverte à tout venant, et même

le vendredi on y fait l'aumône à tous les pauvres, mais je ne connais pas ces gens-là, v'là je crois bien la première fois que j'en entends parler.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, et des sanglots me suffoquèrent. Je m'enfuis à la ferme, et montant précipitamment l'escalier à moitié rompu qui conduisait à ma chambre, je m'assis sur mon lit, là, je versai un torrent de larmes. Pour la première fois l'idée de l'abandon frappait mon esprit et me glaçait d'effroi. Je demandais à Dieu ce que j'avais fait pour être ainsi puni ; puis je blasphémais contre ceux qui avaient pris soin de moi jusqu'alors, et qui me délaissaient si cruellement aujourd'hui : après la colère contre eux, vint la pitié pour moi-même et le besoin d'implorer le secours du ciel, besoin qui se fait sentir dans la souffrance à l'enfant comme à l'homme. Je me jetai à genoux devant cette image de la Vierge qui était près de mon lit :

— Toi qui es la mère du bon Dieu, dis-je en joignant les mains, tu dois avoir pitié des enfans malheureux! ne m'abandonne pas aussi, oh! je t'en prie, protége le pauvre Severin.

C'était sans doute un prestige, mais il me sembla que cette vierge me souriait, je crus voir son regard s'animer, me plaindre, m'exhorter au courage, et dès lors les traits si purs de ce visage divin se gravèrent dans mon imagination à tel point, que j'en parais toutes les figures de vierges qui décoraient l'église du village ou les stations de nos routes. A peine les avais-je contemplées, que ces images grossières, enluminées de couleurs fausses, se convertissaient aussitôt en traits harmonieux dont l'expression surnaturelle m'offrait tout le charme de la vierge du Corrège. C'était comme un avertissement du ciel qui me promettait le prix de toutes mes peines le jour où je rencontrerais sur terre cette image céleste.

VII.

L'Abandon.

Trois ans se passèrent sans que j'eusse aucun sujet de me plaindre des gens auxquels j'étais confié ; ils avaient même grand soin de moi dès que j'étais un peu malade, et je ne me doutais pas que ce touchant intérêt pour ma vie n'était que le

désir de conserver la moitié et plus de la pension qu'ils recevaient pour moi; j'étais reconnaissant de ce qu'ils ne me laissaient manquer d'aucune des choses indispensables, et oubliant peu à peu les biens dont j'avais joui dans mon enfance, j'étais presque heureux.

Il y a dans la vie de la campagne un bien-être réel qui rend apathique. Je n'aurais sans doute jamais pensé à devenir autre qu'un bon cultivateur tel que le père Guéroux, si un événement très-commun aux gens dans ma situation n'était venu changer mon existence, mon caractère et mes idées.

Soit que las de payer une somme annuelle pour la nouriture et l'entretien d'un enfant auquel on ne s'intéressait plus, soit que cette pension confiée aux soins d'un dépositaire infidèle me fût soustraite à l'insu du donataire, elle cessa d'être payée au père

Guéroux ; comme il ignorait de qui elle lui venait, que M. Champagne, unique agent de cette affaire, n'avait point laissé son adresse, le fermier ne savait près de qui réclamer. Pendant les six mois d'incertitude où il supposa plusieurs motifs qui pouvaient naturellement retarder le paiement du semestre, je fus traité assez convenablement; mais lorsque la terreur de me voir à sa charge s'empara du père Guéroux, il me traita si durement, que je fus obligé de lui demander la cause de ce changement à mon égard.

—Je ne t'en aime pas moins, mon pauvre Severin, dit-il, ce n'est pas ta faute vraiment, et je n'en veux qu'à ce gredin de Champagne qui est venu nous enjôler avec ses belles paroles, nous faire accroire que tu étais le fils d'un grand seigneur, qui nous donnerait de l'or à poignée quand il pourrait te reprendre avec lui; que tu serais un richard et que tu aurais bien de quoi nous

recompenser de nos peines; ce n'est pas pour me vanter, cependant je t'en ai montré autant qu'il en faut pour devenir un des meilleurs cultivateurs de la Beauce ; tu peux te présenter partout, mais le malheur est que t'as encore des habitudes de monsieur qui ne vont pas avec le métier, vois-tu bien, et il faut mettre cela de côté, mon garçon ; ton latin et tes comédies de ce M. Racine, que tu lis pendant que je laboure, ne t'aideront pas à semer le champ du bourgeois ; il faut travailler maintenant pour gagner ta vie, n'y a plus à dire.

Le père Guéroux me voyant pâlir à ce discours ne se sentit pas la force de continuer sur le même ton. — Au reste, il ne faut pas prendre si mal la chose, ajouta-t-il avec l'accent de la pitié, avec du courage et des bras on se tire de tout ; la Providence est grande. Va trouver la mère Guéroux, elle t'expliquera cela, elle sait mieux que

moi les affaires de ménage, et si elle peut en rognant un petit brin la part des autres t'en donner une, eh bien ! je n'y regarderai pas; mais va donc...

Accablé de ce dernier coup du sort, je ne me sentais pas la force d'aller implorer la générosité de madame Guéroux, pourtant il fallut obéir et débarasser son mari de ma présence, car la crainte de céder à la pitié que je lui inspirais lui rendait ma vue insupportable.

Je regagnai la ferme à pas lents, méditant tous les projets insensés que le désespoir peut faire naître dans une jeune tête. Blasphémant contre le ciel qui me refusait ce qu'il accorde au plus misérable des enfans, une famille, et formant la résolution d'aller plutôt mendier mon pain, que de prendre celui des enfans de Guéroux... Cette idée qui révoltait ma fierté me fit fondre en larmes, je me détournai du chemin pour me

donner le tems de surmonter mon émotion... car je ne voulais pas me montrer à la mère Guéroux dans cet état de désespoir; elle aurait pu me soupçonner de vouloir l'attendrir... j'en aurais eu honte.

J'allai me cacher derrière un gros noyer au milieu des champs ; Françoise, qui revenait à la ferme chargée d'un tablier rempli d'herbes pour ses vaches , m'aperçoit essuyant mes yeux, elle jette sa charge d'herbe à terre et court vers moi :

— Tu pleures, Severin, dit-elle en me prenant la main, est-ce que mon père t'aurait battu? Ah! mon Dieu ! dis-moi donc ce que tu as! tiens v'là que j'en pleure aussi sans savoir pourquoi tant seulement.

— Ma bonne Françoise... ce n'est rien, répondis-je en sanglottant..... c'est qu'il faut... que je quitte la ferme..... on ne paie plus ma pension... et il n'est pas juste que ta mère.....

— Toi nous quitter! s'écrie Françoise, d'un accent qui retentit à mon cœur. Non, cela ne se peut pas; n'es-tu pas l'ami, le camarade de mon frère? N'est-ce pas toi qui m'apprends à lire et à écrire? qui aides mon père à faire ses comptes... Non, tu nous es trop utile vraiment, et nous ne te permettrons pas de nous quitter comme ça.

— Il le faut, ma chère Françoise; je ne veux pas être à charge à tes parens... Je trouverai bien à gagner ma vie en travaillant en journée... ton père me recommandera au curé de S..., c'est un brave homme, il est charitable, il me fera donner de l'ouvrage, et je viendrai te voir le dimanche.

— Toi faire un travail si dur! rester toute une moisson à griller au soleil... tomber mort de fatigue par la grande chaleur, comme nous en voyons si souvent pendant l'août?... toi qui es habitué à passer la matinée dans une chambre, à ne sortir qu'à la

fraîche, à ne nous aider que pour ton plaisir?.. qu'est-ce que tu deviendras, bon Dieu! Non, tu ne t'en iras pas. Je vais parler à ma mère; Mathieu lui parlera aussi... tu resteras avec nous, te dis-je... tu resteras, sinon ta pauvre Françoise aurait trop de chagrin.

En disant cela, elle m'embrasse fraternellement, et court vers la porte de la ferme où sa mère l'attend pour préparer le dîner de la famille. Peu de tems après, je la vois revenir la joie dans les yeux.

— Viens, dit-elle, viens remercier notre mère.

Et la voilà qui m'entraîne vers la maison. J'entre avec elle dans la salle basse où sa mère mettait le couvert.

— Qu'est-ce que cette lubie, dit la mère Guéroux, de prendre sa volée au premier mot, sur une observation bien juste au fond, car ceux qui travaillent pour nourrir leurs enfans n'ont pas de quoi se charger de ceux

des autres; mais il faut bien s'entr'aider dans ce monde, et ne pas jeter ainsi le manche après la coignée. V'là bientôt dix mois que tu nous restes gratis, c'est vrai, et tout annonce que nous te garderons au même prix. C'est bon marché, vraiment, mais tu es grand, fort, dans l'âge de travailler, et tu pourras faire comme nous. Le père Guéroux n'en avait pas plus que toi quand il me recherchait en mariage, eh bien! il a pioché, et le bon blé est venu; il peut t'en arriver de même. Et puis qui sait? ceux qui te plantent là comme un oignon se raviseront peut-être.

Il était clair que cette dernière idée était la seule qui déterminait la mère Guéroux en ma faveur, car l'amour maternel et personnel de la fermière lui faisait regarder comme un vol fait à sa famille le peu qu'elle m'aurait donné. Françoise, avec cette finesse de cœur si précoce chez les femmes, sentit la nécessité d'affermir cet espoir dans

l'esprit de sa mère.—Allons, ne pleure plus, me dit-elle, j'ai dans la pensée que tu recevras bientôt de bonnes nouvelles. J'ai fait un rêve l'autre nuit, que le vieux berger m'a expliqué, et il m'a prédit que je verrais bientôt une belle voiture s'arrêter à la porte de la ferme, qu'il en sortirait un beau monsieur tout brodé d'or qui ferait notre fortune à tous.

— Quelle bêtise! dit la mère Guéroux, d'un air qui voulait être incrédule; tu crois à ces contes-là, toi?

—Eh! vous y croyez bien, vous, not'mère. Est-ce que vous ne me disiez pas il y a quelques jours : Faut que je consulte le vieux Jérôme sur ces feux follets que je voyons depuis plusieurs soirs du côté de la grande mare.

— Ah! oui; mais c'était par plaisanterie.

— Tout de même, ces plaisanteries-là font bien du profit au vieux Jérôme; son sac est toujours plein de gros sous

que les jeunes filles du village lui donnent pour savoir leur bonne aventure, et depuis qu'il a prédit la mort de Marceline, celle qui devait épouser le fils de Richomme le couvreur, quand ce pauvre garçon s'est laissé tombé du haut de not' clocher, chacun veut savoir quand il mourra ou bien si quelque bonheur est près de lui arriver, et c'est à qui vantera les choses vraies que dit le vieux berger.

Et moi aussi je consulterai le vieux berger, pensai-je, tandis que Françoise racontait ses prédictions surprenantes. Et le lendemain à la pointe du jour j'étais dans la cabane roulante de l'oracle. Assis sur sa paillasse, lui livrant la paume de ma main et écoutant avec avidité tout ce que les signes de cette main lui dévoilaient sur ma destinée.

VIII.

L'Oracle des Champs.

Où règne le mystère se trouve la crédulité. Je ne comprenais rien à ma naissance, aux événemens qui l'avaient suivie; les situations romanesques doivent nécessairement porter aux superstitions, l'impossibilité d'expliquer son sort rend avide de le

connaître, et je fus frappé des paroles du vieux Jérôme, comme Agamemnon de celles de Calchas.

Il commença par me donner comme certain toutes les conjectures faites sur moi dans notre petit canton depuis mon arrivée nocturne à la ferme : j'étais le fils d'un grand seigneur, peut-être même du roi; car on savait qu'il y en avait plus d'un élevés en cachette et confiés, par un valet de la cour, à des paysans riches. Mes parens s'étaient brouillés et se vengeaient l'un de l'autre en me délaissant, car la preuve vivante d'un péché de jeunesse, disait le sentencieux berger, est comme un remords aux yeux du pécheur qui a vieilli, il ne cherche qu'à s'en débarrasser; mais c'est égal, la vertu doit triompher et voilà une ligne qui *récompense* la mauvaise, ajouta-t-il en regardant l'effet que produisaient sur moi ces mots d'espérance.

—Vrai, dis-je en soupirant, vous croyez...

je ne serai donc pas toujours malheureux?

—Ah! vous aurez, mon petit, des vilains momens à passer, c'est écrit; mais vous ferez queuque bonne rencontre... et vous assisterez à des grandes fêtes, où il se passera des grandes choses... vous ne serez jamais marié... et pourtant... ah! ah!... mais vous reviendrez l'an prochain pour que je vous dise ça, ne faut pas tout apprendre en un jour. Quel animal préférez-vous?

— Le chien.

— Vous serez attaché, mon garçon: gare à vous, car les filles de nos villages sont diablement déleurées!

La milice vous fait-elle peur?

— Non.

— Eh! bien, vous ferez la guerre. Attendez, v'la queuque chose que je n'avais pas aperçu, c'est comme qui dirait une grande surprise... qui vous causera ben de la joie

ou ben de la peine, je ne saurais pas trop vous le dire. Vous ferez un héritage.

— Un héritage! répétai-je, comment se pourrait-il? je n'ai pas de parens?

— Bah! reprit-il, le bon Dieu vous en enverra peut-être! vous ne serez pas toujours à la ferme, continua-t-il, vous irez dans une grande ville, comme qui dirait Paris, et là, il vous arrivera une aventure qui vous mettra la tête à l'envers. Vous aurez du tourment, mais il y a aussi de bons jours dans ces petites lignes qui traversent la grande. Ne jouez jamais à la loterie, vous n'y gagneriez pas.

Cet horoscope allait à tout le monde et il fallait mon inexpérience pour le croire particulièrement appliqué à moi, mais les premiers mots de Jérôme sur ma situation, que je supposais lui être inconnue, lui acquirent tellement ma confiance, que je ne doutai pas de ses prédictions pour l'avenir.

Dès lors, agissant comme tous les esprits jeunes et faibles, je ne pensai plus qu'à réaliser les prédictions du vieux berger.

Elles étaient assez vagues pour me permettre de les interpréter à ma guise et même de les adapter à tous les événemens de ma vie.

D'abord le projet de quitter la ferme me préoccupa vivement, mais je n'avais que peu de moyens d'existence, et mon travail, sans protection, m'était presque inutile. Qui voudrait employer un vagabond sans aveu, sans nul papier qui pût le recommander? Il fallait donc se résigner à rester à la charité de la famille Guéroux ; mais quelle charité! je faisais à moi seul plus d'ouvrage que les deux garçons de ferme, et lorsque je revenais des champs presque mort de fatigue pour m'asseoir à sa table, la mère Guéroux trouvait toujours moyen de me reprocher, par quelques mots détournés, le pain

qu'elle me donnait. Chacun de ses mots, il est vrai, me valait un serrement de main de Françoise, une preuve d'intérêt de Mathieu, et l'amitié des enfans me faisait supporter la mauvaise humeur de leurs parens.

Cependant mon cœur se remplissait de sentimens amers, l'idée d'un abandon si complet, si coupable, m'inspirait une misantropie profonde, toute autre présence que celle de Mathieu ou de sa sœur m'était insupportable. Loin de me mêler aux plaisirs des jeunes paysans de mon âge, je m'éloignais de la danse les jours de fêtes, j'emportais un volume de mon vieux Plutarque, je m'enfonçais dans le bois de S... et là, quand je me croyais bien caché, je me mettais à lire et je cherchais dans les malheurs des grands hommes de l'antiquité, dans leur constance à les braver, le courage dont j'avais besoin pour supporter les miens.

Après m'avoir long-tems cherché, Fran-

çoise me découvrit un soir d'été dans la clairière où je m'étais réfugié ; elle me gronda de l'inquiéter ainsi.

— Voici plus d'une heure que je vous cherche, dit-elle, il est venu du beau monde à la danse, il y avait un jeune monsieur qui a donné des gâteaux et des rubans à toutes les filles du village ; je vous avais gardé ma part de gâteaux, mais vous vous enfuyez dans le bois comme un loup, on dirait que notre vue vous fait mal ; vous vous casseriez plutôt la jambe que de me faire danser, et pourtant les bourgeois des environs ne sont pas si fiers que vous, ils se disputent quelquefois à qui m'invitera. J'ai du guignon, ajouta-t-elle en pleurant, je vous aime mieux qu'eux tous, et vous ne prenez tant seulement pas garde à moi.

Françoise avait, ainsi que moi, seize ans, lorsqu'elle me tenait un semblable langage, et rien n'était plus dangereux. Je la serrai

sur mon cœur, en lui jurant que ma reconnaissance égalait ses bons sentimens pour moi. En ce moment, la voix de sa mère se fit entendre; elle appelait Françoise.

—Reste là, dit Françoise, en voyant que je me disposais à la suivre, il ne faut pas que ma mère te voie avec moi; elle m'a déjà reproché de ne penser qu'à toi, de ne pas manger quand tu es triste, de n'avoir que le nom de Severin à la bouche; elle me gronderait bien davantage vraiment si elle savait que je suis venue te chercher ici.

Sans réfléchir à l'aveu qu'elle venait de me faire, Françoise courut du côté où on l'appelait, et me laissa dans un trouble tout nouveau pour moi.

Dans le petit nombre de livres joints au paquet qui avait été porté pour moi à la ferme, se trouvait le *Télémaque* de Fénélon. Les amours d'Eucharis avaient de bonne heure éveillé mon imagination; mais je

croyais qu'il fallait être nymphe ou déesse pour inspirer de l'amour, et je n'aurais jamais soupçonné que l'aveu naïf d'une simple villageoise pût m'agiter si vivement. Le fait est que ma pensée était calme, et que mes sens émus me plongeaient seuls dans une espèce de rêverie qui tenait de l'ivresse.

Dès ce jour, Françoise m'apparut toute autre que je ne l'avais vue jusqu'alors. Notre ton familier, nos manières fraternelles cessèrent subitement, et presque à notre insu. La confiance, le courage me revinrent; je pouvais être aimé! Quel trésor de consolations dans cette idée! Mais à côté de cette pensée noble et douce, il m'en venait une indigne, féroce, dont je sens le besoin de m'accuser, malgré les mauvais traitemens qui pouvaient la rendre pardonnable. L'amour de Françoise m'offrait un recours contre les humiliations dont sa mère m'abreuvait; et sans vouloir user du droit de représailles, j'étais fier de la savoir dans

ma dépendance ; car j'avais la puissance d'affliger ce qu'elle aimait le plus, sa fille.

Moi, pauvre abandonné, privé de ce que le droit civil accorde aux plus misérables, en dehors de toute société, sans extrait de baptême qui attestât mon nom, mon âge, ma religion, je devenais *quelqu'un ;* mes actions n'étaient plus indifférentes, ma voix ne criait plus dans le désert, elle retentissait dans un cœur tout à moi ; j'avais un empire, un monde ; l'esclave était devenu roi, et cette résurrection, cet avénement subit était l'œuvre de l'amour.

IX.

Le Curé.

Françoise savait mentir, mais ne savait pas tromper ; elle répondait bien à sa mère qu'elle ne m'avait pas vu de la matinée, quand elle venait de passer une heure à coudre dans le champ où je sarclais ; mais elle ne pouvait s'empêcher de rougir en

prononçant mon nom, ni de pleurer lorsque son père ou sa mère parlaient de me renvoyer de la ferme. Il n'en fallait pas tant pour éclairer la mère Guéroux sur l'amour de sa fille.

Un dimanche après vêpres, pendant que je regardais jouer à la boule le long du cimetière, le curé de S... vint à passer et me fit signe de le suivre. J'obéis; puis m'arrêtant à la porte du presbytère, il me fait de nouveau signe d'entrer, en disant : « J'ai à vous parler, mon enfant, » alors il me fait asseoir dans une petite salle, va remettre sa canne et son chapeau à sa gouvernante, et lui recommande de ne laisser entrer personne. Ce préambule m'inquiète; mon cœur bat vivement. Le curé aurait-il quelques communications à me faire sur ma famille? s'était-il passé quelque événement qui dût améliorer mon sort? Hélas! ce sort était si misérable, que je ne supposais pas qu'il pût devenir plus malheureux encore.

—Vous êtes un bon garçon, Severin, dit le curé d'un ton affectueux; je sais de vous plusieurs traits, qui prouvent que vous méritez la protection de vos maîtres. Vous n'étiez pas né pour le dur métier que vous faites, et j'estime votre courage à remplir la tâche que le ciel vous impose; croyez qu'il vous en récompensera, mon ami, Dieu n'est-il pas notre père à tous? Mais pour s'attirer ses bienfaits, il faut fuir les piéges de l'enfer; il faut se défier de sa propre faiblesse, écouter les conseils de la raison, et s'en remettre à l'expérience de ceux que la Providence charge de vous éclairer.

Où veut-il en venir, pensai-je? Alors il me vint à l'idée que, pour mieux se débarrasser de moi, on avait chargé ce bon curé de m'engager à prendre la soutane.

—Si vous saviez, continua-t-il en prenant un ton de prêche, dans quel abîme de malheurs, de remords, vous tomberiez, si vous

pouviez récompenser par une infâme action l'hospitalité qui vous est donnée?

— Quelle action? m'écriai-je avec effroi.

— La plus lâche de toutes, reprit-il, un abus de confiance, une trahison envers vos bienfaiteurs....

— Une trahison! j'en suis incapable; un bienfaiteur, je n'en connais pas, répondis-je avec indignation?

— Comment donc appeler celui qui vous recueille? Vous n'êtes plus son pensionnaire, vous le savez; c'est le pain de ses enfans qu'il vous donne, et pour prix de sa charité vous porteriez le trouble dans sa famille, vous chercheriez à vous faire aimer de sa fille, à la détourner de ses devoirs envers son père; car vous pensez bien que le gros fermier Guéroux a d'autres projets d'établissement pour Françoise, qu'elle est destinée à être la femme de quelque riche cultivateur, et non pas celle d'un enfant de

votre âge, qui n'a ni parens ni fortune?

— Moi, porter le trouble dans une famille, m'écriai-je? moi, pauvre abandonné, que chacun croit pouvoir humilier impunément, ah! monsieur le curé, vous aussi, vous à qui j'allais demander secours, vous m'accablez....

— Non, mon enfant, je ne veux pas ajouter à ton malheur, il est déjà assez cruel; s'être cru, pendant plus de dix ans, élevé, chéri par un père ou une mère, puis se voir tout-à-coup livré à la commisération du prochain, renoncer à une éducation soignée pour se consacrer à des travaux pénibles, c'est une grande épreuve; mais Dieu est là pour te donner le courage d'y résister. Tu as du cœur, tu trouveras toujours à gagner ta vie.

— Donnez-moi un certificat qui atteste que je ne suis pas un vagabond, un voleur,

et je quitte à l'instant même la ferme du père Guéroux.

— Cela serait mal agir, mon ami, et ton départ m'attirerait les reproches de Guéroux, qui passerait alors dans le pays pour t'avoir mis sans pitié à la porte ; il faut patienter jusqu'au moment où je te trouverai quelque bonne condition. Tu sais un peu de latin ?...—Oui, monsieur le curé, et je commençais à expliquer ce Tacite.... dis-je en montrant un petit livre qui ne me quittait pas.

— Oui, reprit-il, on dit que tu aimes à lire... à écrire, que tu pourrais réciter par cœur la sainte Bible... Si tu voulais... peut-être me serait-il facile....

— Merci, monsieur le curé, je n'ai pas la vocation, répondis-je en devinant sa pensée ; j'ai là dans le cœur trop d'amertume, de ressentiment, pour prêcher la miséricorde ; je ferais un mauvais prêtre, je serai un bon soldat.

— Il ne faut rien précipiter, te dis-je, j'ai voulu simplement t'avertir du danger; mais tu es un honnête garçon, et je suis sûr que tu te conduiras désormais avec Françoise de manière à rassurer sa mère ; tu es trop fier pour te rendre coupable envers elle. J'en suis certain, écoute mes avis, et reviens me voir dimanche prochain pendant la danse, je te dirai ce que j'aurai décidé pour toi.

Après cet entretien, je m'éloignai du jeu et de la danse pour aller gagner le sentier qui conduisait à la ferme. Françoise, que mon absence inquiétait déjà, courut vers moi, en disant d'un ton de reproche : — Tu ne veux donc pas danser ce soir?

— Non, répondis-je avec embarras, je me suis blessé le pied et je vais me coucher. Puis sans réfléchir à ce que je disais, je me mis à marcher à grands pas, pour échapper plus vite à la sollicitude de Françoise.

J'employai ma nuit à chercher un moyen

d'obéir au curé sans affliger Françoise, et de quitter la ferme sans passer pour un ingrat. Le jour vint, et je n'avais rien résolu, sinon qu'il me fallait éviter, le plus possible, de rencontrer Françoise.

Jérôme était malade depuis quelques jours; mais il s'obstinait à vouloir conduire son troupeau comme à l'ordinaire, et à rester la nuit dans sa cabane. Le père Guéroux m'avait chargé de le surveiller, et de le remplacer même au besoin. J'allai le trouver au bout de la plaine, où il avait établi son parc. Le pauvre homme était couché, il souffrait de la fièvre, et ses chiens seuls faisaient le service. Il bénit mon arrivée, car il s'inquiétait vivement du sort de ses moutons. Quand il m'eut armé de sa houlette, et qu'il eut commandé à ses chiens de m'obéir, comme l'aurait pu faire un général d'armée à l'arrivée d'un nouveau colonel, il prit son ton d'oracle pour me dire :

— Garçon, tu a du chagrin, on ne me trompe pas, moi; dis-moi ce qui te tracasse, car aussi bien je le saurai tout de même.

Alors, sans lui tout avouer, je lui parlai de la nécessité de quitter le pays pour n'être plus à charge à Guéroux, et de l'envie que j'avais de m'engager.

— Bel état, reprit Jérôme, pour vivre de pain sec et mourir jeune. J'en ai un bien meilleur vraiment à t'offrir; pas de marches forcées, pas de coups de fusil, du repos et de l'argent.

— Et quel est donc ce bon métier, repris-je.

— Le mien, pardieu.

— Quoi! l'état de berger?

— Ah! ben oui, l'état de berger! il n'y a que de l'eau à boire à ce métier-là; est-ce que je te le proposerais. C'est l'autre... fais-toi sorcier, mon garçon.

— Sorcier! vous voulez rire, brave Jérôme.

Eh! que non, je ne ris pas; fais-toi sorcier, encore une fois, et tu m'en diras des nouvelles. Tiens, je te crois bon enfant, tu ne me feras pas de traîtrise; lève le coin de ce matelas, fouille au bout de ma paillasse, tu trouveras un gros sac; donne-le-moi pour que je te montre un peu ce que le métier rapporte.

Je tirai de la paillasse un sac plein d'écus et de pièces de monnaie. Tu vois bien cela, dit Jérôme; eh bien! j'en ai encore enterré deux fois autant dans la bergerie du père Guéroux. Il n'y a pas de jours que je ne récolte, moi; la gelée, la grêle, rien n'y fait; la bonne aventure va toujours.

— Quoi! c'est avec des prédictions que vous gagnez tant d'argent? mais c'est qu'il faut être savant aussi.

— Sans doute qu'il faut être savant, re-

prit Jérôme d'un air capable; mais le savoir s'apprend, et je te l'apprendrai moi, tu seras mon second; quand je t'aurai stylé, nous partagerons les profits. Je t'apprendrai à lire dans les étoiles, à reconnaître les signes d'une main, et puis, comme tu es jeune, tu iras de côté et d'autre à la chasse des nouvelles; tu sauras qui arrive dans le pays, le nom des gens, leur âge, leur caractère, ce qui les amène, car, vois-tu, c'est encore le plus sûr. Sois tranquille, tu t'en tireras bien.

— Prédire l'avenir quand on ne le sait pas! mais c'est voler l'argent du monde, père Jérôme.

— Veux-tu bien te taire, imbécille, si on t'entendait... Est-ce qu'on vole ceux qui viennent vous prier de prendre leur argent?

— Mais je veux être pendu si je saurais que leur dire?

— Bah! on parle d'amoureux aux jeunes

filles et même aux vieilles femmes ; on prédit des querelles aux garçons, un grand deuil à ceux dont les parens sont malades, une grande surprise à tous. On leur donne des numéros pour la loterie et chacun s'en va content.

Je remerciai le père Jérôme de sa confiance, et me consultai sérieusement pour savoir si j'étais capable de remplir les fonctions de sorcier; mais je vis que je ne pourrais jamais atteindre à cette éloquence mystique qui inspire aux autres la foi dont on manque soi-même. Malgré tout ce que l'état de sorcier m'offrait de ressources, je renonçai à la survivance de Jérôme.

— Tu t'en repentiras, dit-il d'une voix solennelle.

X.

Françoise.

Le curé tint sa parole ; il m'avait recommandé au fermier de la comtesse de T..., dont la terre située à deux lieues de notre village dépendait de sa cure ; il m'offrit de me présenter lui-même à la comtesse pour

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

réclamer sa protection. J'acceptai avec reconnaissance, mais avec le cœur gros de larmes, car cette démarche de servitude coûtait cruellement à ma fierté.

A la manière affable dont la comtesse de T.... me reçut, je devinai que le curé lui avait conté mon histoire; elle fit venir son intendant, lui dit de me conduire à la ferme, de m'y faire donner une bonne chambre en attendant qu'elle eût décidé avec son régisseur à quel travail on m'emploierait.

Je demandai la permission de venir faire mes adieux au père Guéroux.

— Oui, dit le curé, mais à lui seul. Tu ne peux le quitter sans le remercier des soins qu'il t'a donnés, de l'état que tu lui dois, car tu laboures aussi bien que lui; mais crois-moi, Severin, ne parle qu'à Guéroux de ton départ; que personne autre ne sache où tu vas. C'est le plus prudent. J'obéis. De retour à la ferme, j'aperçus le

père Guéroux assis sur le banc de sa porte, jetant sur un morceau de papier l'addition des bottes de foin qu'il avait rentrées dans sa journée. Je lui sautai au cou : — Merci, adieu, merci, lui dis-je en sanglotant; puis je m'enfuis dans ma chambre, laissant au curé le soin de lui expliquer ces singuliers adieux.

Alors j'entassai pêle-mêle dans ma cassette mes livres, mon linge, une blouse et mon habit des dimanches. Je descendis à l'heure du souper pour voir encore une fois Françoise et ses frères; mais l'oppression que j'éprouvais ne me permit pas de manger.

— Qu'a donc Severin ce soir, dit Mathieu, est-ce qu'il est malade ?

Françoise regarda son frère avec reconnaissance.

— Non, c'est que je suis un peu fatigué,

répondis-je. J'ai fait une longue course... mais demain...

En prononçant ce mot *demain*, un sentiment si douloureux déchirait mon cœur que je ne pus continuer. Demain, je devais les quitter pour toujours, m'exiler du seul asile où j'étais connu... aimé.

Il m'aurait fallu sortir d'un palais pour aller habiter cette misérable chambre que je contemplais avec tant de regrets, que je n'aurais pas été plus triste. C'était surtout de ce portrait de la belle madone, dont je ne pouvais me séparer. Ah! si j'avais osé le demander, la mère Guéroux ne me l'aurait peut-être pas refusé, elle était si joyeuse de mon départ.

Pendant cette nuit, j'écrivis quelques mots d'adieu et de reconnaissance à cette famille que je quittais pour ne plus lui être à charge. Je crois que ma lettre était touchante, car j'en étais fort attendri.

Dès que le jour parut, j'entourai de cordes ma cassette pour la porter à dos; mais avant de m'en charger, je voulus ouvrir ma porte avec précaution pour n'être pas entendu. Elle donnait sur un petit escalier... un cri de suprise m'échappe... C'est Françoise... elle est là assise sur la première marche de l'escalier. Elle cache sa tête dans ses mains... elle pleure... Je la serre dans mes bras... Tu le vois bien, lui dis-je... il faut que je te quitte, ou la malédiction du ciel tombera sur nous. Le prêtre l'a dit : je serais un ingrat... un monstre... un damné.

Alors la terreur se peint dans les yeux de Françoise ; elle me serre sur son cœur d'une manière convulsive, puis s'arrachant de mes bras, elle chancelle et tombe sur le seuil de ma porte.

Je veux la secourir... mais je tremble. Un frisson brûlant parcourt mes veines ; mes yeux se troublent... Je la relève, je la pose

sur mon lit... je romps le lacet qui l'étouffe ; elle respire... sa pâleur s'efface; elle lève péniblement ses yeux sur moi ; son sourire vient me rassurer... Ce n'est plus sur elle que je tremble... un moment encore... et je deviens le plus ingrat des hommes. Cette pensée ranime mon courage... je pars... je cours comme un insensé à travers les champs, sans me rappeler le chemin que je dois suivre. J'arrive près de l'étang qui touche au village de R... Une idée me frappe tout-à-coup... Un pas de plus, et cette existence dont je ne sais que faire... ces tourmens qui lassent mon courage, sont anéantis... Je vais m'élancer... ma marche chancelante, mon air égaré, attirent l'attention des bateliers assis sur la rive. Ils viennent à moi au moment où succombant à l'émotion, à la fatigue, je tombe presque inanimé. On me porte chez le curé, qui vient aussitôt, muni d'une petite fiole d'eau de mélisse dont il me fait avaler quelques gouttes. Là, après

une heure de suffocation, de malaise, je me trouve en état de continuer ma route.

Mais le bon curé ne veut pas me la laisser faire seul ; il se méfie de mon désespoir. Il recommande à un des garçons du village de m'accompagner jusqu'à T...

J'y arrive dans un état à faire pitié.

Le régisseur de la comtesse de T... m'examina avec sévérité ! Ma pâleur, mes traits défaits lui donnèrent une misérable idée de moi. C'est un mauvais sujet, pensa-t-il, quelque libertin de village, un petit drôle auquel il ne faut rien confier d'important. Il conduira pendant quelque tems le troupeau sur les berges, puis nous verrons ce qu'on en pourra faire.

— Et votre paquet, me demanda-t-il?

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, je l'ai oublié !

— C'est cela, reprit-il, point de tête.

Cela ne sait pas ce que cela fait de ses affaires, et cela veut se charger des affaires des autres.

— Je retournerai chercher ma cassette... cette nuit.

— C'est bon, l'on verra, dit le régisseur. Allez trouver le garçon de ferme, Jean Simon, il vous dira ce que vous avez à faire.

Jean Simon me proposa d'aller au cabaret, où je dépensai à le régaler le peu d'argent que le curé venait de me donner. Ma cassette m'arriva le lendemain dans la petite cariole du curé. J'éprouvai une agréable surprise en l'ouvrant. On avait ôté une partie du foin dont je m'étais servi pour achever de la remplir, et l'on avait mis en place cette gravure de la belle madone, qui était l'objet de mon culte et de mon admiration.

A ce soin, je reconnus l'amour de Françoise, et je m'estimai de tant sacrifier.

XI.

Tacite et Molière.

J'étais depuis quinze jours à la ferme de T..., lorsque j'entendis parler d'une chapelle que faisait élever le maître d'un château voisin. Il faisait ériger ce monument au bout de son avenue près de la grande route. C'était, disait-on, pour le repos de l'ame

d'une femme qu'il avait séduite. Curieux de voir cette chapelle, je dirigeai mon troupeau de ce côté. C'était le moment où les ouvriers dorment après avoir frugalement dîné. Un seul travaillait encore, un tailleur de pierre. Il avait une figure ouverte, un air cordial qui m'encouragea à aller vers lui. Puis, j'avais aperçu un livre sur la pierre qu'il taillait, et j'étais curieux de savoir quel livre ce pouvait être.

— Permettez-vous, lui dis-je en montrant le livre? c'est que moi aussi j'aime bien à lire.

— Toi, garçon? répondit-il d'un air incrédule.

— Oui, et si vous voulez bien....

Pendant qu'il me regardait avec étonnement, j'ouvre le livre :

L'Avare de Molière! m'écriai-je, ah! que c'est amusant! *L'Avare*, *le Malade imaginaire*, et M. Purgon!

—Et Diaforus, reprit l'ouvrier, et *le Tartufe* et le.... Mais comment diable connais-tu tout cela ?... toi....

—Ah ! c'est que je n'ai pas été élevé pour garder les moutons, repris-je, et qu'on se souvient toujours de ce qu'on a appris quand on était enfant.

Alors l'ouvrier, dont l'esprit romanesque était fort curieux, me presse de questions.

—Et moi aussi, dit-il, je ne devais pas être tailleur de pierre ; mais le malheur, la misère, nous forcent souvent à prendre le métier qui se présente, encore bien heureux s'il nous donne les moyens de nourrir nous et les nôtres.

—Ah ! vous avez une famille, vous ?

—Hélas ! je n'ai plus mon père ni ma mère ; l'oncle qui s'était chargé de mon éducation est mort aussi, sans me rien laisser ; et ne pouvant étudier pour devenir architecte comme mon père, je me suis fait tail-

leur de pierre pour nourrir mes sœurs. Le métier n'est pas mauvais, quoique un peu fatigant; mais aussi avec quel plaisir je me repose le soir en lisant quelque bonne comédie! j'oublie alors tout ce que j'ai perdu, tout ce qui me manque. Tiens, mon ami, quand on sait lire, il n'y a jamais de condition insupportable. Gageons que tu as quelque petit bouquin dans ta poche, qui font que les loups auraient beau jeu avec ton troupeau si on ne les chassait pas si bien dans ce pays?

— Alors je tirai de dessous ma blouse mon compagnon fidèle.

— Un Tacite?... s'écria l'ouvrier, tu as donc fait tes études?... Ah! parbleu, voilà qui est plaisant!... Tacite dans la poche d'un berger de la Champagne?

— Vous avez bien un Molière, vous? repris-je avec fierté.

— Tu as raison, mon ami, l'un n'est pas plus surprenant que l'autre; il n'y a là dedans de singulier que notre rencontre, c'est un de ces hasards que la volonté de Dieu arrange, une bonne aubaine que le ciel me ménageait, car je commençais à m'ennuyer ici. L'entrepreneur met si peu d'ouvriers à ce travail, qu'il sera long; et parmi tous ces goujeats, je ne trouve jamais une ame à qui parler. Tu viendras de ce côté le plus souvent que tu pourras, n'est-ce pas, et le dimanche j'irai te voir à la ferme; nous causerons ensemble, tu me diras ton histoire, je te raconterai la mienne.... J'aime tant les histoires, moi, que tu me croiras si tu veux, mais quelquefois j'en invente pour me les raconter.

J'étais ravi d'avoir trouvé un si bon camarade, un homme que mon habit de berger ne rendait pas dédaigneux, qui me savait gré de lire Tacite, et qui était orphelin comme moi.

Assis sur la pierre qu'il taillait, et dominé par sa conversation, je ne m'apercevais pas que, malgré les aboiemens, les courses de mes chiens, le troupeau s'était tranquillement établi dans une belle pièce de luzerne qu'il tondait avec délices; mais ce que je ne voyais pas fut aperçu d'un *messier* * qui passait par là. Il commença par tomber sur les moutons à grand coups de hallebarde, puis il se mit en devoir de dresser un petit procès-verbal, pour me faire condamner à l'amende.

Le tailleur de pierre se lève aussitôt, en me criant de rallier le troupeau que les procédés du messier mettaient en fuite; puis il court implorer le garde sévère, il dit que lui seul est cause de mon inadvertance; que c'est parce qu'il me parlait que j'ai oublié de surveiller le troupeau et qu'il veut payer l'amende. Le messier fait d'abord l'inflexi-

* Nom que portaient dans ce tems les gardes champêtres.

ble ; puis quelques pièces blanches glissées dans sa main l'apaisent. Il me fait une leçon en termes pompeux, me promet d'être sans pitié pour la récidive, et part enfin en me laissant pénétré de reconnaissance pour l'ami qui venait de me tirer de peine ; car une telle faute m'aurait perdu dans l'esprit du fermier de la comtesse de T..... il m'aurait chassé, et Dieu sait ce que je serais devenu !

— L'amitié d'un berger n'est pas grand chose, dis-je à l'ouvrier en lui serrant la main, je n'ai guère que ma vie qui m'appartienne ; mais s'il fallait la donner pour vous rendre service, je la risquerais de grand cœur.

— J'accepte ton amitié, répondit-il et je t'offre la mienne. Notre malheur, nos goûts se ressemblent trop pour que cette amitié-là ne soit pas durable.

Il y a de cela bien des années, et cette amitié dure encore !

XII.

La Ressemblance.

Le dimanche suivant, je m'habillais pour me rendre à la grand'messe, lorsque j'entendis crier dans la cour :

— Holà ! Severin, v'là un particulier qui te demande.

— C'est Michel, dit une voix que je reconnus pour celle de l'ouvrier.

Je descendis aussitôt, très-fier de me montrer avec un ami, moi qu'on voyait toujours seul et délaissé.

Il était de bonne heure, les maîtres du château n'étaient point encore levés ; je proposai à Michel de lui faire voir le parc qui touchait à la ferme, et muni de la permission du jardinier en chef, je me mis à faire les honneurs des bosquets, du parterre et des cascades, comme si j'en avais été le propriétaire. Cet aspect me rendait toutes les sensations de mon enfance ; il me semblait revoir ces pelouses sur lesquelles je jouais, ces fleurs dont je faisais de si jolis reposoirs, ces jets d'eau dont j'affrontais la pluie ; mes souvenirs revenaient en foule, et Michel prenait plaisir à les entendre. Je lui racontai ce que je savais de moi; son imagination brillante en tira des pronostics

merveilleux. J'étais né de parens illustres ; ils ne tarderaient pas à me reconnaître, disait-il, c'est pourquoi il était essentiel de ne pas perdre le fruit de ma première éducation, et de lire en gardant mes bestiaux.— Ne va pas t'imaginer de monter en grade, ajoutait-il; s'il te fallait veiller aux labours, aux récoltes, tu n'aurais plus un moment à toi ; et puis, ça fait bien un livre dans les mains d'un pâtre, tu verras que cela t'attirera quelque heureuse aventure.

Comme il disait cela, un petit abbé, que nous n'avions pas entendu marcher, sortit d'un labyrinthe en charmille, et s'arrêta devant nous. Ses yeux se fixèrent sur moi avec l'expression d'une surprise extrême.

— Je n'en reviens pas, dit-il, c'est à s'y méprendre..... à moins d'être jumeaux on ne saurait..... D'où êtes-vous, mon cher? ajouta-t-il en s'adressant à moi..... seriez-vous attaché à ce château ?

— Oui, monsieur, répondis-je en ôtant mon chapeau, je travaille à la ferme.

— La même voix! s'écria-t-il.... c'est inconcevable... Comment vous appelle-t-on?

— Severin, monsieur.

— Vos parens sont-ils dans ce pays?

— Je n'en sais rien, monsieur, je ne les connais point, répondis-je en rougissant.

— Dieu me garde de vous faire de la peine en vous questionnant ainsi, mon ami! reprit l'abbé, craignant de m'avoir humilié; mais c'est que vous ressemblez à un homme de nos amis d'une manière surprenante.... Il doit venir demain au château. Il faut que la comtesse vous confronte.... cela ne peut vous offenser.... C'est un jeune officier charmant.

— Je te l'avais bien prédit, te voilà le Sosie d'un grand seigneur, me dit Michel en se penchant vers mon oreille.

— Que parle-t-il de Sosie, celui-là! vous

allez donc à la comédie, dans ce pays-ci ? En vérité la campagne n'est pas moins pervertie que les grandes villes !.... Mais vous n'êtes peut-être pas ce que vous paraissez être .... ajouta l'abbé d'un air fin. Je ne sais..... votre tournure, votre langage..... tout cela ne me paraît pas d'accord avec vos habits..... Ce diable de Richelieu a si bien appris à nos jeunes gens à prendre tous les costumes pour en venir à leurs fins, que je vous soupçonne de n'être pas plus paysans que moi.... Hein !.... vous riez ?.... J'ai deviné, je parie; allons, confiez-moi la ruse.... je ne suis pas homme à vous trahir.... C'est pour la petite marquise.... n'est-ce pas ?... Je comprends.... vous avez promis d'être discrets.... C'est fort bien. Mais si vous voulez qu'on vous prenne pour de vrais paysans, il faut dire, *j'avions*, *j'étions*, et ne pas parler de *Sosie*, entendez-vous ?...

—Bien des remerciemens, monsieur l'abbé, répondit Michel, que cette scène de comédie

amusait beaucoup; il faut maintenant soutenir notre rôle, me dit-il, quand l'abbé se fut éloigné; il nous prend pour des amans déguisés, eh bien! profitons de l'erreur, s'il est possible.

— Je ne vois pas trop quel profit peut nous en revenir....

— C'est que tu es trop jeune, toi; si tu avais mon expérience, tu saurais que lorsqu'on n'est pas mal tourné, ni plus bête que les autres, il y a toujours quelque chose à gagner à exciter la curiosité des femmes. Ce petit abbé va raconter mystérieusement aux dames du château qu'il y a deux faux paysans qui rôdent dans le parc; elles voudront les voir, elles voudront juger de la ressemblance que l'abbé te trouve avec je ne sais qui; cela sera fort divertissant. J'aime tant à voir ces grandes dames du monde; elles sont toujours si gracieuses, si bien parées; elles ont des petites manières de parler si gentilles!...

— Mais où donc en vois-tu? demandai-je, car, depuis l'affaire du messier, je tutoyais Michel comme un ami.

— Eh parbleu! reprit-il, à la comédie....

— A la comédie! répétai-je en ouvrant de grands yeux.

— Eh! sans doute, à la comédie; tu ne connais pas ça, toi, mais c'est bien ce qu'il y a de plus charmant au monde; je me passerais de pain pour y aller, et s'il faut te l'avouer, j'ai plus d'une fois dîné par cœur, pour acheter un billet de parterre à la Comédie-Française. L'argent de l'architecte y reste souvent. C'est là qu'on voit des femmes à vous rendre fou!... Celles qui parlent sur le théâtre, celles qui écoutent dans la salle, sont toutes belles; et puis ce Molière que tu as lu, si tu le voyais jouer par ces jolies amoureuses, tu en serais bien autrement enchanté, vraiment! Mais laisse faire, je te régalerai de ce plaisir-là, moi. Tu n'es fait pour rester garçon de

ferme ; je te trouverai un meilleur état, quand je devrais même t'apprendre le mien; nous irons à Paris ensemble, je te recommanderai à notre maître en bâtiment, et quand tu seras une fois employé avec nous, tu feras comme moi, tu mettras de côté la moitié de ta paie pour aller à la comédie les dimanches.

Transporté de joie à l'idée de ce bel avenir, je sautai au cou de Michel en l'appelant des plus tendres noms. C'était le ciel qui m'envoyait un tel guide, un ami si dévoué; il me rendait la vie, le courage ; il changeait l'amertume qui commençait à dessécher mon ame en espoir, en exaltation; je me sentais capable de réaliser tout ce qu'il attendait de moi; je me voyais déjà tailleur de pierres, entrepreneur, architecte; je me voyais surtout à la comédie. Tous les talens, tous les plaisirs entraient dans ma destinée. La confiance avait succédé au plus morne découragement.

Ah ! la barbarie du malheur est bien moins dans la violence de ses coups que dans la modestie décourageante qu'il inspire. Il est si naturel de se croire incapable quand rien ne nous réussit

Nous étions à dîner dans une mauvaise auberge du village. Michel me régalait d'une tranche de jambon, lorsqu'un domestique du château vint nous dire que la comtesse avait ordonné que mon ami et moi serions chargés de porter les ananas destinés à paraître au dessert, et cela au moment même où l'on serait à table.

— C'est cela, dit Michel ; on veut que tout le monde puisse juger de cette ressemblance, et comme l'abbé n'a pu dire nos noms, on nous fait comparaître tous deux. Tant mieux ! j'avais bien peur de ne pas être de la présentation.

Nous rentrâmes vite à la ferme pour brosser nos habits, essuyer nos gros souliers et

nous mettre un peu de poudre. Le jardinier des serres nous donne à porter les deux corbeilles de fleurs couronnées chacune par un bel ananas, et nous voilà introduits comme deux bergers d'opéra dans une salle de festin.

Aussitôt tous les yeux se fixent sur moi.

— Ah! mon Dieu!... c'est lui... on ne peut se ressembler ainsi... c'est prodigieux... c'est à renverser... je n'en ai jamais vu de pareille... et cent exclamations de ce genre frappent à la fois mes oreilles... j'en suis étourdi, déconcerté.

Une des amies de la comtesse de T. prend pitié de mon embarras, et m'adresse la parole pour m'expliquer, ainsi que l'avait fait l'abbé, la cause de l'effet que je produis... Je parie, ajoute-t-elle en regardant la comtesse, être mieux que vous tous dans le secret de cette ressemblance.

— Eh bien! gardez-le, reprit la comtesse,

car ces sortes de secrets ne sont jamais bons à divulguer. On se fait des ennemis de toute une famille.

— Et le chef de cette famille-là serait un ennemi fort gênant, dit un des convives.

— Heureusement que son fils vaut mieux que lui, dit la comtesse. Je suis bien étonnée qu'il ne soit pas encore arrivé.

— Il aura été retenu à Paris par quelque revue ; il ne viendra que pour souper.

— Mais il ne faut pas que ces bonnes gens soient venus se montrer ici pour rien, dit la jeune marquise dont l'abbé nous avait parlé ; il faut que vous fassiez danser dans le parc, ce soir, ma chère amie, et nous danserons avec eux... Moi je retiens celui-ci, ajouta-t-elle en me désignant.

— C'est trop d'honneur, madame, répondis-je en m'inclinant ; mais je ne sais pas danser.

— La même voix!... s'écria l'autre... et toute sa bonne grâce..

— L'abbé avait ma foi raison.

Si madame la marquise... voulait bien... moi... je danse, dit Michel, d'un ton à la fois timide et audacieux.

— Eh bien, soit..... mon ami, répondit-elle en riant, nous danserons ensemble..... Celui-là n'est pas honteux, ajouta-t-elle en s'adressant à son voisin.

— Oui, répondit ce dernier, il n'est pas si fier que l'autre.

Pendant ce tems, l'abbé, toujours préoccupé de l'idée d'un travestissement, regardait ces dames et nous d'un air pénétrant, et lançait de petits mots malins pour prouver à chacun qu'il n'était pas dupe de la ruse.

De toutes ces personnes dont j'excitais la curiosité, une seule m'avait pris au sérieux, c'était la baronne de V... : profitant du bruit

que faisaient les convives, en parlant tous à la fois.

—N'est-ce pas vous, me dit-elle, qui vous appelez Severin ?

—Oui, madame.

— Le curé de S.... m'a parlé de vous..... de votre enfance. Je voudrais savoir par vous-même quelques détail sur vos premières années. Qui sait ?... peut-être ai-je connu.... Venez me voir demain, après midi....

—C'est que je ne suis pas libre, madame, c'est l'heure où le fermier veut que je conduise ses troupeaux aux champs.

—Eh bien, amenez vos moutons dans la grande avenue du château de V..., qui est près d'ici, et je les laisserai paître dans mes prés en votre faveur.

Je saluai en signe d'obéissance, et sortis avec Michel pour aller prévenir tout le village qu'on danserait le soir au château.

Michel était d'une joie folle de ce qu'il

appelait notre *premier chapitre* du roman merveilleux dont nous devions être les héros ; il en traçait le plan, les événemens, le dénouement. La baronne se prenait d'amour pour moi ; d'abord je me laissais adorer avec complaisance, puis je faisais le fier.... Je menaçais de fuir... de rompre ma chaîne... et pour m'asservir elle m'épousait.... On a bien vu des rois épouser des bergères, disait Michel, une baronne peut bien épouser un berger.

— Oui, mais le berger aime mieux les jeunes paysannes que les baronnes d'un âge mûr....

— Que dis-tu-là ? celle-ci est encore fort belle..... Et si tu n'avais pas toujours ta petite Françoise en tête... tu serais très-heureux d'une conquête semblable..... Crois-moi, ne fais pas l'imbécille, les femmes aiment l'extraordinaire; laisse croire à la baronne que tu es le fils d'un prince ; elle ne craindra pas de déroger. Enfin,

profite de l'occasion, elle est bonne; tu retrouveras toujours des petites Françoise, les villages en sont pleins. Quant à moi, je suis bien décidé à jouer de mon mieux le grand seigneur déguisé, en dansant avec la jolie marquise; il n'y a que mes mains qui me gênent : on voit bien à celles des messieurs qui étaient là qu'ils ne taillent pas la pierre... Mais j'y pense.... Si j'achetais une paire de gants de laine tricoté comme j'en avais cet hiver par la gelée... la mercière du village doit en avoir . . . elle m'en vendra bien, quoique ce soit dimanche.

Et voilà Michel qui m'entraîne chez la mercière, et qui me force à accepter des gants de laine pareils aux siens, et à m'en parer pour le bal, malgré la chaleur qui nous étouffe.

Ces gants de laine verte et rouge, et si peu de saison, produisirent un effet excellent.

— C'est bien cela, s'écria l'abbé, des gants de charretier... c'est très-respectueux quand on doit danser avec de belles dames, accoutumées à des cavaliers gantés!... et puis il est essentiel de masquer sa main quand on veut ne pas être reconnu.

— Pour l'autre, je n'en répondrais pas, dit la comtesse à l'abbé; mais pour Severin qui est depuis long-tems dans le pays, que le curé de S... a vu encore enfant, nous savons bien que c'est un vrai garçon de ferme.

— Eh bien, vous conviendrez qu'il n'en a pas la mine, reprit l'abbé, et que son camarade a l'air de jouer une comédie qui l'amuse beaucoup, et dans laquelle la petite marquise s'acquitte du premier rôle avec une gaîté charmante.

Tout cela se disait assez haut pour être entendu de Michel, et il en profita pour dire tout ce qui pouvait maintenir sa belle danseuse dans l'erreur que les malices de

l'abbé avaient fait naître. La rage de comédie qui possédait Michel lui faisait imiter, avec beaucoup de naturel, les manières des jeunes premiers, leur attitude embarrassée, leurs regards passionnés, leur voix tremblante, leurs soupirs notés : j'enviais son talent, mais je m'en sentais incapable. Il y avait en moi un fond d'amertume et de mélancolie qui neutralisait la confiance, la gaîté naturelle à mon âge ; c'était particulièrement la vue de ce monde brillant qui excitait mes idées sombres ; je ne lui pardonnais pas de ne pas deviner que je lui appartenais, qu'il me devait des égards, et peut-être la réparation de l'abandon où ses chefs me laissaient.

Au milieu de toutes ces femmes parées, de ces petits-maîtres musqués, il me prit un si violent accès de tristesse que je laissai Michel continuer son intrigue romanesque, et que je revins à la ferme, où le bruit des violons me poursuivit jusqu'à la nuit.

XIII.

L'Allée des Tilleuls.

La danse terminée, Michel vint me gronder d'avoir ainsi disparu au moment où l'on allait le plus s'occuper de moi.

—Ton *Sosie* est arrivé comme tu venais de t'en aller, je ne sais pourquoi. La petite marquise, ainsi que l'appelle M. l'abbé, m'a dit :

Va vite chercher ton camarade, il faut que nous le voyons à côté du jeune comte. Je cours après toi dans le parc, dans le village, dans le labyrinthe. Je ne soupçonne pas que tu puisses être assez bête pour rentrer à la ferme, et y passer le reste d'une si belle soirée, là tout seul comme un ours. Je reviens dire que l'on ne sait pas ce que tu es devenu; alors toute la société rentre au château. L'abbé me plaisante sur l'auberge où je dois passer la nuit. — Je vous plains, mon cher, dit-il, il n'y a dans le village qu'un *tournebride*, où nos gens eux-mêmes sont fort mal couchés. Vous devriez demander asile à l'aimable châtelaine; je suis sûr que son hospitalité....

— Bien des remerciemens, monsieur l'abbé, ai-je répondu, j'ai ma chambre dans le village.

Et j'ai pris aussitôt l'allée du potager pour venir ici. Quand j'étais près du grand bassin, j'ai entendu qu'on me suivait. Je me suis

retourné, c'était un domestique... mais qui ne portait pas la livrée de ceux du château. Arrivé à la porte grillée de la ferme, je l'ai vu s'arrêter, puis retourner sur ses pas, pour aller sans doute dire à la personne qui l'avait chargé de me suivre, que j'étais entré à la ferme. Pour dire la vérité; j'ai fait plusieurs détours avant de me déterminer à passer la porte; je me suis donné la mine d'une personne qui se cachait; enfin, puisqu'ils me croient un seigneur déguisé, je veux profiter de l'erreur.... Qui sait?...

Michel passa la nuit dans ma chambre, à continuer ses châteaux en Espagne, et à former des plans de conduite qu'il m'enjoignait de suivre avec un sérieux admirable, sans penser à tout ce qu'ils avaient de comique dans notre condition.

Vers cinq heures du matin, le jardinier du château vint me trouver dans le grenier où j'arrangeais de la paille, pour me dire

que quelqu'un m'attendait dans l'allée de tilleuls qui bordait le potager.

—C'est Michel, sans doute; qu'il attende, répondis-je.

— Non, c'est un monsieur du château.... n'vas pas le faire pester après toi, au moins. Allons, laisse-là tes bottes de paille, et dépêche-toi....

Je courus à la fontaine laver mon visage et mes mains; je secouai les brins de paille qui couvraient ma veste, et je me rendis sous l'allée des tilleuls avec une émotion inexplicable.

Un jeune homme était assis sur un banc au bout de l'allée. Lorsqu'il m'aperçut, il se leva et vint à moi.

C'est lui, pensai-je, c'est celui auquel ils disent que je ressemble. Il est bien mieux que moi, vraiment! et j'admirai avec complaisance sa taille, son air noble; car tout en trouvant qu'un grand seigneur ne pou-

vait jamais ressembler à un homme mal vêtu, j'étais fier de me voir confronter avec lui, et j'avais toujours une secrète espérance....

Il resta quelques momens à me considérer. Il rougit; sa figure exprimait plusieurs sentimens que je ne pouvais définir, mais qui me jetaient moi-même dans un trouble extrême.

—Croyez, dit-il, mon cher, en me prenant la main par un mouvement involontaire, croyez qu'un intérêt véritable me porte seul à vous questionner sur votre naissance..... Ce que m'a dit la comtesse de T... est-il vrai?... Avez-vous passé vos premières années dans un château, où l'on avait pour vous de grands soins?... Est-il vrai que vous ayez eu un précepteur? et qu'après vous avoir fait donner les premiers élémens d'une éducation distinguée, on vous ait tout-à-coup laissé à la charge d'un fermier de ce pays-ci?...

— Cela est vrai.... monsieur.... répondis-je d'une voix tremblante.

Je voulus ajouter quelques mots.... je ne pus... J'éprouvais une oppression trop forte, j'avais des larmes dans les yeux.... et pourtant nulle sensation pénible ne m'affectait.. Il me crut humilié par ses questions.

— Ah! ce n'est pas à vous de rougir de votre malheur.... Mais, asseyons-nous là, ajouta-t-il en s'approchant d'un banc, et parlez-moi avec toute confiance... je le mérite... soyez-en sûr...

— Connaîtriez-vous mes parens? Ah! monsieur....

— J'ai bien des raisons de le croire, répondit-il, mais il faut que vous m'aidiez à m'en convaincre.

— Je ne demande pas mieux, lui dis-je, et je racontai succinctement les événemens de mon enfance, ceux qui pouvaient surtout éclairer ses conjectures; il me fit répé-

péter plusieurs fois la description du château, du parc superbe, dont le souvenir était encore pour moi un trésor d'espérance.

— C'est bien cela, se disait-il ; mais après tant de soins, l'abandonner ainsi!.... renier son enfant.... le livrer à la misère.... Jamais je ne l'en aurais cru capable... il faut qu'il ait été cruellement blessé... qu'il se croye trahi.... Ah ! sa vengeance est terrible... irrévocable comme sa volonté... Mais n'importe, si je ne puis rien contre cette volonté de fer.... je puis au moins secourir celui... Mon ami, ajouta-t-il avec tendresse, ne vous reste-t-il rien de ce qu'on vous a donné dans le tems où l'on vous traitait en enfant chéri? on vous faisait sans doute beaucoup de petits présens.

— Certainement, j'avais des joujoux, comme l'enfant d'un prince, des matelots de soie, un chapeau à plumet. On m'appelait M. le chevalier, je n'avais qu'à pleurer pour obtenir tout ce que je voulais. Témoin ce

que je porte là, ajoutai-je, en découvrant ma poitrine et en montrant la relique qui ne me quittait jamais.

— Vous avez des preuves, s'écria-t-il en pâlissant... Vous pourriez réclamer... intenter un procès... Ah! malheureux, gardez-vous-en, vous seriez perdu... Oui, perdu! pour toujours.

L'accent de terreur qui accompagnait ces derniers mots, loin de m'imposer, réveilla le ressentiment qu'un tendre intérêt avait un moment assoupi dans mon ame.

— Perdu! pour toujours! m'écriai-je avec indignation, et que pensez-vous que je soie? Est-il un sort que je puisse craindre, un état plus misérable que le mien? Ne suis-je pas aussi abandonné, aussi malheureux qu'on puisse l'être?

— Non, car vous êtes libre...

A ce mot, je restai interdit, pétrifié. La prison, le cachot, m'apparurent comme

une vision de l'enfer, comme le juste chatiment de mon ingratitude envers Dieu, qui, à travers tous mes malheurs, m'avait accordé le plus grand bien du monde : la liberté.

Tout ce que j'avais souffert jusqu'alors s'effaça devant l'horrible image qui terrifiait mon imagination.

—Quoi! ceux qui se sont délivrés si facilement de tous leurs devoirs envers moi, m'écriai-je, ceux dont le caprice a pu à son gré me vêtir d'un habit galonné ou d'un sarreau de toile, me caresser ou me laisser mourir de faim, ceux dont l'abandon complet semblait au moins m'affranchir d'eux, se réservaient le droit de me faire traîner en prison! J'étais mort pour leur cœur, et leur orgueil veillait encore sur moi, pour m'étouffer au moindre mouvement qui révélerait mon existence!.. ô misère!.. ô tyrannie infâme!...

— Calmez-vous... mon ami.. mon.. pau-

vre Severin, calmez-vous qu'on ne nous entende pas... Laissez-moi vous consoler... Je puis vous être utile... Je puis vous assurer un meilleur sort... Ne m'en ôtez pas les moyens, ajouta-t-il, en me prenant le bras affectueusement. Ecoutez-moi... ayez confiance dans les conseils d'un ami... oui, d'un véritable ami, que le ciel vous ordonne d'aimer, de regarder comme un... guide qui a honte de votre malheur, qui voudrait vous rendre tous les biens que vous aviez peut-être le droit d'attendre... mais qui, à défaut de ces biens, vous offre secours et amitié !... Ne le refusez pas...

Des larmes brillaient dans ses yeux en me parlant ainsi : une émotion invincible me porte à me jeter dans ses bras. La différence de son habit avec le mien m'arrête... Je m'empare de sa main, je la presse de mes lèvres, mes pleurs la baignent... je ne puis parler... Le ressentiment qui me donnait tant de force cède à ces paroles si affec-

tueuses, si inaccoutumées pour moi... il voit ce que j'éprouve... il semble en être heureux... ses bras s'ouvrent pour me recevoir... mais le bruit de pas précipités se fait entendre.

— Séparons-nous, dit-il, avec effroi... Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, quittez la ferme à l'instant même. Rendez-vous à l'auberge du Lion d'Or qui est sur la grande route, à une lieue d'ici ; là, vous recevrez, dans la journée, un paquet cacheté qui vous instruira de tout ce que je n'ai pas le tems de vous dire. Songez à partir avant qu'on ne vous fasse demander au château...

— Mais il faut bien que je prévienne... que j'emporte mes effets...

— Laissez-les... ne prévenez personne... soyez tranquille, vous ne manquerez de rien.

En disant ces mots, il s'enfuit vers le haut

de l'allée et disparut bientôt dans le bois. Presque au même instant je m'entendis appeler par le jardinier et mon camarade, le garçon de ferme ; l'un me cherchait pour me dire de me vêtir proprement, et de me rendre au château quand sonnerait la cloche de la chapelle, où l'on disait chaque matin une messe basse. L'autre venait m'avertir qu'il était l'heure de conduire les troupeaux au champ.

— Conduis-les toi-même, dit le jardinier au garçon de ferme, tu vois bien que Severin doit obéir à madame la comtesse avant tout, et qu'il ne peut pas être au château et dans la plaine.

— Ah ! c'est différent, répondit le garçon, j'vas le dire à not' maître.

Alors j'allai passer mon habit, puis entourant d'un mouchoir rouge la gravure de la madone, je la mis sous mon bras, et sans savoir ce qui allait m'arriver, je pris gaîment la route du Lion d'Or.

XIV.

L'Auberge du Lion d'Or.

On ferait un volume de toutes les réflexions qui m'assaillirent pendant le chemin et tout le tems que j'attendis assis sur le banc de pierre à la porte de l'auberge. N'ayant encore rien mangé de la journée, et n'ayant pas un sou dans ma poche pour

acheter un morceau de pain, je commençais à me repentir d'avoir abandonné mon asile pour une promesse, et mon état de pâtre dont Michel m'avait fait apprécier les avantages, lorsque je vis arriver au galop un postillon; on crut qu'il venait commander des chevaux à la poste voisine.

— Non, répondit-il, je viens vous apporter ce petit paquet pour un nommé Severin qui doit être chez vous.

— Severin!.. répéta l'aubergiste que le bruit d'un cheval avait fait accourir sur sa porte. Severin... je ne connais pas ça, à moins que ce ne soit le nom du marchand de toile qui attend dans la salle.

— C'est le mien, monsieur, dis-je en me levant et en ôtant mon chapeau.

— C'est toi qui t'appelles Severin? répliqua-t-il d'un air goguenard, et l'on t'envoie des exprès par la poste?

— Oui, c'est moi qu'un monsieur du châ-

teau de T... a envoyé ici pour y attendre ce paquet.

— Cela n'est pas clair, mon garçon, et tu voudras bien permettre que je le garde jusqu'à ce que tu m'aies prouvé que tu es ce *monsieur Severin* qui est sur l'adresse... Allons, montre tes papiers... voyons-les...

— Je n'ai point de papiers à vous montrer, répondis-je d'un ton élevé, ce paquet est pour moi, et vous allez me le donner.

— Arrangez-vous comme vous voudrez, dit le postillon; mais il me faut un reçu.

— Je vais vous le donner.

— Toi? dit l'aubergiste en riant, tu sais écrire.

— Faites-moi donner une plume et de l'encre.

En disant cela, j'arrache la feuille blanche du livre que j'ai dans ma poche; l'aubergiste me mène au comptoir, je prends une plume et j'écris un reçu en bonne forme,

en constatant le nom du postillon et l'heure à laquelle il m'a remis le paquet cacheté.

Mon écriture, beaucoup plus belle que celle du paysan le plus lettré, donne à penser à l'aubergiste. Il m'offre de monter dans une chambre de son auberge pour me reposer. Il me tend un piége en me demandant s'il doit m'apprêter à dîner. Je lui commande d'un ton impérieux de me servir quelque chose à la hâte, et je vais m'enfermer dans la chambre où il me conduit, bien moins comme son hôte que comme son prisonnier.

Le cachet ne représentait que l'empreinte d'un camée antique. Point d'armes, point de chiffres, qui pussent indiquer le nom de celui qui m'envoyait le paquet. Je l'ouvre avec une sorte de recueillement... comme on ouvrirait le livre du destin.

Plusieurs papiers recouvrent une petite

boîte fermée par un crochet ; des louis d'or brillent au fond. Un billet frappe mes yeux, voici ce qu'il contenait :

« Si monsieur le chevalier Severin de » Guys veut s'engager à demeurer à Châ- » lons-sur-Marne, il lui sera compté la » somme de cent louis, chaque premier » janvier, par M. Jacques Dumont, notaire » dans cette ville. M. de Guys n'aura qu'à » se présenter pour recevoir ladite somme » sur sa simple signature. »

— Cent louis de rente ! m'écriai-je ; mais c'est donc un parent... un frère, que cet homme-là ?

Et la joie faillit me faire tourner la tête ; je me croyais presque reconnu, puisqu'on pensait ne pouvoir m'abandoner à la misère sans crime.

Ce premier bienfait me parut le garant de tous ceux que la providence me devait pour tant de tristes années... Enfin ma destinée

change d'aspect... Je me vois rendu à la société... protégé par une main invisible... soutenu... encouragé... Je saute de joie.... je pose la gravure sur une chaise... puis m'agenouillant devant la madone, je la remercie d'avoir exaucé mes prières. Je lui promets de me rendre digne de sa bonté secourable; je lui demande de me guider, d'épurer mon ame, enfin j'ai toute la foi que donne le bonheur.

On frappe à la porte, je n'ouvre qu'après avoir serré la boîte dans ma poche; on vient m'avertir que mon dîner est prêt et je descends dans la salle où plusieurs charretiers dînent aussi. La peur des riches me prend; je pense que l'un d'eux peut me voler. Je m'éloigne de leur table pour me rapprocher de celle du marchand de toile dont la charrette est dans la cour. Je lui demande la permission de mettre mon couvert à côté du sien, il y consent, la conversation s'engage. Il m'apprend qu'il se rend à Châlons pour aller

prendre des marchandises. C'est là que je dois aller; je lui propose de m'y conduire pour le prix qu'il fixera, à la condition qu'il me donnera le tems d'aller dire adieu à un ami qui travaille sur la route. C'est convenu, je partirai d'avance et le marchand viendra me prendre à la petite chapelle. Cet accord est scellé par une bouteille de vin d'Orléans que l'aubergiste me vend sous le nom de Beaune.

Je remonte dans la chambre pour tirer secrètement un louis d'or de ma boîte. Un paysan payer sa dépense avec de l'or! cela va paraître suspect? Effrayé des injustes soupçons que je puis inspirer, je retourne vers le marchand, et lui dis qu'un parent m'ayant donné un louis pour faire ma route, je lui demande de me le changer en monnaie. Puis j'ai soin de le prier de me conduire, en arrivant à Châlons, chez le notaire Dumont auquel je suis recommandé, et dont j'ignore l'adresse.

Ces mots produisent un bon effet. L'idée de me mener chez un notaire le rassure. C'est un petit diable, dit-il à l'aubergiste pendant que je paie à celui-ci mon dîner; nous allons faire route ensemble. Je le conduis à Châlons chez M. Dumont le notaire. Vous le connaissez, je crois ?

— Si je le connais! c'est lui qui a marié mon frère le chaudronnier, celui qui est établi à Épernay... Ah! ce jeune garçon va chez M. Dumont... c'est différent... Bon voyage, monsieur, me dit-il, en voyant que je prenais mon chapeau et un gros bâton dont je venais d'appauvrir un fagot, pour servir à ma défense en cas d'attaque. Quand vous passerez par ici, ajouta-t-il, n'oubliez pas l'auberge du *Lion d'Or*.

XV.

L'Ami.

J'avais près d'une lieue à faire avant d'arriver à la chapelle où j'espérais trouver Michel ; je marchai en toute hâte, me retournant sans cesse dans la crainte d'être suivi, volé, chicané surtout sur la légitime propriété de cette boîte, trésor de présent et

d'avenir, que j'étais bien décidé à défendre au péril de ma vie.

Enfin, j'aperçois Michel armé de son ciseau, de son marteau, et travaillant le dos tourné du côté où j'arrive. Je lui saute au cou avant qu'il ait pu m'apercevoir. Je commence dix phrases sans en finir aucune; je lui parle d'un grand changement, d'un inconnu, de louis d'or, de l'auberge du Lion d'Or, du marchand de toiles, de rentes, du notaire Dumont; enfin j'embrouille si bien tout cela, qu'il n'y comprend rien et me croit ivre.

Quand j'ai repris un peu de calme, je le mets au fait de ce qui m'arrive. Il s'en réjouit sans en marquer d'étonnement, car il avait prédit cela, disait-il, et il en prévoyait encore bien davantage. Mais tout en me témoignant une joie sincère de ce meilleur sort, je lisais une teinte de tristesse dans ses yeux : en amitié, il est tant de bonheurs qui séparent.

— Il faut que tu me rendes un service, dis-je; mais les ouvriers qui sont ici près pourraient nous entendre, entrons dans la petite chapelle. Là, nous étant assis sur une marche en pierre taillée par Michel, je lui montrai l'écrit que renfermait la boîte; puis mettant à part vingt-cinq louis des cinquante qu'elle renfermait, je le priai de porter cette somme à madame Guéroux la fermière, en retour de l'hospitalité qu'elle m'avait donnée depuis qu'on avait cessé de lui payer ma pension.

— Mais n'avez-vous pas travaillé gratis pendant tout le tems qu'elle vous a nourri de même? dit Michel. Parbleu! vous ne lui devez rien; elle aurait logé et nourri de même le garçon de ferme dont vous faisiez le travail, et elle l'aurait payé de plus. Vous ne lui devez rien, vous dis-je.

— N'importe; si elle te fait cette objection, tu lui diras que ces louis sont pour

payer le trousseau de Françoise. Mais pourquoi me parles-tu ainsi? pourquoi me traiter de *vous*? comme si je n'étais plus ton ami. Ce chiffon de papier fait-il autre chose que de me rendre moins misérable? Ne suis-je pas toujours le bâtard que tu as aimé, secouru, quand on l'abandonnait, et ne peut-on m'abandonner encore? Ah! laisse-moi t'embrasser comme mon seul ami, et partager avec toi ce que j'ai, ce qu'on me promet. Quitte ce travail fatigant; viens avec moi.

—Bon Severin! s'écria Michel en me serrant contre son cœur, je reconnais bien là ton ame généreuse. Oui, tu es d'un sang noble, et tu mérites de retrouver le rang, la fortune d'un brave gentilhomme. Mais moi je dois suivre ma carrière et rester un bon ouvrier. Mon travail va bien, j'ai un oncle architecte qui me protégera de son crédit dès qu'il saura que je gagne assez d'argent pour ne jamais lui en demander. Et

puis j'ai idée que j'aurai aussi quelque bonne aubaine, que je ferai fortune. D'abord j'ai le diable au corps pour... mais je ne te dirai pas cela... tu te moquerais trop de moi.

— Je devine... des jolies marquises qui te prennent pour un galant déguisé.

— Ah! bien oui vraiment! je n'y pense guère à celle-là. Il faut que je retourne à Paris, le maître me demande.

— Ainsi donc je ne te verrai pas de longtems? dis-je avec tristesse. Au milieu de tes travaux, de tes plaisirs, tu m'oublieras.

— Jamais! reprit Michel; Châlons n'est pas si loin, je trouverai bien moyen de t'aller voir aux grandes fêtes, et puis celui qui veut que tu demeures là ne saura pas si tu fais un petit voyage à Paris. Comment te découvrirait-il dans la mansarde d'un tailleur de pierre, ou niché dans quelque coin d'un paradis de théâtre? Va, sois tranquille,

nous ferons encore de bonnes parties ensemble, à moins que tu ne deviennes un trop beau *monsieur*.

— Severin sera toujours pour toi Severin le gardeur de moutons, l'ami que tu as sauvé de l'amende, que tu as aimé pauvre, et qui t'aimera dans toutes les conditions de sa vie... Mais voilà la charrette du marchand de toile qui s'arrête... Il faut que je te quitte; n'oublie pas de m'écrire chez le notaire Dumont, à Châlons-sur-Marne.

— Oui, mais tu me répondras.

— Sans doute; à Paris, n'est-ce pas?

— Rue Saint-Victor, près du Marché-aux-Chevaux.

— A monsieur Michel! mais il doit y avoir bien des Michel à Paris? la lettre pourrait bien s'égarer.

— Tu as raison. Pour plus de sûreté, mets sur l'adresse : A monsieur Michel Sedaine *.

* Ce volume était déjà à l'impression lorsque M. le comte de Vigny a publié la charmante histoire de *l'Adjudant*, où Sedaine joue aussi un rôle.

XVI.

Une Aventure.

Sedaine!... j'étais l'ami de Sedaine!... Ce tailleur de pierre, ce camarade d'un pauvre berger, devait bientôt faire courir tout Paris à ses pièces de théâtre... Et c'est en équarissant les degrés d'un maître-autel, ou le piédestal d'une statue profane, qu'il

méditait le plan du *Philosophe sans le savoir*, et les scènes du Déserteur et de Montauciel.

Ce nom de Sedaine, qu'un soin prudent recommandait seul à ma mémoire, je l'inscrivis sur une marge de mon *Tacite* dans la crainte de l'oublier, car celui de Michel retentissait bien mieux à mon cœur. Cependant je devais bénir éternellement l'un et l'autre.

Je fus d'abord très-bien accueilli de M. Dumont. Il avait reçu une lettre qui l'avertissait de ma visite. Je hasardai de lui demander le nom de la personne à qui je devais l'honneur de le connaître. Alors il prit un air froid, mystérieux, pour me répondre qu'il lui était défendu de me donner aucune explication à ce sujet.

— Contentez-vous, monsieur le chevalier, ajouta-t-il, de ce qu'on fait pour vous, et ne risquez pas de perdre votre pension en voulant savoir qui vous la donne. Il est des

situations où il faut se tenir tranquille. Votre intérêt vous commande de vivre le plus ignoré qu'il vous sera possible : c'est ce que je suis chargé de vous répéter, de la part de la personne qui s'intéresse à vous. Établissez-vous dans un quartier retiré de la ville; livrez-vous au genre d'étude qui convient à votre éducation; voyez peu de monde, car ici les préjugés sont les tyrans de la société : vous seriez mal reçu. On veut tout savoir dans une ville de province, et ce qui n'est pas clair est toujours mal interprété.

—Il suffit, monsieur, dis-je en le saluant, et je sortis de chez M. Dumont, bien décidé à n'y revenir qu'au terme échu de la pension qu'il devait me remettre.

Ces humiliations mêlées aux bienfaits comme à la misère, je devais donc les retrouver partout?...

Le marchand de toile que je rejoignis

dans la rue me conduisit chez un de ses amis, tisserand de son métier, établi dans un faubourg de la ville, possesseur d'une maisonnette avec un petit jardin, et désirant un locataire pour les deux chambres qui lui restaient de libres. Le prix en était si modeste que nous fîmes affaire sur-le-champ. La femme du tisserand s'engagea à meubler mes deux chambres convenablement pour quelques écus de plus, et à faire mon ménage. Je demandai à me charger de l'entretien du jardin ; je le convertis en parterre plein de fleurs; et je fus établi très-agréablement dans ce petit réduit.

Le marchand de toile m'avait vivement recommandé à son ami. J'étais, lui avait-il dit, un jeune homme destiné au commerce et qui venait à Châlons pour apprendre à tenir des livres avant d'entrer chez un négociant.

Je pris en effet des leçons d'arithmétique

du maître d'école du quartier, lequel me fit connaître l'unique libraire de la ville, brave homme que son état nourrissait fort mal, et qui avait la bonté de me laisser dévorer ses vieux bouquins toute la journée, pour prix d'une bouteille de cidre et des échaudés dont je le régalais le dimanche.

Je vivais ainsi depuis un an, lorsqu'un régiment de dragons commandé par le comte de M*** vint en garnison à Châlons. Sedaine avait remis une lettre et quelques livres pour moi à un de ses parens, sous-officier dans ce régiment. Dieu sait avec quelle joie je le reçus. Cet excellent garçon, nommé Dubreuil, était un soldat français dans toute la force du terme, gai, terrible, brave, doux comme un enfant, riant de tout ce qu'il y a de sérieux dans la vie, à commencer par la mort, excepté pourtant de son roi, de sa mère, ou de sa parole d'honneur.

Dubreuil amoureux de son état ne com-

prenait pas qu'on en pût choisir un autre ; il avait une pitié profonde pour tous ceux qui gagnaient leur vie sans péril, et l'habitude de le voir si heureux d'un métier si rude m'avait rendu sans m'en apercevoir presque soldat comme lui. Il m'avait fait acheter un grand cheval efflanqué, qu'il me forçait à panser moi-même, en disant qu'il n'y avait que les *beau Léandre* qui ne prissent pas cette peine. Nous faisions des armes une partie de la matinée, au fleuret, au sabre; puis dans les jours de congé, il me faisait faire des courses à perdre haleine, et appelait cela des marches forcées. Cette vie de fatigue, de camaraderie, me plaisait ; mais quand il voulait m'associer à ses autres plaisirs, j'en revenais toujours l'ame triste, car les petites grisettes, les jolies bourgeoises dont Dubreuil était fou, ne satisfaisaient pas mon cœur. Je me sentais mentir en leur disant : Je t'aime. Ce n'était pas là de l'amour!...

L'image de Françoise était effacée de mon cœur; mais le souvenir de cette femme charmante que j'avais vue dans mon enfance parée avec tant d'élégance, dont les mouvemens gracieux, les regards tendres, les caresses étaient encore présens à ma mémoire, me rendait difficile à charmer. Il me semblait qu'ayant eu pour mère une femme de ce genre, je ne pouvais aimer une personne commune.

Cette vanité de cœur m'entraîna dans une singulière aventure.

J'étais assis un jour dans la boutique du libraire, absorbé dans la lecture d'un volume des *Lettres persanes*, lorsqu'une belle voiture s'arrêta à la porte. J'en vois descendre une femme soutenue par deux laquais en livrées; elle n'est ni vieille ni jeune, ni laide ni jolie; mais comme elle est grande et svelte, qu'elle a une tournure élégante, elle a le droit de se croire belle, et son air, sa dé-

marche, prouvent qu'elle compte sur l'admiration.

En entrant dans la boutique elle fait signe à ses gens de fermer la porte, puis se penchant vers moi, elle me dit tout bas : — Avez-vous le dernier volume qui a paru de M. de Voltaire?

Alors je me lève, et faisant un profond salut, je réponds que je ne suis point le maître de la boutique, mais que je vais l'appeler..

Au même instant le libraire vient se confondre en excuses auprès de madame la vicomtesse, pour ne s'être pas trouvé là quand elle lui faisait l'honneur d'entrer dans sa boutique; il met tout ce qu'il possède à sa disposition, mais il n'a pas l'ouvrage que madame désire, par la raison que les ouvrages de M. de Voltaire sont souvent saisis, et que l'évêque en défend la vente publique.

— Ne pourriez-vous pas vous charger de me le faire venir? dit la vicomtesse, car je n'ose le demander moi-même à Paris... ma tante ne me le pardonnerait pas... sa colère contre l'auteur me force à chercher des...

— Je suis tout aux ordres de madame la vicomtesse, reprit le libraire avec embarras, et je vais écrire sur-le-champ à mon correspondant. Malheureusement les précautions à prendre rendront la commission un peu longue à remplir.

— Si j'osais, interrompis-je, offrir à madame l'exemplaire qu'on vient de m'envoyer?..

— Vous, monsieur?... dit-elle avec un mouvement de surprise... Puis rougissant et souriant à la fois... Je craindrais d'être indiscrète, ajouta-t-elle.

— Ah! madame peut accepter sans crainte l'exemplaire de monsieur le chevalier de

Guys, dit le libraire, je m'engage à lui livrer le premier qui m'arrivera.

— Grand merci, mon cher, je suis trop heureux de céder mon volume aujourd'hui; mais quand madame l'aura lu...

Cette petite galanterie me valut un regard charmant et la faveur de voir ma proposition acceptée. La vicomtesse parla d'envoyer prendre le livre chez moi : je réclamai l'honneur de le lui porter moi-même; et deux heures après j'étais à cheval sur la route de traverse qui conduit au château de M***.

Je me fais annoncer sans dire ce qui m'amène, car j'ai peur de la tante. On me prie d'attendre dans un grand salon peint en treillage vert parsemé de roses, dont la tenture champêtre contrastent singulièrement avec les fauteuils dorés et les meubles en vieux laque qui décorent l'appartement.

Peu de momens après, je vois entrer une

douairière suivie d'un jeune homme qui l'appelle ma tante. Tous deux me saluent, puis se regardent comme pour se demander qui je suis? ils traversent lentement le salon en allant vers la porte qui donne sur le jardin; au même instant, madame de M*** montait les degrés du perron.

— Dites-nous un peu quel est ce beau monsieur qui vous attend là? demande la tante.

— Ce doit être le chevalier de Guys, répond la vicomtesse d'une voix mal assurée.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le chevalier de Guys? dit le frère.

— Mais c'est un homme très comme il faut, qui demeure à Châlons, et qui a je crois envie d'acheter l'ancien rendez-vous de chasse qui est au milieu de nos bois : vous savez ce pavillon?...

— Ah! s'il vient pour affaire c'est autre chose, dit la vieille baronne; je veux lui

parler. Vous ne lui diriez pas tout ce que cette acquisition a d'avantageux. Je m'entends mieux que vous, mon enfant, à ces sortes de choses.

Et voilà la tante qui rentre dans le salon avec son neveu et sa nièce.

Il était facile de s'apercevoir que celle-ci était au supplice. Heureusement pour elle, m'étant rapproché de la porte du jardin, j'avais entendu son petit mensonge, et je m'empressai de la rassurer, en la priant de vouloir bien me donner des renseignemens sur le rendez-vous de chasse et ses dépendances.

Un regard où se peignait le plaisir d'être comprise vint m'encourager. Je répondis à toutes les questions de la vieille baronne d'une manière qui lui plut, c'est-à-dire du ton le plus respectueux, tandis que j'avais l'air fier et la parole brève en répondant à son neveu. Ce partage inégal où

toute ma politesse était pour elle la rendit bienveillante pour moi, au point de m'offrir de venir dîner le lendemain au château pour aller visiter ensuite le pavillon des bois.

J'acceptai sans témoigner trop de reconnaissance, et me levai, croyant convenable de terminer là ma première visite; mais on insista pour me montrer le parc, et nous commençâmes une de ces promenades à quatre dont la moitié espionne si bien l'autre qu'il n'y a pas moyen d'entamer la moindre conversation particulière.

Enfin, je désespérais de pouvoir parler du motif de ma visite, lorsque les falbalas du jupon de la baronne se prirent dans une branche d'églantier, et forcèrent le neveu à s'arrêter pour dégager les dentelles des épines qui les déchiraient.

La vicomtesse n'eut pas l'air de voir ce petit accident, et marcha toujours en avant.

Je la suivis, et quand nous fûmes assez loin pour n'être pas entendus :

— Où pourrai-je déposer le livre? dis-je en regardant si personne n'était près de nous.

— Au dehors de la petite porte du parc qui donne dans le bois, sous un buisson....

On ne nous laissa pas le tems d'en dire davantage; mais plusieurs visites faites et reçues sans crainte m'auraient bien moins avancé que celle-ci. J'étais pour ainsi dire en intrigue avec madame de M.... avant de la connaître ; nous avions menti ensemble, nous avions un secret, il fallait nous entendre pour échapper à une tracasserie, pour tromper sur l'objet le moins important, il est vrai; mais peu importent les causes qui amènent l'intimité entre deux personnes! la complicité la plus innocente devient bientôt coupable : c'est ce qui arriva.

A force de cajoleries, la tante s'habitua à me voir très-souvent : le frère de madame

de M..., forcé de retourner à son régiment, nous laissa plusieurs mois le champ libre. Je crois que la vieille baronne ne s'abusait pas complétement sur la nature des sentimens de sa nièce pour moi; mais elle pensait qu'il était dans les intérêts des enfans de la vicomtesse qu'elle ne se remariât point; et sa pruderie fermait les yeux sur une petite liaison de campagne, dont elle espérait bien que le bruit n'irait pas jusqu'à Paris.

Dans un de ces momens où la confiance sert de contenance, j'avais raconté ma vie à madame de M.... D'ailleurs je ne voulais point usurper ses bontés; je dois lui rendre justice, le récit de mes malheurs ajouta encore à ses bons sentimens pour moi. Elle avait l'ame généreuse, et puis l'idée d'être appelée à réparer une injustice du sort a toujours tant d'attraits pour une femme!

Si madame de M.... m'en avait donné le tems, peut-être l'aurai-je aimée, quoi-

qu'elle fût plus âgée que moi, et toute contraire aux idées que je m'étais faites d'un amour romanesque, ou plutôt de celui d'une femme du monde.

Elle faisait trop de frais pour moi; ces prévenances continuelles me prouvaient trop la supériorité de son rang, de son âge et de son sentiment. Le besoin qu'elle avait de me rassurer sur tout ce qui nous séparait me le rappelait sans cesse; c'était une de ces idées importunes qui glacent tout germe d'exaltation, et puis il y avait tant d'expérience dans sa coquetterie, dans son abandon!... Enfin, j'étais reconnaissant, mais point amoureux.

Malgré tous mes efforts pour donner le change sur la nature de mon attachement pour madame de M....., elle commençait à m'accuser de froideur lorsqu'une circonstance, facile à prévoir, vint donner à cette douce affection toutes les apparences d'une passion délirante.

Le frère de la vicomtesse ayant obtenu un congé revint au château de M...., accompagné d'un petit cousin bien élégant, bien fat, et bien déterminé à se faire épouser par une veuve riche, pour réparer ce qu'il appelait ses folies de jeunesse.

J'étais un obstacle à son projet, aussi le petit marquis me prit-il en horreur. J'en fus charmé, car je le détestais; et la réciprocité dans la haine est non moins douce que dans l'amour. Il mit naturellement le comte Charles de son parti. Celui-ci reprocha à sa sœur sa faiblesse pour moi, lui indiqua la manière qu'elle devait employer pour rendre mes visites moins fréquentes, et finit par lui persuader qu'elle devait s'y résoudre par intérêt pour moi; car la jalousie du marquis était si exaspérée par ma présence, qu'il en résulterait sans doute un événement funeste.

A force de détours, la vicomtesse me laissa entendre ce qu'on exigeait d'elle.

— Vous céder volontairement à ce freluquet? dis-je, pâle de colère. Vous ne l'espérez pas, madame, et me livrant alors à toute ma haine pour cet insolent rival, je remerciai le ciel de me donner l'occasion de le châtier.

En vain madame de M...., ravie et tremblante de ma fureur, tenta de la calmer; je lui promis seulement de chercher un prétexte à ma vengeance, pour ne point compromettre sa réputation. Étant tous deux fort animés, nous parlions très-haut lorsque le comte Charles et son ami entrèrent. Je les vis échanger un sourire de pitié en me regardant, comme pensant qu'ils venaient d'interrompre une scène et que j'avais reçu mon congé.

Cette idée me rend ma présence d'esprit; je m'assieds tranquillement près de madame de M...., et je lui demande de quel côté nous dirigerons notre promenade après le dîner.

— Ma sœur a deux de ses chevaux malades, dit le comte, elle ne pourra sortir en calèche aujourd'hui.

— Ce n'est pas un grand malheur, reprisje, le parc est si beau à parcourir!

— Je commence à le savoir par cœur, dit le marquis; et si madame le permet, je ferai atteler mes chevaux gris à son carrosse, et nous irons passer la soirée à Châlons. Une troupe de comédiens y donne une représentation qui sera sans doute très-ridicule. Tant mieux, nous nous en moquerons.

Je regardai madame de M....; elle refusa, en prétextant un violent mal de tête.

C'est dommage, reprit le marquis d'un ton railleur, cette petite ville de Châlons est vraiment fort agréable; on y rencontre de très-jolies femmes, et l'on y apprend de singulières choses, n'est-ce pas, Charles?

— Ah! comme dans toutes nos villes de

province, les secrets n'y sont pas faciles à garder.

— Aussi ferait-on bien de se fixer ailleurs, reprit le marquis, lorsqu'on a intérêt à cacher ce qu'on est.

— A moins d'être un sot ou un lâche, on n'a guère d'intérêt à cacher ce qu'on est, dis-je avec nonchalance.

— Mais..... quand on ne le sait pas soi-même....

— On l'apprend aux autres, interrompis-je, en me levant; et quand monsieur le marquis voudra.... je lui....

— Pardi, je le crois bien, reprit-il en ricanant.... Comment le trouves-tu, Charles?... il n'est pas dégoûté.

— Messieurs.... messieurs.... dit madame de M.... en tremblant..... songez que vous êtes chez moi...

— Vraiment, ce n'est pas lui qui l'oublie,

ma sœur; et si vous n'y receviez jamais que des gens de sa sorte.....

— Il suffit, messieurs, dis-je froidement, madame ne doit pas être importunée de vos réflexions ; c'est à moi qu'elles s'adressent, je pense, et j'y répondrai dès demain si cela convient à ces messieurs.

— Il ne peut jamais convenir à un bon gentilhomme de se commettre avec un homme sans nom.... enfin avec un....

— Finissons, interrompit vivement le comte Charles; monsieur doit sentir à quel point cette conversation est déplacée devant madame. Retirez-vous, ma chère Henriette, ajouta-t-il en prenant le bras de sa sœur.

— Non, s'écria-t-elle, je ne laisserai pas insulter chez moi un homme d'honneur, que vous devriez protéger vous-même contre.....

Laissez-nous, interrompit encore le comte

Charles, dont le zèle s'employait surtout à empêcher d'achever les injures commencées; laissez-nous, les femmes ne doivent pas se mêler de ces sortes d'affaires.

En disant ces mots, il entraîna madame de M.... dans la chambre voisine.

Pendant ce tems, je me rapprochai du marquis pour lui demander son heure.

— Mon heure! et pourquoi?

— Pour me rendre raison.

— Tant qu'il vous plaira, mon cher monsieur; trouvez un homme comme il faut qui veuille vous remplacer, et je suis à ses ordres; mais dans la famille des B..., nous ne sommes pas dans l'habitude de nous battre avec des fils de....

A la menace de ce mot qu'il n'osa prononcer, j'avais tiré mon épée, et le ciel sait de quoi j'allais me rendre coupable, lorsque le comte Charles, se précipitant entre nous,

dit d'une voix de tonnerre : — Je ne suis pas si difficile, moi, et je serais charmé d'avoir à donner une leçon à M. le chevalier, pour lui apprendre à venir s'emparer de l'esprit de ma sœur en attendant mieux.

Dans l'excès de mon indignation, je ne sais ce que je répondis; mais j'étais le lendemain avec Dubreuil, au pavillon de chasse. Là, seulement, ma rage se calmant à la vue du comte Charles, je frémis en pensant à l'affreuse adresse dont les officiers de la garnison m'avaient trop souvent fait compliment. L'idée de tuer le frère de cette femme qui m'aimait, qui m'avait donné les preuves d'un dévouement que je croyais être le plus grand de tous pour une femme, enfin la comparaison de ma vie de malheurs, avec l'existence heureuse et honorée de mon adversaire, me firent prendre aussitôt la résolution de me défendre gauchement.

A la troisième botte, l'épée du comte m'a-

vait traversée le bras. Le sang qui teignit ma chemise fit accourir les témoins.

— C'est assez, dit Dubreuil, il est blessé.

— Oui, oui, c'est assez, dit avec dédain le marquis.

— Non, ce n'est pas assez, criai-je avec rage, et c'est à vous maintenant. Allons, en garde monsieur le marquis... en garde, ou je vous tue!...

Le comte Charles et Dubreuil se jetèrent entre le marquis et moi... J'étais ivre de colère... je jurais par le ciel de frapper le marquis partout où je le rencontrerais, jusqu'à ce qu'il se fût décidé à se battre avec moi.

Lui parlait de me faire arrêter. A ce propos, Dubreuil entra en fureur, et lui jura à son tour, par tous les jurons de la langue française, de le faire passer par les armes de tous les officiers de son régiment, s'il effectuait une telle lâcheté !

— Il se battra, j'en suis garant, dit le

comte Charles, impatient de mettre fin à cette scène, mais il ne saurait abuser de l'état de monsieur, ajouta-t-il en me voyait pâlir; faites appeler le chirurgien.

En effet, le sang que je perdais m'affaiblissait au point de ne pouvoir me soutenir. Il fallut me résigner à me faire panser. La blessure était profonde, et me retint plusieurs jours chez moi : mais je ne pus attendre ma complète guérison pour réclamer la promesse qui m'avait été faite. Dubreuil alla lui-même en demander l'exécution au château de M...; pour être mieux écouté il s'était fait accompagner de son capitaine, jeune homme très-bien né, et qui m'avait pris en amitié. En vain le comte Charles leur représenta le danger qu'il y avait pour eux à se mêler d'une affaire semblable, tant la rigueur était grande contre tous ceux qui prenaient part à un duel; ils déclarèrent ne vouloir pas revenir près de

moi sans une réponse positive, et le rendez-vous fut fixé au surlendemain.

Dubreuil, se méfiant des procédés du marquis, me força à aller coucher chez mon ami le libraire pendant ces deux jours, dans la crainte qu'on n'eût averti la maréchaussée de notre projet.

Jamais rendez-vous, même le plus tendre, n'a causé plus de plaisir et de crainte : je frémissais à l'idée que mon ennemi pourrait encore se soustraire à ma vengeance, et mon cœur battait d'une horrible joie en pensant au coup qui devait le désarmer.

Dans la disposition où j'étais j'aurais triomphé d'un champion plus digne ; et le pauvre marquis fut bientôt hors de combat. Sa maladresse éteignit mon ressentiment. Il m'eût été facile de le tuer ; je me contentai de le rendre ridicule pour quelque tems en le blessant au visage.

L'affaire fit du bruit à Châlons. Dubreuil,

qui en craignait les conséquences pour lui comme pour moi, m'engagea à partir la nuit même pour Paris, où Sedaine me donnerait asile.

J'avais une cinquantaine de louis, du dernier semestre de ma pension, je les pris sur moi et montai à cheval après avoir embrassé Dubreuil et son capitaine.

Je n'ai jamais entendu parler depuis de la vicomtesse.

XVII.

Le Diable à Quatre.

—Ah ! que tu arrives à propos! dit Michel en me sautant au cou ! comme tu vas animer le parterre!.. quel brave soutien pour un auteur !...

— Que veux tu-dire , avec ton parterre ?

— Qu'on joue demain *le Diable à Quatre*, et que je compte sur toi pour le faire applaudir.

— Quoi! ta folie va toujours? tu fais des pièces de théâtre?

— Bien mieux que cela, vraiment, je parviens à les faire représenter : il est vrai que je me suis accolé à un bon musicien ; mais il fallait lui bâtir un opéra à son gré, et grâce à un ouvrage anglais qui m'a fourni le canevas du mien, j'entre dans la carrière modestement soutenu par deux talens. Si ce premier pas me réussit, tu verras jusqu'où j'irai. Ah! mon ami, quelle épreuve!.. la tête m'en tourne... il me semble que je joue demain toute ma destinée sur une farce.

— Heureusement je te connais un métier plus sûr, repris-je, et je ne te crois pas encore assez fou pour le sacrifier à l'autre, mais je n'ai guère le droit de te prêcher la

raison, moi qui ne suis ici que par suite d'une extravagance.

Alors je racontai à Michel la cause de mon voyage. Il fallait qu'il m'aimât bien, car malgré sa préoccupation d'auteur, il m'écouta avec une vive attention; seulement il m'interrompit avant la fin de mon récit pour commander à sa vieille gouvernante de me faire préparer un lit dans une petite chambre attenant à celle où nous étions.

J'était sûr de son hospitalité, aussi ne pensai-je même pas à l'en remercier. Il allait partir pour sa répétition générale; je le priai de me donner le tems de changer d'habit, et de me laisser l'accompagner au théâtre.

Ce fut pour moi un spectacle déjà fort amusant que celui des coulisses et des acteurs, malgré l'obscurité qui régnait dans la salle et sur les planches. L'orchestre des musiciens était seul bien éclairé. Michel m'en-

gagea à descendre au parterre où se promenaient deux de ses voisins, appelés comme moi au soutien de la pièce et à sa répétition, pour être plus à portée de juger des effets de théâtre. Ils étaient tout nouveaux pour moi.

Avant de me rendre à mon poste, je voulus observer de quelle manière mon ami était traité par ceux qui devaient jouer ses principaux rôles; je croyais deviner par là le cas qu'ils faisaient de l'ouvrage et le succès qu'on en pouvait attendre. Cet examen m'attrista beaucoup : toutes les politesses, les condescendances et les complimens de messieurs les acteurs étaient pour le musicien, appelé Philidor; à peine s'ils répondaient aux observations de Sedaine. Leur impertinence envers lui était si choquante que je ne pus m'empêcher de lui en faire l'observation.

—Je m'embarrasse bien de leur insolence, répondit-il, pourvu qu'ils jouent ma pièce!

— Mais ils la joueront mal.

— Ils ne sont pas si bêtes, vraiment, ils veulent bien dégoûter les auteurs nouveaux, mais non pas le public, et si j'ai du succès, tu verras après-demain comme ils seront polis avec moi.

— Je veux te croire; mais je n'aurais pas ta patience.

La pièce, la musique, le dialogue, les actrices, tout me ravit; jamais je ne m'étais plus amusé, et je ne concevais rien aux craintes des deux auteurs sur le sort de cet opéra-comique.

— Tu trouves cela bon, disait Michel, j'en suis charmé, mais tu ne t'y connais pas; la cabale est bien fine, elle tombe vite sur les endroits faibles : sans compter qu'elle déteste qu'on la fasse rire.

— Eh bien ! il faut l'assommer, repris-je, et je m'en charge.

— Ne va pas me faire de ces plaisante-

ries-là, Severin, sinon je ne te laisse pas aller au parterre. Applaudis de toutes tes forces, j'y consens; mais laisse critiquer tes voisins, si cela leur plaît. Je veux être jugé, moi, et savoir à quoi m'en tenir sur ma vocation dramatique. Si le public me décourage, je n'y penserai plus, mais aussi... s'il m'accueille !...

— Tu as raison, il faut le laisser faire... mais ils t'applaudiront, morbleu! ou je mets le feu à la salle !

La fièvre d'auteur dont le pauvre Michel était dévoré avait passé dans mes veines; je partageais toutes ses agitations. Signalant avec lui les endroits dangereux, les plaisanteries hasardées de sa pièce, j'entendais les sifflets qui devaient assassiner son génie; puis passant de ces terreurs à l'espérance, je célébrais son triomphe en termes épiques qui le faisaient rire et soupirer à la fois.

Pendant que j'étais uniquement occupé de sa représentation, lui, pensait à moi.

—Je te ferai connaître à mes amis, dit-il, sous ton nom de Severin seulement, car on est sans doute à la poursuite du chevalier de Guys ; mais comme ton visage n'est pas connu ici, il suffira de cacher ton nom pour te soustraire aux recherches, et puis comme rien ne dure dans ce pays-ci, pas même la colère, on t'oubliera bientôt. Si pourtant on te cherchait chicane, tu dirais que tu es mon cousin, et j'arrangerais l'affaire.

— Oui, c'est bon, répondis-je, mais ce qui m'inquiéte, c'est l'acteur qui joue le savetier; je trouve qu'il bredouille son rôle, on ne l'entend pas assez. Il a le ton monotone.

— Ah! cela tient à ce qu'il se croit sûr de lui, et dédaigne de répéter... Comme ta malle n'est pas encore arrivée, je te pré-

viens que tu trouveras tout ce qu'il te faut dans mon armoire. Mais va donc te coucher, tu dois être fatigué.

— Moi ! pas le moins du monde : je remonterais à cheval à l'instant même, s'il te prenait fantaisie de faire jouer le *Diable à Quatre* à Châlons. Je te connais, tu ne dormiras pas plus que moi cette nuit ; eh bien ! restons ensemble. Nous parlerons du berger et du tailleur de pierre.

— Soit ! reprit Sedaine en me prenant la main, je te dirai le plan d'un ouvrage qui... mais non ; il faut savoir avant tout ce que fera mon *Diable*.

Et la nuit s'écoula ainsi, à nous occuper mutuellement de ce qui intéressait l'autre.

Il faisait à peine jour lorsque j'entendis marcher dans une petite pièce qui servait d'antichambre au modeste appartement de Sedaine.

— On est bien matinal chez toi, dis-je, serait-ce déjà ta vieille gouvernante ?

— Oh ! non, la mère Geneviève dort encore, répondit Michel d'un air rêveur. C'est sans doute... sa fille... Victorine qui vient reprendre son ouvrage... la pauvre petite s'est mis en tête de me broder un jabot et une paire de manchettes en filet, pour le jour où l'on donnerait ma pièce. Elle prétend que cela me portera bonheur, et voilà déjà plusieurs nuits qu'elle passe à ce travail... cela me désole... elle se rendra malade... mais il n'y a pas eu moyen de l'en empêcher... quand je la supplie de laisser ces manchettes, elle se met à pleurer.

— Et ta sensibilité n'y tient pas ? Je comprends, la brodeuse est jolie ?

— Charmante, mais n'en plaisante pas, car c'est bien l'être le plus innocent, le plus candide, qui soit au monde. Sa mère ne la garde avec elle, chez moi, que parce qu'elle me sait un honnête homme, incapable de chercher à corrompre sa fille... et elle a

raison, je mourrais plutôt que de tromper sa confiance... Au reste je n'ai pas grand mérite, car Victorine est si enfant, malgré ses seize ans, qu'elle n'inspire que des idées chastes. Ah! mon ami, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, s'il se trouvait dans nos théâtres une femme capable de comprendre ce mélange de grâce et d'ignorance, de tendresse et de candeur, quel rôle divin on pourrait faire!

XVIII.

Le Succès d'un Ami.

La rampe n'était pas encore allumée, j'étais déjà au parterre de l'Opéra-Comique avec deux élèves de Philidor, un camarade de Sedaine et un commis de barrière, cousin de Victorine, auquel elle avait recommandé d'applaudir de toutes ses forces et toujours,

ce qui pensa le faire mettre à la porte, comme un ennemi des auteurs chargé par la cabale d'empêcher d'entendre la pièce.

Des rares plaisirs de ma vie, ce succès fut le plus vif, car je savais que le bonheur présent et à venir de Sedaine y était attaché, et puis son talent me rendait si fier! il y a tant d'espérance personnelle dans l'élévation d'un ami sorti de nos rangs!

Après qu'on eut nommé Sedaine au bruit des applaudissemens de toute la salle, je volai sur le théâtre pour l'embrasser; il m'en laissa à peine le tems.

— Cours vite à la maison, dit-il, envoie la mère Geneviève chercher un pâté chez Lesage, dis-lui de nous préparer une salade; dès que j'aurai remercié nos comédiens, j'irai te rejoindre avec Philidor, et nous boirons à cette bonne soirée! Que le ciel soit loué!

Je partis comme un trait. Arrivé au coin

de la rue Saint-Victor, j'aperçus une jeune fille montée sur la borne qui était près de notre porte. La lanterne du marchand de vin à côté éclairait un visage charmant, où la plus vive inquiétude était peinte.

— Grand succès! m'écriai-je, et la jeune fille, qui croit que cette bonne nouvelle lui est apportée par son cousin, saute par terre, et court m'embrasser fraternellement. Elle devient confuse en s'apercevant de sa méprise; mais son ravissement est tel, qu'il surmonte tout. Victorine répète cent fois :

— Il a été applaudi! il a gagné, ce bon maître! Oh! mon Dieu! que ma mère sera contente!

Dans l'esprit de Victorine, la première représentation d'un ouvrage c'était une partie qu'il fallait gagner; et pour une personne qui n'en avait jamais vue, on ne pouvait s'en faire une idée plus juste.

Rien ne saurait peindre la joie de cette

charmante enfant; elle riait, chantait en arrangeant le couvert, et se trompait à chaque instant de place en mettant les verres sur les assiettes, les serviettes sur les fourchettes, etc. Le couvert seul de son maître était bien ordonné. — Et ma surprise! s'écria-t-elle; mais vous ne me trahirez pas, monsieur?

Je la rassurai; elle sortit, et revint bientôt avec une belle brioche couronnée d'un bouquet de violettes mêlées d'immortelles, qu'elle déposa sur l'assiette destinée à Sedaine.

— Vous étiez donc certaine du succès, lui dis-je, puisque vous aviez commandé cela d'avance?

— Ah dam! si nous avions eu du malheur, répondit-elle, la pauvre brioche aurait séché dans un coin d'armoire, et le bouquet se serait fané sans paraître. Monsieur n'en aurait rien su, car je me serais bien gardée de pleurer devant lui. Vous dites qu'il va

venir, qu'ils ne le garderont pas à ce théâtre pour le complimenter, le couronner ; que sais-je... C'est qu'il a tant d'esprit !... voyez-vous, je suis sûre que le roi n'en a pas davantage.

Et ce bavardage d'une joie qu'elle ne pouvait contenir m'attendrissait et me faisait pitié. Que de chagrins étaient attachés à cette joie si pure ! à ce sentiment dont la pauvre petite ne soupçonnait ni l'existence ni le pouvoir !

Ce dévouement d'un cœur chaste et passionné je l'ai vu durer jusqu'à la mort de cette chère enfant, sans qu'elle se soit jamais doutée que cette préoccupation continuelle, cette concentration de tous les intérêts de son ame sur le même objet, fussent de l'amour : modèle unique, dont la copie exacte a crée le rôle délicieux de *Victorine* *.

* Dans *le Philosophe sans le savoir*, drame en cinq actes, de Sedaine.

Le souper fut très-gai ; nous grisâmes un peu Philidor, et il nous raconta les histoires scandaleuses des coulisses de l'Opéra-Comique. A l'en croire, le métier d'un bel acteur était le plus profitable du monde, et nul seigneur de la cour n'avait autant de bonnes fortunes que Clairval. — Je ne sais pas quel est votre état, monsieur Severin, ajouta-t-il ; mais un gaillard bâti comme vous ferait bien son chemin dans cette carrière-là. Sedaine dit que vous avez une voix superbe : on a bientôt appris à chanter, et à nous deux nous ferions de vous un acteur à tourner la tête de toutes les duchesses de la cour.

A ces mots, la rougeur me couvrit le visage ; on eût dit que tout mon sang de gentilhomme se révoltait. Sedaine s'empressa de répondre pour moi que je n'étais pas né pour le théâtre. — Avec son caractère, dit-il, il tuerait tous ceux qui oseraient le siffler ; il n'est pas assez endurant.

— Et puis sa famille s'y opposerait sans doute, reprit Philidor, les bourgeois sont pis que jamais sur cet article.

Ma famille !... Ainsi, le moindre mot dit sans intention malveillante me ramenait toujours au malheur de ma situation.

Le lendemain, la maison de Sedaine ne désemplit pas d'acteurs, de libraires, de musiciens, de gens qu'il connaissait à peine et qui venaient le complimenter, lui demander un poème, un rôle, et protester de leur zèle à l'applaudir. Les trois actrices qui avaient joué en rechignant la pièce furent les premières à venir le remercier, et le prier de penser à elles dans le prochain ouvrage qu'il donnerait. Une de ces trois femmes était jeune et jolie : ce fut la seule que Victorine trouva laide.

Sedaine était au milieu de cette cour d'artistes et de comédiens lorsqu'une voiture

s'arrêta devant sa porte. C'était celle de M. Lecomte, ancien magistrat, homme de mérite et ami de M. Buron, l'architecte, qui employait et protégeait beaucoup Sedaine.

— Eh mais ! c'est donc bien vrai, s'écria M. Lecomte en voyant le cercle qui entourait Sedaine. Notre cher tailleur de pierre fait des comédies, et des comédies qui réussissent... J'ai gagné mon pari contre le maréchal de Richelieu ; il ne voulait pas croire que l'auteur de la pièce si justement applaudie hier* l'eût faite entre l'équerre et le marteau ; vous m'aiderez à le confondre, mon ami, car il veut que vous lui soyez présenté ; il prétend qu'il y a dans votre pièce une entente de la scène, une vérité de dialogues, qui promettent un auteur de plus à la Comédie-Française.

Sedaine était dans l'enivrement.

* A la Foire Saint-Laurent où était transportée alors la troupe de l'Opéra-Comique.

M. Lecomte lui donne à peine le tems de passer un habit, et l'emmène à l'hôtel de Richelieu.

Michel, le camarade du berger Severin, conduit dans un beau carrosse chez le premier gentilhomme de la chambre!..... Ah! c'est un bon pays, pensai-je, que celui où le talent est ainsi apprécié!... Et le bonheur de Sedaine me rendit un moment philantrope.

XIX.

La Comtesse d'Egmont.

— Qu'as-tu vu? comment as-tu été accueilli? lui demandai-je à son retour.

— Ah! mon ami, c'est à en perdre la tête. Imagine-toi d'abord un palais magnifique, des appartemens tout dorés, donnant sur des jardins remplis de mille fleurs; et

puis une femme adorable, ou plutôt une sylphide aux blonds cheveux, aux yeux noirs, aux regards à la fois langoureux et brûlans, assise nonchalamment près d'une fenêtre, ayant sur ses genoux une corbeille à réseaux d'or, dans laquelle tombent les brins de soie qu'elle parfile; travail qui semble n'avoir d'autre but que de montrer un beau bras et les mouvemens gracieux de la plus jolie main du monde.

Un homme d'une figure remarquable est auprès d'elle assis sur un pliant, à côté du tabouret où deux petits pieds se reposent; il tient un livre ouvert, comme s'il était interrompu dans une lecture, mais ses yeux restent en contemplation sur cette belle personne : il n'est distrait par rien. Le maréchal de Richelieu m'adresse plusieurs mots flatteurs que j'écoute à peine, tant je suis préoccupé de cette vision angélique. Le maréchal sourit de mon admiration stupide, et répondant à ma pensée :

— C'est madame la comtesse d'Egmont, ma fille, dit-il; elle est malade depuis plusieurs mois, et vous avez eu le talent de la faire sourire hier en dépit de sa souffrance; aussi veut-elle vous en remercier, ajouta-t-il en me présentant à cette femme dont mes yeux ne pouvaient se détacher.

Tu crois peut-être, continua Michel, que je sais un mot de ce qu'elle me dit alors; non. C'était comme une harmonie ravissante dont l'effet agitait trop mes sens pour m'en rendre raison; j'étais sous le charme de sa grâce, de sa tristesse, de sa bienveillance si doucement flatteuse. Tout cela me disait plus que ses paroles et m'empêchait de les entendre.

— Mais ceci est de l'amour tout pur, dis-je, et je te vois déjà engagé dans une intrigue avec une grande dame. Prends-y garde, cela est dangereux.

— Une intrigue avec cet être céleste!

quelle profanation! s'écria Michel; on voit bien que tu ne l'as pas vue... Je mourrais mille fois avant d'oser lui parler d'amour! elle m'inspire cette crainte, ce respect dont je me suis moqué tant de fois en lisant nos romans de chevalerie. On sent que c'est une nature plus élevée que la nôtre. Non, je te le jure, je regretterais de la voir descendre jusqu'à moi!

Cette admiration si vive devait s'augmenter encore. Sedaine avait été invité à dîner pour le jeudi suivant chez le maréchal, avec plusieurs gens de lettres, et la comtesse d'Egmont devait faire les honneurs de la maison de son père.

A force de me vanter cette femme que je ne connaissais pas, et que je ne connaîtrai sans doute de ma vie, Michel m'avait intéressé à elle; je l'accablai de questions quand il revint de ce dîner. — Et son mari, dis-je, comment est-il?

— Gros, court, frais, important, silencieux, poli; n'appelant jamais sa femme que *madame la comtesse*, et paraissant uniquement occupé de distribuer à chacun selon son rang ses égards, ses saluts, et même ses paroles.

— Cela doit composer un parfait ennuyeux; pour peu qu'il soit jaloux avec cela, je plains sa pauvre femme.

— Lui, jaloux! il ne croit pas possible qu'il arrive malheur à un grand d'Espagne. J'en puis juger par l'air calme dont il a écouté plusieurs histoires racontées par son beau-père, et dans lesquelles la vertu de nos jolies bourgeoises était peu ménagée. C'est comme si l'on avait parlé des femmes d'une autre contrée, des Lapones, par exemple, que leurs maris offrent à tout venant. La galanterie de ces femmes ne lui faisait faire nul retour sur la sienne, tant il lui semblait monstrueux qu'une grande

dame pût s'abaisser à un sentiment tendre. C'est une espèce de mari dont je me souviendrai. Mais ce que je n'oublierai pas davantage, c'est l'esprit indulgent de la comtesse d'Egmont, qui se plaisait à défendre les jeunes dupes de messieurs les roués d'aujourd'hui, et à prouver qu'elles n'étaient coupables que d'inconséquence. — L'ennui peut faire faire bien des démarches compromettantes, dit-elle en souriant; l'aventure de la marquise de L*** en est une grande preuve.

Alors elle raconta comment la marquise de L***, la femme la plus sage de toute la cour, étant seule dans son vieux château, vit passer sur la grande route un jeune officier à cheval, et que se mourant d'ennui, il lui prit fantaisie d'envoyer prier le voyageur de venir se reposer quelques momens au château, pour causer avec elle. La proposition devait être acceptée. Mais comme la marquise, un peu confuse de sa

démarche, l'expliquait de son mieux à l'inconnu, le marquis de L*** revint tout-à-coup de la chasse. Dans l'embarras de lui présenter un homme dont elle ne sait pas même le nom, elle engage l'officier à se cacher dans un cabinet pour lui laisser le tems de prévenir son mari sur cette singulière visite; et voilà toutes les apparences d'une intrigue complète. La marquise, fort troublée, répond tout de travers aux questions que lui adresse son mari; elle n'écoute pas un mot du récit de sa chasse, et tremble à chaque instant de voir son innocent secret découvert, lorsqu'on annonce le chevalier d'Er..., le fils de l'ancien ami du marquis de L***, enfin le jeune colonel qu'il destine pour époux à sa nièce.

L'officier c'était l'inconnu.

— Je mettrai cette aventure en comédie,

ajouta Sedaine, ne fût-ce que pour montrer au public un des mille attraits de la comtesse d'Egmont, le charme séduisant d'une femme comme il faut qui s'ennuie.

XX.

L'Uniforme

Ces momens, passés dans l'intimité d'un ami si bon, si spirituel, me faisaient oublier tout ce que j'avais à redouter du sort le plus incertain, lorsqu'une lettre de monsieur Dumont vint me le rappeler d'une manière fort brusque.

La mort subite de la personne qui lui faisait passer les fonds de ma pension l'obligeait à me prévenir qu'à moins d'un nouvel ordre, il était inutile de me présenter chez lui pour recevoir.

C'était après la malheureuse affaire de Closter-Severn.

Je n'hésitai pas un moment dans le parti que je devais prendre; mon bienfaiteur avait probablement succombé dans cette embuscade où nous venions de perdre tant de bons officiers. Je ne pensai qu'à venger sa mort en tuant ma part d'ennemis; je résolus de me faire soldat.

Cachant soigneusement mon nouveau malheur et mon projet à Michel, j'allai m'offrir, avec la recommandation de Dubreuil, au duc de Coigny, pour entrer dans les dragons. Le duc d'Ayen, qui se trouvait chez le duc de Coigny quand j'obtins mon audience, prétendit que je ferais hon-

neur à son régiment des gardes françaises, et me demanda la préférence. Je la lui donnai, en pensant que je serais moins séparé de Sedaine.

Ce pauvre ami fondit en larmes en me voyant pour la première fois revêtu de mon uniforme.

— Pourquoi ne m'as-tu pas confié la lettre de Dumont ? s'écria-t-il.

— Parce que tu m'aurais forcé d'accepter la moitié de ce que tu gagnes, et que je ne veux que ton amitié.

— Ingrat ! dit-il en essuyant une larme.

Et je ne parvins à le calmer qu'en lui promettant d'avoir recours à lui si je manquais d'argent.

Mon métier est honorable quoique dur, et je sens qu'il est le seul convenable à un homme dans ma situation. On peut s'y battre du moins pour la moindre humilia-

tion : c'est un plaisir que je me suis déjà donné trois fois ; aussi me traite-t-on maintenant avec une sorte de respect. Mais pour éviter tout contact désagréable, je vis presque seul, en proie à l'amertume qu'inspire l'injustice, et dans le désespoir d'être jamais aimé de la femme qui me plairait, car je ne saurais la choisir dans le rang où le malheur me place. Le peu de tems que j'ai passé dans le monde élégant m'a rendu difficile ; je ne puis plus être ému que par la distinction, la grâce... Mon cœur est condamné à vivre sans amour..... O supplice !..... ô misère !... oui... il vaut mieux mourir.

XXI.

Un Ange.

Oh ! mon Dieu ! pardonne ! je voulais mourir..... et tu envoies un ange à mon secours !..... Cette figure divine, cette madone, le premier amour de mon ame, je l'ai vue, elle m'est apparue comme un être céleste... au milieu du temple encore par-

fumé de l'encens qu'on venait de brûler sur les autels... J'ai reconnu son regard, son divin sourire... j'ai entendu sa voix.... elle a parlé de pitié... de consolation. J'ai senti mon cœur battre à ses accens... ils venaient du ciel... oh ! oui, le ciel seul peut inspirer de si douces paroles... C'est lui qui livre cet ange à mon adoration pour me rattacher à la vie... c'est lui qui m'ordonne de lui obéir comme à ma Providence... Ah ! béni soit le jour qui a changé le sort du fils abandonné !... Non, il n'a point encore assez souffert pour mériter la protection de Sophie... pour obtenir le droit de l'adorer!.. de l'adorer seulement, et toujours !..

FIN DES SOUVENIRS DU CHEVALIER DE GUYS.

XXII.

La bonne Action.

— Ah ! bénie soit la Providence qui m'a choisie pour réparer tant de malheurs et d'injustice !.. s'écria madame d'Egmont; et des larmes abondantes tombèrent sur la dernière page du manuscrit qu'elle venait d'achever. Oui, je le sens à l'exaltation qui

s'empare de mon cœur, c'est le ciel lui-même... qui m'ordonne d'aimer, de secourir cette victime de l'orgueil... c'est Louis, qui, du fond de sa tombe, me crie de protéger son frère!.. Ah! que ne puis-je faire honte à ce père dénaturé... à ce monstre de vanité qui vit dans la puissance, dans les grandeurs, sans que le souvenir du fils qu'il délaisse trouble un instant sa sécurité d'égoïste... sans que le sentiment de la justice divine l'ait jamais frappé de l'idée que la mort du fils dont il était si fier, de ce modèle de toutes les vertus humaines, était le juste châtiment de son crime envers le fils abandonné!.. que ne puis-je le dénoncer à toute la terre, ce crime abominable, cet abandon qui aurait plongé dans l'infamie une ame vulgaire! que ne puis-je démasquer devant le roi lui-même cet homme revêtu d'un pouvoir, d'une confiance dont il est indigne!.. que ne puis-je conduire aux pieds du roi le fils de son ministre!.. entendre le

pauvre valet de ferme, le brave soldat, réclamer le nom, le rang, qui lui sont dus... mais les cruels le repousseraient... ils l'accuseraient d'imposture !.. les fers... le cachot, puniraient son audace... lui révéler la vérité... c'est le perdre à jamais... Hélas !.. le mystère a ses dangers aussi... mais dussé-je en être victime, je resterai fidèle au malheur.

La matinée était déjà fort avancée lorsque madame d'Egmont sonna sa femme de chambre ; celle-ci lui remit un billet de M. de Jaucourt, par lequel il demandait la permission de se présenter dans la matinée chez la comtesse. Elle n'hésita pas à l'accorder, ce qu'elle venait de lire avait fixé ses idées sur un seul intérêt. Elle se félicita de pouvoir juger de ce qu'elle devait attendre ou redouter de l'affection de M. de Jaucourt.

Après les phrases usitées, qui donnent au

valet d'annonce le tems d'avancer un fauteuil et de s'en aller, M. de Jaucourt s'approcha timidement de madame d'Egmont.

— Je viens vous rassurer, madame, dit-il, en s'efforçant de paraître tranquille, je serais désolé que vous pussiez douter de ma discrétion...

A ces mots madame d'Egmont lui lance un regard dédaigneux qui semble dire: Pensez-vous me mettre dans votre dépendance par cette générosité menaçante?

— Ah! madame, vous me comprenez mal, ajoute-t-il accablé par ce cruel regard. J'ai tort, sans doute, de ne vivre que par vous, de n'avoir de plaisir que là où vous êtes; de ne penser à Dieu que là où vous priez; de vous chercher partout, comme une pauvre plante cherche la lumière qui la vivifie... Mais si la puissance d'une attraction invincible me transporte

souvent près de vous, croyez qu'un indiscret espionnage ne m'attache point à vos pas et que le hasard seul m'a fait vous rencontrer hier à Saint-Étienne-du-Mont.

— Pourquoi ne m'avoir point parlé?

— Votre vue m'avait causé un si grand trouble. J'étais à la porte, au milieu d'un groupe de gens qui sortaient de la messe, lorsque vous êtes entrée dans l'église ; je vous ai plutôt devinée que vue, car un long mantelet cachait votre taille ; et la dentelle de votre capuchon ne laissait presque rien apercevoir de votre visage.

— Ce n'était pas moi, vous dis-je.

— Ah ! ne me défiez pas de vous prouver le contraire... mais... non... je croirai ce que vous voudrez. A défaut de mieux, je paierais votre confiance de tout ce que je possède au monde... Hélas ! vous ne m'en trouvez pas digne... ajouta-t-il en voyant madame d'Egmont absorbée dans ses ré-

flexions... il faut que je joigne cette tribulation à toutes celles qui m'éprouvent... N'importe, je ne vous en adorerai pas moins.

Il y avait une résignation touchante dans ces mots dits d'un ton pénétré. C'était l'accent d'un amour vrai, il devait arriver au cœur de Septimanie. Elle savait tout le mal qu'on fait en répondant à ce langage par la légèreté et l'ironie.

— Oui, c'était moi, dit-elle en baissant les yeux, et si ce secret m'appartenait seul.....

— Votre trouble m'en dit assez, interrompit M. de Jaucourt... je suis bien malheureux !

— Non, vous ne sauriez l'être du sentiment profond que votre attachement m'inspire... Vous ne sauriez être jaloux des regrets qui remplissent mon ame... vous ne sauriez m'envier la consolation de secourir parfois le malheur, c'est l'unique bien qui

me reste... un autre bonheur me serait impossible!

— Quoi! ce cœur si accessible à tous les sentimens nobles serait fermé pour jamais à l'amour.

— Il en a trop souffert.

— Vous vous abusez; ce cœur que vous croyez mort à toutes les émotions tendres en est sans cesse agité ; j'en lis sans cesse la preuve sur ce visage adorable. Croyez-moi, cette rêverie constante, cette paleur, ces inquiétudes, ces joies subites qui viennent tour à tour assombrir ou animer vos traits, ces distractions continuelles qui rendraient votre esprit ridicule, si, même en déraisonnant, il pouvait perdre de sa grâce, c'est l'amour seul qui les cause.

— Oui, un amour que la mort n'a pu éteindre, répondit madame d'Egmont en soupirant.

— Je voudrais le croire, car il me reste-

rait quelque espérance. On peut triompher d'un souvenir si ardent qu'il puisse être, mais combattre une émotion de toutes les minutes, une fièvre qui vous agite à votre insu, dont vous ignorez peut-être la cause, dont vous voyez peut-être l'objet, sans vous rendre compte du trouble qu'il jette dans votre ame... ah! madame, voilà où tous les efforts de la passion échoueraient... Vous l'avouerai-je?...! à force d'aimer on croit à la contagion de sa maladie; eh bien! ce trouble secret qui ajoute encore à toutes vos séductions... je me suis flatté un moment qu'il pouvait être mon ouvrage... j'ai pensé en devenir fou de joie... mais vous ne m'avez pas laissé le tems de nourrir cette enivrante illusion... la rencontre d'hier matin... l'agitation où vous étiez le soir... l'état d'anxiété où je vous ai vue, lorsque quelques mots de moi vous ont fait trembler pour votre secret, ah! tout m'a trop bien appris l'importance de ce secret pour votre bonheur,

— Oh! mon Dieu!.... serait-il possible? s'écria madame d'Egmont avec une sorte d'effroi... Quoi! cette pitié si douce, ce dévouement pour le malheur serait... Non, vous vous trompez, et quand vous saurez... mais un devoir sacré me force au silence sur celui auquel vous supposez une puissance qu'il n'a pas. Il est vrai que sans moi il succombait au désespoir; il est vrai que sa reconnaissance est devenue de l'amour, qu'il m'aime sans savoir qui je suis... que j'ai peut-être trop long-tems prolongé son erreur... Mais je ne pouvais me faire connaître sans l'humilier, sans l'affliger profondément... car tout nous sépare... Jugez vous-même si je puis l'abandonner.

— Je ne sais que penser, reprit M. de Jaucourt; cette confiance que j'ai tant souhaitée m'anéantit... Mais pardonnez ce moment de faiblesse... je retrouverai mon courage quand il faudra vous servir... vous protéger contre vous-même... L'objet d'une

si grande préoccupation n'en saurait être indigne... mais si jamais...

— Ah! ce malheur n'est pas à craindre. Croyez qu'un homme distingué pouvait seul m'inspirer un intérêt si grand, et que je n'ai à rougir ni de lui ni de moi; ne m'en demandez pas plus. Vous en savez assez pour nous perdre tous deux, car chercher à le connaître, c'est risquer de le livrer à un ennemi puissant; et je ne m'abuse point sur les jugemens qu'on porterait sur moi, si mes démarches mystérieuses étaient dénoncées; mais votre constante affection méritait que je la rendisse dépositaire des intérêts de mon repos et de ma réputation.

— Ah! dites aussi de votre amour!... car vous l'aimez, madame!

A ces mots la porte s'ouvrit, le duc de Fronsac entra en donnant la main à la comtesse de Brionne, M. de Rulhières et Gentil Bernard les suivaient; ils parurent tous

embarrassés de l'idée d'interrompre un entretien dont madame d'Egmont et M. de Jaucourt semblaient également émus. Il se dit un bon nombre de paroles insignifiantes, pendant que l'observation s'exerçait sur eux, puis on en vint à parler du voyage de l'Ile-Adam, de celui qui devait avoir lieu après les fêtes à Rambouillet, des comédies qu'on y jouerait, des femmes qui seraient priées. La gaîté du duc de Fronsac fit tous les frais de la conversation; il plaisanta sa sœur et madame de Brionne sur la tristesse de leurs soupirans, et les engagea à les traiter avec moins de rigueur, car c'était, disait-il, peupler d'ennuyeux tous les salons de Paris. Ces messieurs s'épuisent en regards langoureux, en reproches tacites, en admirations hébétées, ajouta-t-il, les plus spirituels n'ouvrent plus la bouche; je ne connais que Rulhières qui se tire bien de son état d'adorateur. Sa passion s'exhale en épigrammes très-divertissantes, et du moins

sa mauvaise humeur fait rire jusqu'à ses rivaux eux-mêmes.

— Je suis charmé d'amuser ces messieurs, dit M. de Rulhières ; mais ils devraient bien me le rendre.

— Vous l'entendez, Jaucourt, et vous, charmant poète, divertissez monsieur...

— En vérité, mon frère, vous dites des choses...

— Que vous trouveriez toutes simples dans la bouche de M. de Lusignan ; parce qu'il est plus bête que moi, vous lui passez tout ce qu'il hasarde de dire.

— Vous vous trompez, il n'est que distrait.

— C'est fort commode ; on s'établit distrait pour faire ou dire impunément tout ce qui passe par la tête. Eh bien ! à dater de ce jour, je prends l'état de distrait.

— Vous aurez beau faire, monsieur le

duc, dit Rulhières, vous serez toujours pire et mieux que cela.

— Au fait, je n'ai pas la prétention de tenter ma conversion quand les sermons de ma sœur y ont échoué, et pourtant je venais la prier de m'aider dans une bonne action. Vous riez?... on ne croit jamais aux bonnes actions d'un mauvais sujet. Eh bien! on a tort; c'est une inconstance aussi piquante que beaucoup d'autres.

Alors chacun voulut connaître cette bonne action; mais le duc refusa de la dire, se retranchant sur ce qu'un bienfait perd tout son prix lorsqu'on le divulgue. Cela parut suspect.

— Vous ne sauriez en soupçonner la pureté, dit-il, puisque c'est à ma sœur que je la confie.

En effet, lorsqu'ils furent tous deux seuls, M. de Fronsac raconta que, parmi les beautés faciles que lui fournissait une vieille femme

très-célèbre dans ce genre de commerce, il avait rencontré une jeune fille charmante, dont le désespoir l'avait touché. Vendue, comme Joseph, par ses frères, la pauvre enfant s'était vue livrer avec horreur à la prostitution, et ne voulait rien moins que se tuer pour n'être pas infidèle au sergent qu'elle aimait. Il se trouve justement que ce brave garçon sert dans mon régiment, dit M. de Fronsac. L'aventure m'a paru singulière ; j'ai promis de les réunir. La petite a été confiée à une honnête lingère qui la gardera jusqu'au moment où le congé que j'obtiendrai pour son fiancé lui permettra de venir la rejoindre ; mais c'est bien assez de les marier pour ma vengeance, je ne veux pas qu'ils meurent de faim, et je leur consacre tout ce que j'ai gagné hier au cavagnole... Fort heureusement je repars ce soir pour l'armée, et je n'ai pas le tems de reperdre tout cela.

En parlant ainsi, le duc de Fronsac sor-

tait de sa poche plusieurs rouleaux de doubles louis, et les posait sur une table.

— Voilà de quoi, continua-t-il, payer le loyer d'une modeste habitation dans quelque faubourg de Paris, et un petit mobilier fort convenable ; c'est vous, ma chère Septimanie, que je charge du soin de choisir et de parer cet asile de la *vertu* et du *bonheur*, comme on dit dans les opéras comiques ; pour votre récompense, je vous rendrai témoin de la surprise de mon sergent et de sa femme, lorsqu'on les conduira dans ce fortuné séjour au sortir de l'autel : ce sera un fort joli coup de théâtre, et je verrai bien alors si les bonnes actions sont aussi amusantes que vous le dites.

Septimanie embrassa son frère, en le remerciant de l'associer à cette bonne œuvre, et s'engagea à le seconder avec zèle.

Dès le lendemain, Philibert fut à la recherche de la maison destinée aux jeunes

mariés ; et peu de jours après, madame d'Egmont, ou plutôt Sophie Després, veillait à l'arrangement d'une maisonnette donnant sur les nouveaux boulevarts, faisait garnir de roses et de chèvrefeuilles le petit jardin, élaguer de ses branches mortes le tilleul qui lui servait d'ombrage, et placer un banc de gazon sous ce bel arbre ; jamais un soin plus doux ne l'avait occupée..... Ah ! qui peut se garantir des piéges que la bonté sait tendre à la faiblesse !

XXIII.

La Maison des Fiancés.

Grâce à l'habileté du fameux Pelletan, et plus encore à un billet écrit par madame d'Egmont, après avoir lu l'histoire de Severin, sa blessure était presque guérie; chaque matin Philibert rapportait à sa maîtresse de meilleures nouvelles. Un jour

il lui remit ce peu de mots de la part de M. de Guys :

« Vous l'avez voulu, je vivrai . . . . mais » m'ordonner de vivre, c'était me promet- » tre de vous voir? »

— Oui, je le verrai, pensa madame d'Egmont, je calmerai l'exaltation de ses sentimens en lui parlant avec franchise de mon intérêt pour lui, et de l'impossibilité où je suis de lui accorder plus que de l'amitié. Son respect, sa reconnaissance, me répondent de sa soumission. Pour prix de ce que j'ai fait pour lui, il ne voudrait pas m'affliger, j'en suis certaine.

Et dans cette douce confiance, madame d'Egmont formait un projet qui souriait autant à son bon cœur qu'à son esprit romanesque.

Recevoir Severin dans cette modeste habitation, choisie, arrangée par elle pour les protégés de son frère, lui laisser croire que

ce logement était le sien, qu'elle l'habitait en l'absence de son mari qui était à l'armée. Pouvoir lui parler, le voir sans crainte d'être aperçue, sans le détromper sur le nom et l'état de Sophie Després, quel projet séduisant! et comment résister au désir de le réaliser!...

Le comte d'Egmont venait en effet de partir pour son régiment; le maréchal de Richelieu était dans son gouvernement de Guyenne. M. de Jaucourt, dont la jalousie aurait pu alarmer Septimanie, lui avait juré d'être discret et résigné : elle était donc presque libre.

Il faisait un de ces beaux jours de printems qui en annoncent de plus beaux encore. Les Parisiens, vêtus de leurs habits de fêtes, se portaient en foule aux églises et aux promenades; car c'était le lundi de Pâques, jour consacré à la prière et au plaisir.

Madame d'Egmont s'était fait conduire de bonne heure à la messe ; puis rentrée chez elle, sa porte avait été défendue pour tout le monde.

Une heure après, elle était assise près d'une fenêtre, dans la maison du nouveau boulevart. Là, madame Sophie Després faisait semblant de coudre ; car la femme d'un caporal, la fille d'un honnête intendant si distinguée qu'elle soit, doit être avant tout bonne femme de ménage, et les jolis doigts de madame d'Egmont ne savaient que parfiler l'or et la soie : ce qui avait fait dire à M. de Rulhières dans un portrait d'elle :

Je sais qu'elle aime les héros ;
Elle en est sœur, épouse et fille.
Mais elle embellit leur repos,
Et ne connaît pas leurs travaux ;

D'ailleurs, n'ayant jamais fait quatre points d'aiguille, etc. *

Ainsi pour prendre l'attitude laborieuse d'une bourgeoise, madame d'Egmont s'é-

* Œuvres de M. de Rulhières, épître à Mme Bouret.

tait emparée furtivement du sac à ouvrage d'une de ses femmes de chambre, et continuait tout de travers un feston régulièrement commencé.

Pendant ce tems, Philibert en veste de paysan sarclait une plate-bande, dont les jacinthes et les giroflées jaunes à peine fleuries répandaient déjà leur parfum délicieux.

En regardant cette petite salle basse avec sa commode et son grand buffet de bois de chêne, ses deux fauteuils en velours d'Utrecht, et ses quatre chaises de paille, sa cheminée de plâtre peinte en façon de marbre, décorée d'un grand miroir, de deux flambeaux d'argent, d'une écuelle en porcelaine, et de deux pots de fleurs remplis de superbes tulipes; en écoutant le bruit monotone d'une horloge suspendue entre les deux croisées, et la brise qui agitait doucement les branches verdissantes d'un beau jasmin,

seul rideau des fenêtres, madame d'Egmont se demandait s'il en fallait davantage pour être heureuse près de celui qu'on aime.

Elle avait déjà interrompu plus d'une fois sa douce rêverie pour aller s'assurer dans le grand miroir que son petit bonnet était bien mis à l'air de son visage, et que sa robe des dimanches lui allait à merveille. Jamais elle n'avait été si parée dans son déguisement, et sans se l'avouer, elle n'avait peut-être jamais tant désiré paraître belle!

Attentive à écouter les pas des promeneurs, elle entend qu'on s'arrête à la porte. Son cœur bat avec violence... On sonne.... Philibert va ouvrir.

Une voix mal assurée demande madame Després.

— Elle y est, répond Philibert, ouvrez c'te porte, monsieur, vous la trouverez dans la salle qui est à gauche en face la cuisine.

Malgré son émotion, M. de Guys ne peut

s'empêcher de remarquer l'aspect élégant de cette habitation, qui ressemble plutôt à la chaumière d'un grand parc qu'à une maison bourgeoise. Mais c'est en vain qu'il veut faire un pas de plus; affaibli par un grand nombre de saignées, et trop vivement ému pour son état de convalescence, il est forcé de s'asseoir sur le banc de gazon. Philibert le voit pâlir; il s'empresse d'aller chercher du vinaigre, en criant : — Ah! mon Dieu! il se trouve mal. Sophie accourt près de Severin, mais il est déjà mieux et cette vue achève de le ranimer.

— Quelle imprudence d'être sorti si tôt! dit-elle, je n'aurais pas dû vous le permettre.

— Ah! ne me plaignez pas, dit Severin, je ne souffre presque plus de ma blessure; seulement mon bonheur a été plus fort que moi; je suis si heureux de vous revoir!

— J'avais besoin de vous remercier de vo-

tre confiance. Si vous saviez combien le récit que j'ai lu m'a intéressée!...

En ce moment Philibert revint, apportant du vinaigre, de l'eau de mélisse et un grand verre d'eau pure. Severin le remercia avec cette politesse cordiale des gens comme il faut; il but quelques gouttes d'eau, puis il se leva et madame Després le conduisit dans la petite salle qu'elle venait de quitter.

— Ah! vous aimez les fleurs, dit Severin, en voyant celles qui décoraient la cheminée, car il est à remarquer qu'entre deux personnes également préoccupées d'un grand intérêt de cœur, l'entretien commence toujours par des phrases indifférentes.

— C'est ma passion, répondit-elle; en général, j'aime tout ce qui me rappelle la campagne. Hélas! vous n'avez pas les mêmes raisons de l'aimer, vous qui y avez passé de si cruelles années!

— Je ne m'en souviens plus, reprit Se-

verin les yeux fixés sur le beau visage de Sophie, et pourvu que le ciel m'accorde quelquefois le bonheur de vous contempler ainsi, je n'aurai plus le droit de lui rien reprocher.

— Il ne tiendra qu'à vous, dit madame d'Egmont, en s'efforçant de paraître calme et enjouée. Ne me dites jamais que ce que je pourrai entendre sans embarras, sans danger, ajouta-t-elle en baissant les yeux, et je pourrai vous recevoir quelquefois.

— Sans danger! je m'y engage; mais encore faut-il bien que vous sachiez ce que je pense.

— C'est inutile... Je sais tout le prix que vous attachez au faible service que l'on m'a chargée de vous rendre; mais je vais m'expliquer franchement avec vous. J'ai pour mari un honnête homme auquel je veux rester fidèle; c'est bien assez de n'avoir jamais répondu à son amour, je ne lui don-

nerai point le chagrin de m'en voir écouter un autre... et si vous persistiez à me dire... ce que vous m'écrivez... vous me forceriez à ne plus vous entendre... et j'en serais... affligée.

Madame d'Egmont débita tout ceci avec assez d'assurance sauf les derniers mots, que la manière d'écouter de Severin rendait plus embarrassans à dire, car il la regardait avec étonnement et curiosité, de l'air d'une personne qui cherche à s'expliquer ce qu'il voit, ce qu'il entend, et même ce qu'il éprouve.

Ce ton, ces manières distinguées qu'elle s'efforçait vainement de rendre un peu vulgaires, ne s'accordaient pas avec sa condition; mais Severin pensait qu'ayant été élevée avec la fille de son maître, Sophie en avait pris naturellement les habitudes élégantes, et cette attitude noble et fière qui lui inspirait malgré lui autant de respect que de timidité.

En trouvant qu'elle réunissait tout ce qu'on pouvait désirer dans une reine, il se crut sous l'empire d'un amour aveugle, et dans sa dérision pour ce qu'il supposait être l'effet d'un prestige, il tenta de s'affranchir d'une contrainte pénible, et de répondre à ce discours si raisonnable par tout ce que sa passion lui dictait; mais un sentiment impérieux, inexplicable, le retint. La crainte d'offenser cette femme que la confiance, la générosité et l'imprudence peut-être, livraient à lui, arrêta les paroles brûlantes prêtes à s'échapper de sa bouche.

Pourquoi donc, pensa-t-il, la grâce, la pureté, n'imposeraient-elles pas autant que le rang et la fortune?

— Vous m'en voulez de ma franchise, dit Sophie en voyant que Severin gardait le silence.

— Non, dit-il, je pense à l'impossibilité de vous obéir, et la crainte de perdre le peu

que vous me donnez m'inspire parfois l'idée de vous tromper sur ce que je ressens pour vous; mais comment y parviendrais-je?... Vous connaissez ma vie... vous savez si, après avoir tant souffert de l'abandon, je puis ne pas adorer celle dont la pitié, la bonté, viennent à mon secours. Mon cœur flétri ne pouvait se ranimer que par la reconnaissance, et de la reconnaissance pour vous, Sophie, ce sera toujours de l'amour... Ah! ne détournez pas ces yeux charmans où je puise l'existence, le courage... oui, le courage de me soumettre à tout ce que vous exigerez de moi. Excepté ma pensée qui ne m'appartient pas, que votre volonté ni la mienne ne peuvent distraire de vous, disposez de mes actions comme de celles d'un esclave.

— Eh bien! je ne me piquerai point de générosité, dit en souriant Sophie, j'accepte le pouvoir que vous m'offrez en regrettant de n'en avoir pas davantage sur votre cœur.

— Quoi! vous le regrettez? dit Severin, en portant sur Sophie un regard triste.

— Je le devrais... reprit-elle en souriant pour cacher son trouble; mais laissons ce sujet... J'ai à vous parler d'une crainte sur laquelle il faut que vous me rassuriez... En lisant vos souvenirs, j'ai frémi du désir de vengeance qui vous anime trop justement contre votre père. Jurez-moi que si jamais le hasard vous le fait connaître, vous étoufferez le ressentiment que méritent ses torts; que vous ne l'irriterez pas par de sanglans reproches....

— Il vivrait! s'écria Severin, avec l'expression d'une joie féroce. Je pourrais humilier son misérable orgueil, en publiant sa barbarie envers moi?... moi, son fils, son sang... Celui des aïeux dont il est fier sans doute? Quoi! je pourrais...

— Et voilà ce qui me fait trembler pour vous. Si l'on venait à soupçonner ce be-

soin de vengeance qui me paraît l'emporter sur tous... vos sentimens, ajouta Sophie, en appuyant sur ces derniers mots, vous seriez perdu sans retour.

— Ah! rien ne saurait l'emporter dans mon ame sur l'intérêt que vous me témoignez... mais j'en serais indigne, si tout mon sang ne bouillonnait pas à l'idée que celui qui m'a livré à la misère, à la servitude, s'enorgueillit peut-être dans un haut rang du nom qu'il me refuse... C'est ce nom, ce nom seul que je réclame... je laisse sans regret sa fortune à ceux qui l'attendent. A défaut du père pour lequel j'aurais sacrifié ma vie, il me faut le nom qui m'appartient, ou je dénoncerai celui qui le porte au mépris public, à l'indignation des enfans et des pères.

— Calmez-vous! dit Sophie, en voyant la pâleur succéder à la rougeur la plus vive sur le front de Severin, et devinant à l'altéra-

ration de ses traits la souffrance qu'il voulait déguiser. Combien, ajouta-t-elle, je m'accuse de vous faire tant de mal en rappelant vos cruels souvenirs!

— Ah! vous n'en connaissez pas encore toute l'amertume, s'écria Severin avec une rage concentrée; il y a tant d'humiliation dans ce malheur!

— Pourquoi en être humilié? reprit Sophie, avec toute la fierté qu'on a pour celui que notre estime place au plus haut rang; pourquoi prendre votre part de la honte qui revient seule à votre père, à cet homme méprisable qui manque au devoir le plus sacré? Ce nom que vous revendiquez n'est-il pas souillé d'une action infâme? Ne pouvez-vous illustrer celui qu'on vous a donné? Les talens, le courage, n'ont-ils pas cent fois réparé les torts de la fortune? Ah! ne soyez pas ingrat envers le ciel! il vous a comblé de ses plus nobles dons...

Ainsi madame Després, oubliant son rôle, se laissait aller à toute la véhémence de sa pensée, et Severin restait confondu de l'entendre s'exprimer ainsi. Mais le cœur est toujours éloquent, pensait-il, lorsqu'un noble sentiment l'anime; et puis Sophie était pour lui un être à part, que l'aveugle destin s'était plu à placer dans une condition commune, pour prouver que Dieu seul donne la supériorité et la distinction.

— Ah ! vous êtes adorable ! s'écria-t-il, et vous avez raison.. C'est être ingrat envers le ciel que de se rappeler ses malheurs près de vous.

— Sans ces malheurs, je ne vous connaîtrais pas, dit-elle d'une voix angélique.

— Ah ! je les bénis mille fois.... Oui, je brave d'avance tous ceux qui peuvent m'atteindre, s'ils doivent me conserver cet intérêt... Mais est-il bien vrai que votre bonté seule réponde à tout ce que j'éprouve?...

N'est-ce point à un souvenir que vous accordez tant de complaisance à m'écouter? et cet homme que je n'ai vu qu'une heure en ma vie, qui m'a traité, secouru comme un frère... n'est-ce pas à lui seul que vous répondez, quand tout mon cœur vous parle?

— Je ne le nie point, le souvenir, ou plutôt le sentiment qui n'a jamais cessé de remplir mon ame est le lien qui m'attache à vous, et votre ressemblance est telle...

— Quoi! vous l'auriez aimé, celui dont la voix fraternelle retentit encore à mon cœur? Mais si je ne me trompe, sa naissance, son rang dans le monde, devaient être un obstacle à...

— Il est vrai qu'un obstacle invincible nous séparait, que sa mort... mais non, il existe encore, ajouta Sophie, en fixant ses yeux sur le visage de Severin..... je le vois..... je l'entends....

— Ah! nommez-le-moi, s'écrie-t-il, en

s'emparant de la main de Sophie... qu'avec ses traits, sa voix, j'acquière aussi les vertus qui vous l'ont fait aimer?...

— Je ne le puis.... un serment me lie.

— Que redoutez-vous?... hélas! il n'a plus rien à craindre, lui.... et ne vous ai-je pas juré de sacrifier ma vengeance contre son père et le mien?... car le même sang brûle mes veines; je n'en puis douter, je le sens trop à mon amour pour vous. Nommez-le moi, Sophie, que je sache par vous qui je suis.... qui je dois regretter, qui je dois haïr!... Sophie, s'écria Severin, en implorant à genoux madame d'Egmont, au nom de celui quevous pleurez, vous à qui je dois tant.... dévoilez cet affreux mystère, qui fait depuis si long-tems mon supplice... que j'obtienne par vous ce que j'ai si souvent demandé au ciel!... son nom.... le mien.... Sophie, oh! dis-le moi, pour que je t'aime encore s'il se peut davantage!

— Non, non, répétait Sophie dans un trouble extrême, je ne puis trahir ce serment, la mort l'a reçu... Je serais trop coupable.... Ah! si vous m'aimez, Severin, ne l'exigez pas.

Et madame d'Egmont, trop émue des prières de Severin, allait peut-être y céder, lorsque l'idée des dangers où elle le livrerait par cette indiscrétion vint lui rendre toute sa force.

—Jamais!.. jamais!.. dit-elle avec effroi... vous seriez perdu...

— Eh! que m'importe la colère d'un ennemi puissant? peut-elle outrepasser le mal qu'il m'a déjà fait?

— Eh bien! c'est moi qu'il punirait... qu'il mettrait au désespoir... c'est moi qui vous supplie de m'épargner un malheur qui serait au-dessus de mon courage.

— Vous exposer à son ressentiment, ah! ne le craignez pas, Sophie, plutôt mourir

mille fois que de vous affliger ; mais en retour d'un si grand sacrifice, n'obtiendrai-je pas un mot de votre cœur.... un seul mot qui réponde au mien.... Sophie.

— Ne le demandez pas... Si je pouvais me croire assez coupable.... l'aveu d'une telle faiblesse m'empêcherait de vous revoir.... Non, je n'en rougirais pas deux fois à vos yeux ; vous le savez..... je ne suis pas libre.... Si mon père, mon mari pouvaient soupçonner ce que je fais pour vous, toute pure que soit l'affection qui me guide, malgré le sentiment de respect qui vous attire ma confiance, leur couroux, leur mépris m'accableraient... Sauvez-moi de ce chagrin, il me ferait mourir... Ne m'enlevez pas le bienfait d'une amitié qui me console, qui me fait braver nos ennemis... Il est triste, à mon âge, de vivre entourée de cœurs froids, égoïstes, de gens que le malheur n'a pas éprouvés, qui tournent en dérision toutes les maladies de l'ame.... Je trouve en vous le seul ami qui

comprenne qu'une imagination tendre, exaltée, peut s'allier chez une femme honnête à des sentimens d'honneur, à la ferme volonté de rester sage. Ne me séparez pas d'un tel ami par la crainte de le voir abuser de mon affection; rassurez-moi plutôt... dites-moi que le désir de conserver cette amitié, auquel le mystère ajoute tant de charme, lui fera sacrifier le sentiment qui....

— Je ne le saurais, interrompit vivement Severin, cet amour, c'est moi.... c'est l'air que je respire.... Si vous ne vouliez plus en entendre parler, il fallait me laisser mourir.

— Oh! mon Dieu! que je suis malheureuse! s'écria Sophie, plus émue qu'affligée, pourquoi faut-il qu'une démarche imprudente m'ait ainsi entraînée?...

— Ah! n'injuriez pas cet amour, madame, vous n'avez rien à en craindre; lors même que la reconnaissance ne me ferait pas un devoir de respecter votre volonté, croyez

que je n'abuserais pas davantage de ce que vous appelez une démarche imprudente, dit Severin d'un ton digne; vous voir émue de ce que j'éprouve m'eût rendu trop heureux!... Je n'y puis penser sans que mon cœur frémisse de joie.... Mais chercher à vous entraîner à votre insu, me faire un droit de votre intérêt, de votre pitié, pour trahir tant de bonté, de confiance? non, madame, vous ne le craignez pas; le mensonge le plus innocent me paraîtrait un crime envers vous. Après vous avoir fait connaître ma vie, mes sentimens, je n'ai pu vous tromper sur celui qui me domine; il ne dépend ni de vous ni de moi, c'est un de ces rayons brûlans que le ciel jette sur une existence et qui meurt avec elle... Sophie, je vous aime, comme un être abandonné peut seul aimer..... sans mélange d'affections, de liens de famille, d'intérêts, de vanités.... vous-même, dont l'ame élevée devine si bien l'effet d'une noble exaltation, vous ne sau-

riez comprendre ce que vous êtes pour moi....

Jamais langage plus doux n'avait charmé le cœur de madame d'Egmont. Les yeux fixés sur Severin, elle l'écoutait avec un ravissement qui ne lui permettait ni de l'interrompre, ni de lui répondre, enfin s'apercevant qu'il la regardait à son tour avec anxiété :

— Comment ne pas craindre un tel amour! dit-elle avec un accent dont rien ne saurait peindre la douceur; puis elle livra sa main à celui qui s'en emparait pour la couvrir de baisers.

En cet instant Philibert entra, pour avertir que quelqu'un demandait à parler à madame Després : c'était le signal convenu, pour la prévenir de l'heure où elle devait rentrer chez elle. La vieille duchesse d'Aiguillon l'y attendait.

Sans s'inquiéter de la véritable cause qui

le forçait à se retirer, Severin, jaloux de prouver à Sophie sa crainte de la compromettre, se leva aussitôt, en la conjurant de lui permettre de revenir.

De cet entretien, où chacun des deux avait été de bonne foi, l'une dans sa résolution de rester sage, l'autre dans ses protestations de respect et de soumission, madame d'Egmont sortit effrayée du danger qui la menaçait, et Severin le cœur ivre d'espoir.

XXIV.

Jean-Jacques Rousseau.

— Comme vous rentrez tard ! dit madame d'Aiguillon à sa nièce, voilà près d'une heure que je vous attends. C'est fort bien, sans doute, de donner beaucoup de ses momens à l'église les jours de grandes fêtes, mais encore faut-il en garder pour satisfaire

à ses devoirs de société. Je ne sais si c'est la dévotion qui vous tourne la tête, mais vous êtes depuis quelque tems d'une distraction intolérable. Vous rêvez quand on vous parle, vous répondez sans penser à ce que vous dites; vos amis, ou plutôt vos flatteurs, vantent le charme de cette rêverie, ils trouvent charmantes les petites mines que vous leur faites, pour réparer vos oublis, vos dédains involontaires; mais tout le monde n'a pas cette indulgence, et je m'aperçois chaque jour des progrès d'une certaine malveillance contre vous, à laquelle il faut prendre garde. C'est de l'envie, je n'en doute pas; mais contentez-vous de l'exciter par tous vos avantages sans la réjouir par des travers.

— Voilà un petit sermon fort aimable, et dont je profiterai j'espère, ma chère tante. dit Septimanie avec un sourire plein de grâce; mais ce n'est pas seulement pour me gronder que vous avez eu la bonté de m'attendre si long-tems, je pense.

— Certainement, et je viens vous rappeler la promesse que vous avez faite au prince de Conti, car vous êtes capable de l'oublier, et Dieu sait le bel effet que cela produirait!

— D'aller demain à l'Ile-Adam, n'est-ce pas? Ah! madame, que je vous remercie!...

— Voyez comme j'ai bien fait de me méfier de vous; car on ne saurait accuser votre mémoire, elle est excellente pour tout ce qui vous intéresse.

— C'est probablement ce qui l'épuise, dit Septimanie, et ce qui vous répond de mon souvenir; d'ailleurs ces sortes de voyages où l'on transplante la cour à la campagne, où les caquets de la médisance se mêlent aux ramages des oiseaux, me semblent fort bons à oublier.

— Et voilà comme on se fait des ennemis mortels! s'écria la duchesse. Pensez-vous que la comtesse de Boufflers vous pardonne de

dédaigner des fêtes arrangées pour elle? Et madame de Montesson qui se torture l'esprit depuis trois mois pour enfanter une comédie allégorique, où doivent paraître tous les petits princes de l'Olympe, Vertumne... Pomone... que sais-je encore, pensez-vous qu'elle ne vous haïra pas de tout son amour-propre, si vous vous dérobez au devoir de l'applaudir, et surtout à l'obligation de dire au duc d'Orléans qu'elle est la merveille du siècle? Et cet aimable prince de Conti qui s'attend à vous voir embellir sa cour... en vérité, je ne comprends plus rien aux jeunes femmes d'aujourd'hui! De mon tems il fallait être en couches ou mourante pour ne pas se rendre à l'invitation d'un prince du sang.

— Aussi m'y rendrai-je, madame.

— Fort bien; mais ce n'est pas tout, il faut vous y montrer gracieuse, de bonne humeur, enfin aussi aimable que vous savez l'être lorsque cela vous plaît.

— Je vous promets d'être charmante, dit en riant madame d'Egmont.

— Et vous n'aurez pas grand mérite ; le prince a eu la galanterie d'engager tous vos adorateurs, depuis le duc de Chartres jusqu'à Gentil Bernard ; sans compter que votre père vous ménage une agréable surprise.

— Reviendrait-il bientôt ?

— Il le faut bien, puisque vous ne voulez pas aller le rejoindre et qu'il ne peut se passer de vous.

—Ah ! que je serai heureuse de le revoir ! dit vivement Septimanie.... Puis une réflexion involontaire vint assombrir son visage...

— D'après sa dernière lettre, je pense qu'il ne tardera pas à quitter Bordeaux et que nous le trouverons ici à notre retour de l'Ile-Adam. Il veut être à Versailles pour la cérémonie des chevaliers de l'ordre.

L'idée d'être moins libre gâtait bien un

peu le plaisir que ce retour causait à madame d'Egmont, mais il y avait un fond de joie dans son ame qui lui faisait braver toutes les contrariétés. Elle était adorée... adorée de celui qu'elle aimait !... Avec ce bonheur-là on est bien fort contre tous les malheurs, contre tous les ennuis possibles !

Aussi fut-elle *charmante*, ainsi qu'elle l'avait promis en plaisantant, tout le tems qu'elle resta chez le prince de Conti. C'est particulièrement pour Sedaine qu'elle fut aimable. Le prince l'avait engagé à diriger les proverbes qu'on devait jouer pendant ce voyage à l'Ile-Adam, et à faire la lecture de quelques scènes de lui, l'on devine l'intérêt que madame d'Egmont prit à cette lecture et les éloges qu'elle donna à l'auteur.

Pendant le voyage, le prince de Conti parla de sa visite à Jean-Jacques Rousseau, et du plaisir qu'il avait eu à voir cet homme célèbre dans son intérieur. Il raconta com-

ment il en avait été reçu en plein air sur sa terrasse, par l'excellente raison que le plancher de la petite maison du Mont-Louis, à Montmorency, était si délabré qu'on pouvait craindre de le voir s'écrouler sous le poids de quelques personnes de plus. Le maréchal de Luxembourg, ému du danger que courait le philosophe dans cette habitation, le conjurait de venir loger au château de Montmorency; mais Jean-Jacques Rousseau hésitait encore à accepter cette offre gracieuse, tant il craignait pour sa chère liberté.

Le récit de cette visite donna à madame d'Egmont le désir d'en faire une aussi à l'auteur de cette *Nouvelle Héloïse* qui faisait déjà tant de bruit, bien que l'ouvrage ne fût pas encore publié; mais la copie que Jean-Jacques Rousseau en avait faite de sa main pour madame de Luxembourg avait été lue par plusieurs personnes. Madame d'Egmont en connaissait un fragment, et la

peinture de l'amour qu'inspirait un jeune homme par ses seules qualités, ses agrémens, sa passion, à une femme née dans une condition supérieure à la sienne, devait intéresser madame d'Egmont plus vivement qu'une autre. Elle avait rencontré Rousseau chez madame de Luxembourg où il dînait souvent avant d'être établi au château de Montmorency. Il s'était toujours montré très-aimable pour elle : la douceur de ce beau visage captivait la confiance de l'homme le plus méfiant du monde ; et puis elle l'écoutait si bien !

Enfin, soit l'effet de la sympathie qui doit unir deux ames passionnées, soit la présomption de ne pouvoir être mal accueillie de quelqu'un qui l'intéressait, madame d'Egmont ne douta pas du plaisir que Jean-Jacques Rousseau aurait à la recevoir, et elle accepta la proposition que lui fit M. de Rulhières de l'accompagner le lendemain matin au Mont-Louis.

Madame de Mirepoix, la duchesse de Lauraguais, M. de Jaucourt, le duc de Saulx-Tavannes et beaucoup d'autres, voulurent être de la partie.

— Si vous y allez tous, il ne vous recevra pas, dit le prince, et vous le priverez de la visite de madame d'Egmont pour laquelle je sais qu'il a un sentiment respectueux, mais très-vif.

— Quant à moi, je suis sûr de sa bienveillance, dit M. de Rulhières. J'ai été souvent de mon ermitage dans le sien; nous avons herborisé ensemble, et je vous assure que c'est un fort bon homme, une perveuche à la main.

Alors on convint de se rendre tous chez la maréchale de Luxembourg, et que de là madame d'Egmont et M. de Rulhières iraient à pied au Mont-Louis, pour moins effaroucher le Diogène moderne.

Le lendemain ils étaient tous les deux à Montmorency.

— M. Rousseau vient de rentrer, leur dit *Thérèse* Levasseur ; il doit être là-haut dans le donjon, à copier quelque chose pour madame la maréchale.

— Si nous le faisions prévenir par mademoiselle?...

— Non, non, interrompit M. de Rulhières, il ne faut jamais s'en remettre à la décision des gens timides, elle est toujours pour la négative. Il vaut mieux les surprendre ; montons.

Un signe d'approbation de Thérèse détermina madame d'Egmont à suivre l'avis de M. de Rulhières.

Rousseau fit d'abord un mouvement d'impatience en les voyant entrer; puis s'apercevant que la comtesse intimidée restait près de la porte sans oser avancer, il alla

vers elle et l'engagea à s'asseoir sur une chaise de paille à côté de la petite table où se trouvaient un manuscrit, des épreuves à moitié corrigées, du papier de musique et des plantes nouvellement cueillies.

Quelques mots de madame d'Egmont sur le besoin qu'elle éprouvait de le remercier du plaisir, elle dit même du bien, que lui avaient fait les lettres de Saint-Preux et de son amie, ramenèrent la sérénité sur le front de Rousseau. Son regard pénétrant chercha encore à se convaincre de la sincérité des éloges qu'elle lui adressait; mais nul regard ne pouvait s'arrêter sur celui de Septimanie sans subir le charme d'une douce émotion, et Jean-Jacques Rousseau nous a confessé lui-même combien la grâce et la beauté avaient d'empire sur lui.

En considérant cette misérable habitation où la suite du prince du sang, du maréchal de France qui la visitait, ne pouvait s'a-

briter, madame d'Egmont se livra à un sentiment d'orgueil dont Severin était l'objet. La naissance, le rang, la fortune ne sont donc plus indispensables? pensait-elle. Le mérite s'attire les mêmes hommages. Le plus spirituel des princes du sang, la femme la plus hautaine de la cour, viennent ici mendier une heure de conversation, une confidence littéraire du fils de l'horloger. C'est à qui obtiendra de lui la faveur d'une visite, et s'il veut bien accepter un dîner au château des Montmorency, on le voit à la place d'honneur avec son habit de drap gris et sa perruque ronde, en dépit des titres et des habits brodés de nos grands seigneurs. N'est-ce donc pas la preuve que le plus injuste des préjugés s'éteint, et que la société, loin de blâmer les affections fondées sur le seul mérite, honore et protége les attachemens où les considérations du rang et de la vanité n'entrent pour rien.

Ainsi l'amour rapporte tout à lui. Madame d'Egmont ne voyait dans Rousseau que Saint-Preux, et dans Saint-Preux que l'homme aimable, pauvre et sans famille, qui plaisait par l'unique puissance de sa passion pour Julie.

Tout cela ne ressemblait-il pas à Severin ?

Cette ame douce, mélancolique et pourtant exaltée, n'avait pas besoin de se montrer dans ses discours pour être devinée, ou plutôt sentie par l'ame éloquente de Rousseau. Sans savoir à quel point un sentiment romanesque liait madame d'Egmont aux principes qu'il professait sur la noblesse innée, celle du cœur, et sur cette noblesse de convention qui faisait dire à milord Édouard : *Je serais bien fâché de n'avoir pour preuve de mon mérite qu'un homme mort depuis cinq cents ans*; sans soupçonner la raison qui l'attirait vers lui, Rousseau était certain de ne pas devoir la visite de madame d'Egmont

au simple désir de se trouver avec M. de Rulhières. L'esprit brillant de ce dernier, si séduisant près des femmes, dont il flattait la vanité, était sans puissance sur une imagination passionnée, sur un cœur généreux, qui avait besoin de se dévouer et de plaindre avant d'aimer.

M. de Rulhières venait de dire avec sa brusquerie qui plaisait d'ordinaire à Rousseau :

— Vous devriez bien nous lire quelques pages de votre *Nouvelle Héloïse* : madame n'osera jamais vous le demander...

— Si vraiment ! je crois que je l'oserais, dit madame d'Egmont avec un sourire d'enfant.

Et Jean-Jacques Rousseau, qu'une inflexion naïve charmait plus que tout l'esprit possible, se résigna de la meilleure grâce à ce que désirait madame d'Egmont, et acheva de troubler sa raison par la peinture brûlante

d'un amour si semblable à celui qu'elle inspirait.

Après le plaisir de créer un ouvrage, vient celui de le voir écouter à son gré, de reconnaître dans le confident de son œuvre cette même fièvre d'intérêt, d'impatience qu'on avait à l'écrire. Alors seulement on sait ce qu'il vaut, et si le bonheur veut que l'excès de l'émotion empêche de vous complimenter, votre succès futur est assuré.

Pendant la lecture des lettres datées des rochers de Meillerie, madame d'Egmont avait plus d'une fois porté la main à ses yeux; mais quand l'auteur en vint à l'adieu de Julie, elle laissa couler ses larmes sans s'apercevoir que son visage en était baigné. Dans l'excès de son attendrissement, elle tendit sa main à Rousseau sans pouvoir proférer une parole, et lui, presque aussi ému qu'elle, prit cette blanche main, y imprima ses lèvres, et ne trouva pas un mot pour la remercier de ses pleurs.

C'est au souvenir de cette émotion réciproque que madame d'Egmont a dû depuis la confidence de plusieurs livres des *Confessions* de Jean-Jacques.

Combien il fallait compter sur la supériorité d'ame et d'esprit de madame d'Egmont pour l'admettre à une semblable lecture*!

* « J'ajoutai ce qui suit dans la lecture que je fis à M. le comte et à madame la comtesse d'Egmont, » dit J.-J. Rousseau à la fin du livre XII de ses Confessions.

Et plus loin :

« J'achevai ainsi ma lecture, et tout le monde se tut. Madame d'Egmont fut la seule qui me parut émue. »

(*Rousseau*, tom. XXVI, pag. 153.)

XXV.

La Contredanse.

A peine de retour chez elle, madame d'Egmont fut obligée d'accompagner son père à Villers-Cotterets où l'on devait jouer des comédies enfantines de madame de Genlis. Ce tems passé dans les fêtes lui aurait paru bien long, sans les fréquens voya-

ges de Philibert à Paris, et le soin qu'il avait d'en rapporter presque toujours un billet à l'adresse de madame Després.

Un soir que le bal avait succédé à la comédie, M. de Jaucourt vint inviter à danser madame d'Egmont.

— Y pensez-vous bien? dit-elle avec surprise; je vous croyais un profond mépris pour la danse?

— Il est vrai que je ne conçois rien à ce plaisir-là; mais j'en reconnais l'utilité quand il n'y pas d'autre moyen de causer avec la seule personne à qui l'on ait quelque chose à dire, répondit le marquis de Jaucourt de l'air le moins en harmonie avec la danse.

— Je suis bien tentée de vous refuser, reprit-elle, car ce préambule n'annonce rien de bon.

— Vous avez peur que je trouble un instant le bonheur qui vous enivre?... Ce héros mystérieux est donc bien adorable?...

— Si vous continuez sur ce ton, je vous quitte et retourne à ma place.

La contredanse commençait ; il fallut traverser. Tous les yeux étaient fixés sur madame d'Egmont ; sa grâce inimitable était l'objet d'une admiration exaltée qui faisait soupirer M. de Jaucourt, car il se mêlait aux éloges pour sa belle danseuse plus d'une réflexion dont son amour-propre pouvait jouir, mais dont son cœur s'affligeait cruellement : il était si loin du bonheur qu'on lui supposait !

— Eh bien ! qu'avez-vous à me dire ? demanda-t-elle, pendant que l'autre moitié de la contredanse figurait.

— Qu'on vous épie, que cette beauté éclatante, cet air radieux, paraissent très-suspects à ceux qui vous ont vue si long-tems languissante, et que le secret d'une si belle résurrection intéresse trop de personnes pour n'être pas bientôt découvert.

— Ces gens-là s'y connaissent mal ; si j'avais à me reprocher les torts qu'ils me supposent, je ne serais pas si gaie.

— Voilà bien les femmes ! elles ne se reprochent que l'excès de passion qui doit être leur excuse ; faire le malheur de celui qui les aime est un crime qui ne trouble pas un moment leur conscience.

— *C'est à vous, monsieur*, dit le danseur qui était le plus près de M. de Jaucourt, et il fut obligé d'interrompre ses sentences amères pour chasser et déchasser.

— D'abord, je vous prie de ne pas dire les *femmes*, à propos de moi, dit madame d'Egmont, c'est une généralité qui me choque toujours ; ce n'est pas que j'aie la prétention d'être meilleure que la plupart des *femmes*, mais il me semble que j'ai même, par mes défauts particuliers, le droit d'être jugée à part.

— Comme celui d'être adorée, n'est-ce pas ? Ah ! ce n'est pas moi qui vous le con-

teste, et il faut que vous ayez une susceptibilité rare pour trouver une injure dans ce que je vous dis; mais les bons avis ne sont jamais mieux reçus. Cependant, il faut que vous sachiez que d'autres que moi vous ont vue sortir déguisée, que l'on commence à soupçonner la dévotion qui vous attire si souvent à l'église, et que la prudence veut....

Un *balancé* à gauche, commandé d'une voix formidable par le chef d'orchestre, sépara de nouveau les deux causeurs.

Puis continuant : — On a reconnu un de vos gens vêtu en jardinier... dans un quartier désert, où l'on soupçonne que vous avez un asile secret.

— Sans doute, vous savez bien que j'ai fait arranger la maison que mon frère destine à son protégé.

— Eh bien ! trahissez cette bonne action pour faire taire les bruits qui circulent,

reprit M. de Jaucourt, en feignant d'accueillir la raison que donnait madame d'Egmont pour motiver ses démarches mystérieuses; puis il ajouta : — Si vous saviez tout ce qu'on disait de ridicule dernièrement à ce sujet chez madame de Brionne.... j'en étais au supplice ; ce qui me faisait enrager par-dessus tout, c'est l'obstination de cette coterie à me faire honneur de ce beau mystère.

— Que vous importe ! laissez-vous calomnier.

— Ah ! je sais bien que vous ne serez pas embarrassée de me justifier du crime de vous plaire ; mais rien n'est plus insupportable que de se voir envier un bien qu'on nous refuse... et il faut toute ma générosité pour ne pas dire à quel point je suis innocent de vos charmantes folies.

— Que disait-on encore chez madame de Brionne ?

Autre interruption obligée.

— Avant de réunir toutes les probabilités en ma faveur, on a parlé d'un prince du sang, d'un jeune duc, d'un officier poète, il n'y a que ce pauvre Gentil Bernard sur qui les soupçons ne soient pas tombés; cela prouve assez que les plus aimans sont les moins dangereux.

— Voilà tout?

— Et n'est-ce donc pas assez? Ah! si je n'étais arrêté par votre confiance, avec ce *peu*-là, je saurais bientôt tout le reste.

— Eh bien! laissez-les croire ce qu'ils veulent.

— Me donner les airs d'un fat? moi, qui les ai dans une horreur....

— Il n'y a pas de fatuité à laisser supposer qu'on vous trouve aimable, et je ne m'étonne pas qu'on me croie digne d'apprécier votre cœur et votre esprit. Au fait ils ont raison, je vous aime beaucoup.

— Ah! misérable *moi!* s'écria M. de Jaucourt avec une désolation risible, qu'ai-je fait pour que vous m'accabliez de ce gros aveu d'amitié? vaudrait mieux cent fois votre haine.

Enfin la dernière figure de la contredanse arriva.

— Je ne puis rien sur mes sentimens, dit madame d'Egmont en acceptant la main du marquis pour retourner lentement à sa place; mais vous n'avez pas droit de vous plaindre de celui que j'ai pour vous, car vous pouvez me faire bien du mal, et je ne vous crains pas.

Un doux serrement de main répondit à ce mot dont la délicatesse devait être vivement sentie par M. de Jaucourt.

La foule des admirateurs de madame d'Egmont vint les interrompre. Le premier lui dit à voix basse :

— C'en est donc fait, madame, vous ne rêvez plus qu'au *clair de lune?* C'est pour-

tant une lumière bien fade, bien froide. Mais que dit de cette préférence si justement enviée

Ce beau marquis à révérence,
Assez piquant par son silence,
Très-froid, très-méchant, très-poli,
Mordant sans paraître médire,
Ce qu'on nomme un pince sans rire *?

— Ce beau marquis attend probablement que vous ayez fini de le tourner en ridicule pour vous rendre le même service, répondit en riant madame d'Egmont.

En effet, le marquis de N*** ne tarda pas à venir lui demander quel plaisir elle trouvait à se laisser adorer par ce *Desmazures de la maréchaussée* *, dont la muse ne savait que flatter ou médire.

— Celui que vous appelez avec tant de bienveillance le *Desmazures de la maré-*

* Le marquis de Noailles. Œuvres de Rulhières, p. 50.

** M. de Rulhières était fils d'un inspecteur de la maréchaussée.

chaussée est à mes yeux un officier distingué, qui a été aide-de-camp de mon père et un homme de beaucoup d'esprit, répondit madame d'Egmont, en vengeant ainsi l'un après l'autre ceux que la rivalité rendait injustes et presque méchans.

Quelle est la jolie femme qui ne passe pas une partie de sa journée à entendre et à réfuter la satire de ceux qui l'aiment?

En ce moment, madame d'Egmont vit passer près d'elle le duc de Nivernais et sa fille, la comtesse de Gisors. La tristesse douce et résignée empreinte sur les traits de la jeune veuve touchèrent pour la première fois Septimanie: elle s'étonna de ne plus éprouver l'impression douloureuse, la rancune jalouse que cette vue lui causait d'ordinaire. Mais au même instant, le maréchal de Bellisle vint parler à sa belle-fille, et le cœur de Septimanie battit de colère. Ses regards attachés sur lui, elle contemplait avec

dégoût les hommages que chacun venait rendre au ministre en crédit, à cet homme vain comme un parvenu, et dont l'orgueil étonné de son élévation étouffait chez lui tous les sentimens de la nature.

Que de force il fallut à madame d'Egmont pour résister au désir violent d'aller troubler ce triomphe de vanité, d'ambition, par un seul mot : le nom obscur du fils abandonné ! Avec quelle joie vengeresse elle eût démasqué aux yeux de tout le monde le caractère de cet homme dont la bravoure cachait tant d'iniquités; elle eût dénoncé cet égoïsme féroce, qui lui avait fait si souvent sacrifier la vie de ses soldats à son avancement, comme il sacrifiait le bonheur de son fils à un préjugé barbare !

— Vous paraissez souffrir, dit M. de Jaucourt, en voyant pâlir madame d'Egmont.

— Oui, sortons, dit-elle, j'ai besoin de prendre l'air... la vue de cet homme me fait mal.

XXVI.

Le Grand Couvert.

C'était le jour de la Saint-Louis. La comtesse d'Egmont, parée d'un grand habit de cour en dauphine lampassée, fond noir, brodée en fleurs de capucines couleur naturelle, avec leur feuillage en or, ajoutait à cette riche parure les perles héréditaires de la maison d'Egmont; ces perles, d'une si

grande valeur que la république de Venise avait prêté dessus jadis, au comte Lamoral d'Egmont, l'argent nécessaire pour soutenir la guerre des Pays-Bas contre Philippe second et le duc d'Albe. Elle faisait agrafer ses bracelets, et son collier, dont les fermoirs en hyacinthe de la vieille roche répondaient aux agrafes de la robe, lorsqu'on lui annonça que la princesse de Marsan l'attendait pour se rendre avec elle à Versailles.

— Vous êtes éblouissante, dit la princesse, en la voyant paraître; mais pourquoi cet habit à fond noir un jour de fête? Vous n'en avez certes pas besoin pour faire ressortir la blancheur de votre teint.

— C'est M. d'Egmont qui l'a désiré, répondit-elle, attendu qu'il est *condé parienté* de Portugal, et que le deuil de la reine dona Maria dure encore pour lui.

— C'est juste, reprit gravement la princesse, trop fière de ses alérions de Lorraine

pour se moquer de l'importance que mettait le comte d'Egmont à faire valoir les prérogatives de ses hautes alliances.

Ce jour-là les avantages d'un rang élevé n'étaient pas à dédaigner, car il y avait une si grande affluence au château de Versailles, que plusieurs *femmes titrées* ne purent trouver place dans la salle du grand couvert. Les huissiers de la chambre, étourdis par la foule des courtisans, avaient laissé envahir jusqu'au tabouret de plusieurs duchesses. C'était un tort irrémissible ; aussi les huissiers furent-ils le lendemain même impitoyablement chassés.

Jamais la cour ne s'était montrée avec plus de pompe; jamais tant d'or et de pierreries n'avaient ébloui les yeux. La reine et les princesses étaient resplendissantes, et la parure de madame d'Egmont pouvait seule rivaliser de magnificence avec celle des convives royaux.

Placée avec les grandes d'Espagne à la droite du roi, et la dernière au premier rang, elle se trouvait la plus rapprochée de la balustrade qui séparait le public de la cour.

Des gardes postés aux deux bouts de cette balustrade faisaient défiler lentement le public, qui entrait par une porte et sortait par une autre.

Un silence respectueux régnait dans la salle, et n'était interrompu de tems à autre que par ces mots : *A boire au roi, à boire à la reine.* Quelques exclamations étouffées trahissaient parfois l'admiration du public pour ce spectacle brillant et pour la beauté de la comtesse d'Egmont, qui était ce jour-là d'un éclat sans égal.

Tout-à-coup une sorte de rumeur se fait entendre. La voix de l'exempt des gardes-du-corps menace vivement un militaire qui, les yeux fixés sur madame d'Egmont, reste immobile. C'était un jeune homme admira-

blement beau ; sa tournure élégante et sa coiffure *à la Létorière* contrastaient beaucoup avec son habit de simple soldat et le faisaient d'autant plus remarquer.

En vain l'exempt lui dit de passer outre, de ne pas s'opiniâtrer à entraver la marche du public et le service des gardes-du-corps, les prières, les menaces, il n'écoute rien ; oubliant la présence du roi, en contemplation devant la belle madame d'Egmont, paralysé par la surprise, n'en croyant pas ses yeux, il ne s'aperçoit pas même de l'ordre qu'on donne de se saisir de lui ; on est obligé de l'arracher de la salle.

En cet instant madame d'Egmont ne peut retenir un gémissement douloureux. Son trouble fait pitié : vainement elle cherche à cacher son visage altéré derrière son éventail, le tremblement de cette main qui soutient l'éventail trahit l'état violent de son ame. Le roi vit son supplice, peut-être en

savait-il la cause, car la police de Paris l'instruisait souvent des démarches secrètes des dames de sa cour. Mais, suivant l'inspiration de son noble cœur, il fait approcher l'exempt des gardes :

— « Monsieur de Jouffroy, dit-il assez haut » pour être entendu de madame d'Egmont, » mais sans arrêter les yeux sur elle, c'est l'ap- » pareil qui l'aura surpris et troublé !.. C'est » peut-être la vue de la reine, ajouta-t-il en » s'inclinant devant elle et en lui faisant un » sourire adorable..... qu'il aille en paix, ce » jeune homme; allez commander qu'on le » laisse tranquille... Je ne vous en remercie » pas moins pour votre exactitude. »

Comment résister au mouvement involontaire qu'inspirait une bonté si ingénieuse, si délicate? comment un regard voilé des pleurs de la reconnaissance ne se lèverait-il pas sur un tel protecteur? Malgré toute l'imprudence d'un semblable regard, ma-

dame d'Egmont ne put le contraindre ; mais en levant ses yeux timides sur le roi, ils rencontrèrent ceux du maréchal de Richelieu : le courroux dont ils étaient animés la glaça d'effroi : tout le blâme du monde était peint dans ce regard sévère.

— Il me croit perdue, pensa-t-elle ; cet affreux moment me ravit tout ce qui m'aidait à vivre, la tendresse de mon père, mon secret, et l'amour de Severin !...

XXVII.

Les Reproches.

On devine tout ce que cette aventure fournit de suppositions malveillantes aux bavards de la cour. Heureusement pour Septimanie, elles allèrent si loin, que le maréchal de Richelieu sentit la nécessité de ne pas seconder la méchanceté de mesdames

de Grammont, de Forcalquier, d'Esparbès et autres, en paraissant blâmer la conduite de sa fille. D'ailleurs, l'abattement où elle était tombée depuis le jour où M. de Guys avait reconnu Sophie Després dans la comtesse d'Egmont inspirait trop de pitié à M. de Richelieu, pour qu'il voulût ajouter à la peine de Septimanie.

Le lendemain de ce jour fatal, Philibert lui remit une lettre datée de Versailles, à l'adresse de madame Després, mais qui commençait par ces mots :

MADAME LA COMTESSE,

« Est-il possible !... vous me trompiez ?... » ces airs d'une candeur si douce.... d'une » simplicité si naïve.... cet intérêt touchant » qui semblait vous associer à mes malheurs » pour vous donner le droit de m'en conso- » ler.... cette tendre pitié qui vous faisait » écouter mon amour.... tout cela n'était » que le jeu d'une imagination blasée sur

» les hommages du grand monde, d'une
» noble coquette, curieuse de savoir ce que
» peuvent ses charmes sans le secours de la
» parure, et du prestige attaché au rang, à
» la richesse; c'était une épreuve sans con-
» séquence. Se déguiser, tourner la tête
» d'un soldat, c'est une plaisanterie, un
» caprice de grande dame; mais prendre
» pour prétexte de l'affection qu'on témoi-
» gne à ce soldat la commisération due à
» l'injustice de son sort, se servir de sa
» ressemblance avec celui qu'on a aimé et
» qu'on pleure, pour faire naître dans le
» cœur de cet homme malheureux un sen-
» timent profond, délirant, que l'évidence
» d'une trahison, d'une odieuse ironie, ne
» peut même altérer : ce n'est plus là une
» raillerie innocente.

» Ah! Madame, comment les battemens
» de ce cœur, sur lequel votre main s'est
» posée, ne vous ont-ils pas détournée d'un
» projet si cruel, d'un amusement barbare

» que la vengeance même n'oserait conce-
» voir?... Comment n'avez-vous pas re-
» connu, dans le trouble où me jetait votre
» présence, cette fièvre dont on meurt,
» quand l'ingratitude et la dérision l'irritent?

» Après m'être ainsi abusé sur l'être qui
» était mon idole, ma vie, sur cette femme
» ravissante de modestie et de grâce, dont
» les manières élégantes auraient dû m'é-
» clairer peut-être, mais que j'aurais eu
» honte de soupçonner de mensonge, en qui
» puis-je croire maintenant? que dois-je faire
» de cet héritage anonyme qui me parut un
» don du ciel apporté par un ange? . . .
» Pourrais-je le garder sans rougir? . . .
» Non, c'est la connaissance du bienfai-
» teur qui rend seul le bienfait accepta-
» ble.... Hélas! si je l'ai reçu avec tant de
» joie, ce legs que j'espérais tenir du sou-
» venir d'un frère, c'est que je conçus un
» instant l'espoir de le partager avec cette
» douce Sophie, dont le charme puissant

» m'aveuglait au point de ne pas voir tout
» ce qu'il y avait de trop brillant en elle.

» Aujourd'hui que l'illusion cesse, que la
» belle, l'éclatante comtesse d'Egmont a
» tué l'adorable Sophie, je redeviens le fils
» abandonné, le soldat pauvre, que sa triste
» naissance et sa condition éloignent égale-
» ment de vous, Madame. Oubliez-le ; car
» le remords d'avoir mis le comble à ses
» malheurs pourrait troubler votre repos,
» surtout ne lui faites pas l'injure de redou-
» ter ses plaintes, dût-il succomber au der-
» nier coup qui le frappe, vous seule, Ma-
» dame, saurez jamais la main qui l'a porté.

» J'ai l'honneur d'être avec douleur et
» respect, votre très-humble, etc.,

» SEVERIN DE GUYS. »

— Ah! je l'avais trop prévu! s'écria madame d'Egmont en fondant en larmes... Il m'accuse... je ne suis plus à ses yeux qu'une

femme odieuse, qui s'est jouée de son cœur, de l'état d'abandon qui devait le rendre si accessible à un sentiment tendre. Il me croit vaine, railleuse, coquette, perfide... Et c'est quand son amour me brûle, quand il a ma pensée toute entière, quand ses malheurs sont devenus les miens, qu'il m'accuse de vouloir y mettre le comble! Bonté divine! puis-je me résigner à tant d'injustice? Moi! l'accabler à plaisir, lorsque j'ai tout risqué pour lui, ma réputation, l'estime du monde, celle de ma famille, la mienne peut-être, et cela pour le secourir, le consoler; pour lui prouver qu'il existait une ame digne de le comprendre, qu'il n'était plus seul au monde; qu'il y avait là un cœur où toutes ses peines, ses joies se reflétaient... un cœur tout à lui!... Et je lui laisserais calomnier un tel dévoûment?... Non... son estime est mon bien le plus cher... j'y sacrifierai, s'il le faut, mon repos, ma vie... Mais il saura tout... le motif qui m'a porté à lui

cacher mon nom sera apprécié par son noble cœur ; il saura quel serment me retenait, d'où lui vient sa fortune, le nom de son père... Il saura plus encore..... il saura que je....

En ce moment, la porte s'ouvrit, et le maréchal de Richelieu pâle, défait, comme s'il venait de perdre une bataille, resta quelque tems immobile près de la porte, à contempler douloureusement les larmes qui inondaient le visage de sa fille.

XXVIII.

La Vengeance.

— Je l'avais vu, et je ne voulais pas le croire, dit le maréchal en prenant la main de Septimanie.

— Ne croyez rien de ce qui déshonorerait votre fille, monsieur, dit-elle avec toute la fierté d'un malheur non mérité. Les appa-

rences m'accusent, je le sais; mais si un sentiment généreux m'a rendue imprudente, croyez qu'il ne m'a pas fait oublier mes devoirs.

— Eh! qu'importe ce qui est? le monde ne juge que sur ce qu'il croit, interrompit le maréchal d'un ton qui prouvait assez sa préférence pour la réputation sur la vertu. La scène qui s'est passée hier soir, ajouta-t-il, a confirmé les bruits qui circulaient déjà. M. d'Egmont et moi sommes peut-être les seuls à qui l'on n'ait osé en parler, c'est dans l'ordre; mais vous deviez vous attendre à être reconnue tôt ou tard par ce Sosie du comte de Gisors; les soldats aux gardes nous voient sans cesse quand ils sont de service à Versailles, et quel que soit le travestissement que vous ayez pris pour vous rapprocher de sa condition, l'incognito ne pouvait durer long-tems. Au reste, il ne s'agit pas de ce qu'on devait, mais bien de ce qu'on doit faire pour empêcher cette misérable aven-

ture de vous perdre à jamais. J'ai bien droit au conseil lorsqu'il y va de votre réputation dont j'étais si fier, de cette réputation si belle, qu'elle semblait m'absoudre de toutes celles que j'ai fait perdre! Dites-moi donc, madame, avec franchise, quels sont vos rapports avec ce soldat, et nous aviserons ensuite aux moyens de vous en justifier ou de les nier, s'il est possible.

Cet aveu, tout pénible qu'il fût, Septimanie le désirait, et elle raconta à son père ce qui s'était passé entre elle et Severin, sans se laisser intimider par la manière dont le maréchal fronçait les sourcils à certains endroits de son récit, et sans être encouragée par le plaisir qu'il prenait malgré lui à entendre une histoire dont l'intérêt romanesque lui rappelait ses beaux jours. Si elle garda le silence sur l'amour qu'elle inspirait, ce fut par pure modestie, car elle était trop vivement préoccupée de la lettre de Severin et du

besoin de se justifier près de lui, pour redouter aucune autre colère.

— Il n'y a pas à balancer, dit M. de Richelieu, après avoir écouté attentivement sa fille. Les héritiers de M. de Lusignan se fâcheront s'ils le veulent, mais c'est en faisant connaître le legs que le défunt vidame vous a chargé de remettre à M. de Guys, c'est en insinuant à quel titre ce legs lui a été fait par l'ami du comte de Gisors, c'est en nous déclarant tous enfin les protecteurs du fils naturel du maréchal de Bellisle, que nous expliquerons et justifierons, j'espère, vos rapports avec ce jeune homme. Sa ressemblance avec le comte Louis ne laissera aucun doute sur sa naissance. D'ailleurs plusieurs faits que je me rappelle aujourd'hui, l'intrigue du maréchal de Bellisle avec la jolie madame de R*** morte si jeune, quelques mots échappés à M. de Bellisle quand nous étions amis; j'en sais assez pour con-

vaincre tout le monde de la vérité, et puis notre zèle à secourir cet enfant perdu paraîtra une noble vengeance des procédés infâmes du ministre envers moi.

— Ne craignez-vous pas, dit Septimanie, dans un trouble extrême, que son père irrité de se voir démasqué ne le punisse cruellement de votre protection?

— Il n'oserait! d'ailleurs je puis le mettre à l'abri de ses coups, en lui donnant un brevet pour être lieutenant des maréchaux de France, ou bien secrétaire à notre tribunal du point d'honneur. C'est moi qui tiens la place de connétable au tribunal des maréchaux; M. de Bellisle ne pourrait s'y opposer. Il lui faudra bien subir le petit supplice de me voir secourir le fils qu'il abandonne. Quelle bonne vengeance!

C'est à ce sentiment et au désir de ménager la réputation de madame d'Egmont que

le chevalier de Guys dut l'indulgence et la protection de M. de Richelieu.

— Pour Dieu! ajouta-t-il assez durement, n'allez pas tout déconcerter par vos larmes. Quittez cet air de Madeleine repentante, qui confirmerait tout ce qu'on suppose; et puis ce jeune homme n'est pas votre amant; prouvez qu'il ne doit pas l'être en le voyant avec indifférence, ou du moins en ne témoignant que l'intérêt que sa position inspire. Oui, ajouta-t-il, après avoir réfléchi un moment, c'est un moyen sûr de déjouer la médisance..... Donnez-moi son adresse; je veux le faire venir, je veux lui parler.

— Il ne viendra pas, mon père.

— Il ne viendra pas! ah! je le ferai plutôt conduire pieds et mains liés à l'hôtel de Richelieu par les gardes de la connétablie. Il ne viendra pas! et pourquoi ne se ren-

drait-il pas à mon invitation? elle sera polie...

— Je n'en doute pas; mais il croit avoir été l'objet d'un frivole amusement, d'une coquetterie moqueuse, et sa fierté en est blessée... sans doute... ajouta-t-elle en baissant les yeux.

— Ah! ah! reprit le maréchal, d'un ton qui semblait dire comment le savez-vous? Puis revenant à son idée : — Peu m'importe ce qu'il pense, continua-t-il; il nous doit de se résigner à tout ce qu'exige le soin de votre réputation, le respect dû à une famille telle que la nôtre. S'il est aussi bien élevé que vous le dites, il ne se donnera pas ce tort envers moi. Je me charge d'instruire le comte d'Egmont des motifs qui me font prendre les intérêts de M. de Guys; mais il faut que la conduite de ce jeune homme et la vôtre ne me fassent pas jouer un rôle ridicule. Je m'en fie là-

dessus à votre honneur. Songez-y bien, il sait maintenant qui vous êtes, et les démarches de la comtesse d'Egmont ont une autre conséquence que celles de la fille d'un intendant du vidame de Poitiers!

— Il ne viendra pas, répéta madame d'Egmont, se parlant à elle-même.

— Si, vous dis-je; il ne résistera pas au désir de connaître sa famille, et quelques mots sur son père ne manqueront pas leur effet, croyez-moi.

Alors le maréchal, qui s'était approché d'une table à écrire, fit appeler Philibert et lui remit un billet pour M. de Guys, avec ordre de le porter sur-le-champ.

Philibert étonné ne put s'empêcher de tourner vers sa maîtresse un regard où se peignaient son étonnement et son incertitude.

Un signe de madame d'Egmont lui commanda d'obéir.

XXIX.

Sedaine.

Philibert rapporta bientôt le billet en disant : — Monsieur de Guys n'est point à Paris ; on croit qu'il est allé de Versailles à Chastenay, chez son ami M. Sedaine.

En effet, le malheureux Severin, après avoir erré long-tems dans les bois de Satory,

ne sachant où cacher son désespoir, s'était rappelé le seul ami qu'il eût au monde, et était venu se confier à lui et lui dire adieu avant d'exécuter le dessein qu'il avait de quitter pour jamais la France.

— Voilà donc pourquoi tu me délaisses depuis si long-tems, s'écria Sedaine en lui serrant la main : et moi qui te pardonnais de m'oublier, dans l'idée qu'un amour heureux remplissait tous tes momens!... Dans quel accablement je te vois!...

— J'avais promis le secret... Et craignant l'habitude que mon cœur a de te tout dire, j'évitais de te voir pour rester fidèle à ma parole, répondit Severin; mais le malheur, la perfidie me ramènent vers toi.... sûr que tu m'ouvriras tes bras... que tu ne riras pas de ma faiblesse... Cette Sophie dont je t'ai parlé.... cette jeune femme que je déifiais... dont la candeur, la pureté... la beauté naïve me rendaient fou... c'était cette même com-

tesse d'Egmont qui te semblait aussi une divinité, c'était une grande dame de la cour qui se moquait de moi...

Et Severin sentait des larmes brûlantes s'échapper de ses yeux. — C'est assez d'humiliation, ajouta-t-il en se relevant avec courage, je ne serai pas plus long-tems le jouet de tout ce qu'il y a de puissant et de méprisable au monde....

— Non, elle n'est pas coupable, s'écria Sedaine, cette femme angélique, dont le regard si noble, la voix si pure, sont encore présens à ma pensée.... Ce n'est pas l'attrait d'une intrigue, ni le désir de tourmenter à plaisir un homme que ses malheurs mêmes protégent contre l'injure et la raillerie, qui l'ont portée à te secourir... La bonté de son cœur l'a d'abord guidée; puis retenue par un sentiment qu'elle ignore peut-être, elle n'a pu résister au charme de se voir aimée d'un jeune homme beau, spirituel, passionné,

et aussi distingué dans ses manières que tous ses adorateurs de cour. Elle ne t'a point trompée... te dis-je, c'est elle qui s'abusait en croyant adoucir tes peines par des consolations d'*amitié*.... L'amour seul donne dans cette duperie... elle t'aime!...

— Grand Dieu! s'écria Severin en embrassant son ami avec une joie folle.... S'il était vrai.... mais, non.... tu t'amuses aussi à me faire perdre la raison.... Si elle m'aimait.... ah! mon ami, voudrais-je donc m'exiler, mourir?... La seule idée de vivre dans sa pensée me ferait supporter toutes les tortures de l'enfer de ce monde... Si elle m'aimait.... ce nom obscur, dont ils ont voilé le mien, deviendrait le plus grand de ce siècle. Oui, succès, gloire, crime, il n'est rien dont je ne sois capable pour conserver son amour.

— Oui, mais cet amour demande plus encore... dit Sedaine, content de voir Severin

ranimé par l'espoir qu'il cherchait à lui rendre, il veut de grands sacrifices.... Plus la passion brave les préjugés, plus elle respecte les devoirs, même les convenances. Songe donc à toutes les entraves que cette belle comtesse a déjà bravés pour arriver au point où vous en êtes?... Un père, un mari, une réputation, des principes de sagesse que l'éducation, la religion, gravent dans l'ame d'une femme, tout cela mérite considération. Une des premières dames de la cour oublier son rang, s'exposer à être compromise, chansonnée, dénoncée au roi même, pour venir jusque dans ta demeure, te consoler mourant, te supplier de vivre!.... Ah! ce n'est point à un tel dévouement que la coquetterie se laisse jamais entraîner... elle n'est pas si imprudente.... Les précautions, le mystère dont elle s'environnait, prouvent les dangers que cette femme adorable bravait pour toi; crains de les augmenter par la douleur où va la plonger

ta résolution.... Tu veux la fuir sans l'entendre! malheureux, ne sais-tu pas qu'elle peut se perdre aux yeux de tous, pour vouloir se justifier envers toi?...

Severin l'écoutait d'un air égaré, partagé entre les sentimens les plus contraires, haïssant la comtesse d'Egmont, adorant toujours Sophie; il s'efforçait de croire au jugement de Sedaine, et se flattait que tant d'esprit et d'expérience ne pouvaient se tromper; puis le souvenir de tout ce qui le séparait de madame d'Egmont le ramenait à son désespoir.

Il se promenait à grands pas dans la chambre..... Se livrant de nouveau à ses projets insensés.... il disait adieu à Sedaine.... lui demandait pardon de ne pas l'aimer assez pour supporter près de lui la perte de Sophie... Alors un regard de son ami.... venait l'attendrir, et il retombait dans l'accablement.

Sedaine s'afflige de le voir ainsi, mais il n'a plus la même crainte... il a glissé dans le cœur de Severin assez d'espérance pour combattre les résolutions les plus sinistres.

Pendant que M. de Guys est absorbé dans ses pensées, et que Sedaine cherche un moyen de le sortir de sa situation cruelle, avec plus de zèle et autant d'esprit qu'il en mettait à dénouer une intrigue dramatique, on vient l'avertir qu'un homme, arrivant à cheval, demande à lui parler.

— Quel est cet homme? que me veut-il?

— Il porte un bel habit de livrée, répond d'un air d'envie le domestique, et il dit qu'il vient de la part de monseigneur le maréchal duc de Richelieu.

— Du maréchal de Richelieu! s'écrièrent à la fois les deux amis, fais-le entrer; et l'homme à la belle livrée vint remettre à Sedaine une lettre d'invitation, pour

dîner le lendemain chez le maréchal de Richelieu.

Sedaine en recevait quelquefois de pareilles. Il ne s'en étonne point; mais il lit un *post-scriptum*, dans lequel on le prie de faire parvenir le billet ci-joint à son ami M. le chevalier de Guys.

Il tourne la feuille, aperçoit le billet, le donne à Severin; alors le messager se retire, et va attendre la réponse dans l'antichambre.

Par ce billet tourné avec la politesse gracieuse, et presque coquette, dont le maréchal avait contracté l'habitude avec les gens qu'il voulait captiver, il priait M. de Guys de se rendre le lendemain matin à l'hôtel de Richelieu, lui laissait entendre qu'il avait à lui révéler un secret important, et finissait par des offres de services et des assurances d'intérêt, qui ne devaient laisser aucun doute sur la manière dont Severin serait accueilli.

— Je réponds aussi pour toi, dit Sedaine en écrivant, tu ne peux te refuser à cet entretien.

— Quoi! tu penses... Mais s'il allait me reprocher d'avoir osé parler de mon amour à sa fille?...

— Eh bien! tant mieux, cela prouverait encore plus qu'elle t'aime... car ton amour n'importe guère au maréchal. Tu ne peux avoir dans cette affaire qu'un tort.... c'est de t'être fait aimer de sa fille; il en faut subir la peine.

— Ah! s'il allait m'accabler de sa colère, que j'en serais heureux!..... Là, je me trouverai encore près d'elle... dans une maison... où elle vient sans cesse... Je serai chez son père... je devinerai peut-être à la manière dont il me traitera ce que je dois penser de.... Hélas! je ne sais plus quel nom lui donner.

— Courage, dit Sedaine après avoir cacheté sa réponse au maréchal, il sait que tu es chez moi, et il me fait une politesse, donc il ne veut pas être mal pour toi. Cela n'est pas douteux; sois prudent, vois-le venir; c'est un fin renard, mais un esprit juste, qui ne fait point de mal inutile et souvent du bien. Quant à son cœur, on prétend qu'il est tout à sa fille; c'est le seul attachement profond et religieux de sa vie, et les pères idolâtres ont ordinairement beaucoup d'indulgence pour celui qui sacrifie à leur idole.

— Oh! mon Dieu, que je t'aime! dit Severin en l'embrassant, mais que j'aurai peur demain... car tu as raison, je le sens... ou elle s'est indignement joué de mon amour... et c'est une femme méprisable qu'il faut fuir à jamais, ou son cœur touché de ma passion me trompait par bonté, et c'est encore l'ange de ma vie.... Ah! mon ami, de toute manière j'en deviendrai fou.

— En vérité j'en ai peur, dit Sedaine, aussi je ne te quitte pas.

Et le soir même ils revinrent ensemble à Paris.

XXX.

Le Secret dévoilé.

En arrivant, Severin trouva chez lui cette réponse à sa lettre :

« Rougissez de vos ingénieux soupçons. » Oui, ce pur amour que votre frère avait » fait naître, la mort qui n'a pu l'éteindre » vous le réservait; il est à vous tout entier.

» Pourquoi faut-il que cet aveu nous sépare
» pour toujours!... mais plutôt cent fois vos
» regrets que votre haine... Adieu, tant de
» confiance en votre honneur me répond
» de votre soumission. Je ne dois.... je ne
» veux plus vous revoir.

» La comtesse d'Egmont. »

C'est dans la douleur, dans la joie enivrante où le plongeait cette lettre, que Severin se rendit à l'hôtel du maréchal de Richelieu.

D'abord, ébloui par la magnificence de cette demeure, Severin en contemplait toutes les richesses en se disant : —Voilà pourtant ce qu'elle quittait pour venir m'attendre dans cette humble maison, dont sa présence faisait tout l'ornement!

Seul dans un salon doré, où d'immenses glaces réfléchissaient des tableaux admirables, Severin attendait le moment de passer dans le cabinet du maréchal, se livrant à

toutes les réflexions que sa situation faisait naître; mais l'amour l'emportait de beaucoup sur tous les autres intérêts, et il s'étonnait de ne penser qu'à la lettre de madame d'Egmont, qu'à ce noble aveu qui la justifiait si bien d'une ruse indigne d'elle; il s'étonnait de ne rêver qu'au moyen de la rassurer à son tour contre l'abus d'une si généreuse confiance, lorsqu'il touchait à l'instant si désiré qui allait lui révéler le grand mystère de sa vie.

Pendant ce tems, madame d'Egmont, aussi agitée que lui, était impatiente de savoir d'abord si Severin se rendrait chez le maréchal, et puis quel serait le résultat de leur entretien.

Elle apprit par Philibert, posté depuis le matin près de la grande porte de l'hôtel de Richelieu, que M. de Guys y était entré vers les neuf heures; mais son père ne vint pas chez elle de la journée, il était parti pour Versailles en quittant M. de Guys.

Le soir, madame d'Egmont n'avait pas osé fermer sa porte, mais elle pensa que les bruits qui couraient sur elle empêcheraient beaucoup de gens de venir la voir. Il n'en fut pas ainsi, elle reçut plusieurs visites, et particulièrement celle des personnes les plus marquantes de la cour.

— Enfin, tout est expliqué, dit en entrant la duchesse d'Aiguillon ; on sait pourquoi le beau soldat aux gardes est resté si longtems ébahi devant vous au grand couvert ; le pauvre diable a manqué coucher en prison, pour ne pouvoir se persuader qu'une bonne action vînt d'une si grande dame. Votre père nous a tout conté ce matin chez la reine ; il avait à cœur de ne pas vous laisser soupçonner d'une aventure ridicule, de rapports inexplicables avec un homme de rien ; il se trouve que ce simple soldat est le fils d'un maréchal de France, qu'il est de plus brave, spirituel, bien élevé, en un mot charmant ; que vous avez été chargée

de lui remettre, en secret, un héritage de deux cent mille francs, qu'il a cru le recevoir des mains d'une petite bourgeoise ; que votre père, après avoir tout dirigé, n'a pas eu l'idée que le jeune homme vous reconnaîtrait sitôt sous un habit de cour, et qu'il en résulterait une scène si singulière. La reine a beaucoup ri de la surprise de ce pauvre garçon.... Votre embarras lui a paru fort simple.... mais elle a été plus sévère pour certain personnage, accusé dans tout ceci de n'être pas très-paternel.

La duchesse de Lauraguais, s'aperçevant du malaise qu'éprouvait madame d'Egmont, dit quelques mots pour confirmer le bon effet du récit de M. de Richelieu ; mais le plaisir d'échapper un instant à la médisance ne se fit pas sentir à travers l'effroi que lui causaient les réflexions de la reine sur le maréchal de Bellisle. — S'il vient à les savoir, pensait-elle, Severin est perdu !... tout le crédit de mon père ne le sauvera pas.

Hélas ! ce pressentiment était trop bien fondé !

Bientôt toute la cour sut qu'il existait un fils naturel du maréchal de Bellisle, un portrait vivant du comte de Gisors ; les uns avaient dîné avec lui et son ami Sedaine chez le maréchal de Richelieu, et les autres l'avaient rencontré chez la duchesse de Coigny, où il était reçu à merveille ; chacun voulait le voir, et racontait son histoire vraie ou fausse, mais toujours accompagnée de notes critiques sur le maréchal ministre.

Cependant madame d'Egmont se maintenait dans la résolution de ne plus revoir Severin, même après en avoir reçu une nouvelle lettre, où se trouvait ce passage :

« Je l'avais deviné à l'excès de ma pas-
» sion !... Oui, le sang de celui qui est mort
» en vous adorant coulait aussi dans mes
» veines ; c'est au père du comte de Gisors,
» c'est à un maréchal de France que je dois la

» vie ; j'en suis fier pour vous, dont le noble
» cœur ne devait ni changer, ni déroger. »

» Mais pourquoi détruire tant de bonheur
» par un ordre cruel ? Quoi ! c'est lorsque
» le destin cesse de me persécuter ; lorsque
» je puis accepter sans honte l'héritage
» d'un frère, me parer de ma reconnaissance
» pour celle à qui je le dois ; lorsque je puis
» vivre votre esclave, heureux de la seule
» félicité de vous voir, que vous voulez
» m'exiler pour toujours ?... Ah ! ne me re-
» jetez pas dans l'abîme d'où vous m'avez
» tiré !... ne remplacez pas tous mes mal-
» heurs par un plus grand encore... Sophie,
» s'il est vrai que vous m'aimiez... ne me
» faites pas maudire cet aveu, que je relis à
» genoux pour la dernière fois... il est trop
» bien gravé dans mon cœur pour que j'aie
» besoin d'en garder le souvenir écrit de
» votre main... je vous le renvoie ; l'hon-
» neur, la prudence m'en font un devoir...
» Jugez combien je vous aime !... et si vous

» devez rien craindre de l'amour capable » d'un tel sacrifice!... »

Madame d'Egmont, en brûlant cette preuve de la faiblesse de son cœur, se reprochait d'avoir obéi trop vite peut-être au noble sentiment qui l'avait dictée; car cet aveu l'éloignait de Severin au moment où il était peut-être le plus en danger.

Peu de jours après, on apprit que le ministre de la guerre l'avait fait chasser des gardes françaises. Le maréchal de Richelieu venait de repartir pour son gouvernement, et M. de Guys ne put réclamer sa protection contre cette injustice.

Un homme d'affaires était venu chez Severin lui proposer, de la part d'un inconnu, une somme assez considérable, à la condition de se rendre sans délai dans un établissement français, au Sénégal. Cet émissaire avait insisté vivement pour obtenir sur-le-champ une réponse positive, et M. de Guys

lui avait répondu, en cherchant vainement à contraindre son indignation :

— Dites à celui qui vous envoie que je lui porterai moi-même, demain, ma réponse.

XXXI.

Lettre d'un Fils à son Père.

Resté seul, Severin se livra à tout son ressentiment contre un père assez barbare pour faire succéder la persécution à l'abandon. — Il ne me recevra pas, pensait-il; eh bien! il lira du moins les reproches de ce cœur qu'il a rempli d'amertume. Puisse

tout ce que j'ai souffert éveiller ses remords!...

A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DUC DE BELLISLE,

MINISTRE DE LA GUERRE.

« Au Sénégal!..... à mille lieues de la » France... sous un climat meurtrier... c'est » là que vous reléguez le fils dont la vie a » résisté à tant de malheurs!..... Vous de- » mandez à l'exil, aux feux d'un soleil dé- » vorant, à la mer peut-être!... ce que vous » n'avez pu obtenir de l'abandon, de la mi- » sère?... et c'est le même homme qui m'a » tenu dans ses bras, dont j'ai reçu les ca- » resses paternelles... c'est celui qui a com- » blé mon enfance des soins, des dons qu'on » ne reçoit que d'un père... celui de qui je » tiens cette montre qui a marqué tant » d'heures cruelles pour moi!... c'est lui » qui veut aujourd'hui ma mort... son or » est prêt à la payer! Ah! cette existence » qui lui fait ombrage, que je l'aurais don-

» née avec joie pour un seul de ses embras-
» semens!...

» Hélas! cette vague espérance a fait tout
» mon courage. Lorsque, livré à la charité
» d'un fermier, j'allais succomber à des fati-
» gues au-dessus de mon âge, au fardeau
» d'un service humiliant, l'idée que mon
» père ignorait ce cruel sort, ou qu'il fini-
» rait par en prendre pitié, me rendait la
» force de m'y soumettre. Plus tard, l'es-
» poir de me distinguer dans l'armée par
» quelque action d'éclat me soutint encore.
» S'il est brave, pensais-je, il se reconnaîtra
» dans ma bravoure; s'il chérit la gloire, il
» verra que je ne suis pas indigne de porter
» son nom. Ah! si je pouvais être blessé à
» la suite d'un beau fait d'armes! s'il venait
» me voir mourir!... si sa main serrait la
» mienne à mon dernier moment, comme
» il me pressait sur son cœur quand j'arrivai
» au monde!... j'oublierais tout ce que j'ai
» souffert; et pourtant le ciel sait à quels

» affreux tourmens, à quelles horribles ten-
» tations j'ai été en butte? car ce n'est pas
» seulement au malheur que l'abandon livre
» l'orphelin; le déshonneur, le crime, sont
» là tout prêts à le recueillir, à lui promettre
» l'impunité avec la fortune, la vengeance
» avec le succès; sans nom à flétrir, sans
» parens à désoler, repoussé de la société
» par un préjugé barbare, maudissant la
» vie, ce présent d'un ennemi, qu'a-t-il à
» ménager?..... que de courage il lui faut
» pour résister au désir ardent de se faire jus-
» tice! mais cette effroyable tentation, qui
» a plus d'une fois ébranlé mon ame, a été
» étouffée par le sentiment d'honneur que
» je tenais du ciel et de vous, j'espère....
» Écoutez-le ce sentiment; il vous crie de
» me protéger, de me rendre l'affection que
» je n'ai pas mérité de perdre; seraient-ce
» des considérations d'orgueil, ou l'intérêt
» d'avides héritiers qui vous arrêteraient?
» Rassurez-vous; je ne veux rien de votre

» crédit, de votre fortune ; celle que je tiens
» d'un frère me suffit, elle est la preuve de
» mes droits à votre cœur; voilà l'unique
» bien que j'envie. Mais au nom de ce fils
» que vous chérissiez, ne rejetez pas ma
» prière, laissez-moi comme lui donner
» mon sang à la France.... Ne m'arrachez
» pas à l'armée.... c'est ma patrie.... c'est
» ma famille, à moi! Là, le soldat cou-
» rageux trouve des frères; le plus intré-
» pide a l'estime de tous; là, les titres aux
» grades, aux honneurs se comptent par
» blessures ; laissez-moi en acquérir assez
» de ces nobles titres, pour que vous ne
» rougissiez plus de ma naissance. Si, mal-
» gré tant d'assurances, vous jugez ma mort
» nécessaire à votre repos, eh bien! que
» du moins cette mort soit glorieuse ; laissez-
» moi le choix de mon supplice, je vous
» promets de me faire tuer sur le champ de
» bataille; accordez-moi cet honneur, c'est

» le dernier vœu d'un soldat à son général,
» d'un fils à son père. »

SEVERIN.

A peine cette lettre fut-elle cachetée, que M. de Guys se rendit à Versailles, dans l'intention de la remettre lui-même chez le maréchal-ministre, s'il ne pouvait pénétrer jusqu'à monseigneur.

Un huissier du cabinet lui fit répondre par un valet de pied que le maréchal de Bellisle était en ce moment chez le roi, et qu'à moins d'être muni d'un *laissez-passer*, il fallait venir le jour d'audience du ministre, et attendre son tour pour être admis à lui présenter sa requête. Toutes ces formalités entraînaient de longs délais. Severin s'était engagé à répondre dès le lendemain à la proposition du maréchal, il laissa sa lettre en disant qu'elle était attendue par le ministre, et on lui promit de la remettre avec exactitude.

En traversant la cour de marbre, il rencontra le duc de Coigny qui le reconnut, vint à lui et lui dit, de la manière la plus cordiale, à quel point il s'affligeait de sa sortie du régiment des gardes. — Si je puis vous être utile, mon cher monsieur de Guys, ne m'épargnez pas, ajouta-t-il, je serai toujours empressé de vous obliger; mais je pense que les changemens survenus dans votre sort, et ceux que le tems doit amener, vous ont sans doute déterminé à vous retirer du service.

Alors Severin lui fait entendre que sa retraite n'est pas volontaire. Cette réponse excite vivement la curiosité du duc de Coigny; il apprend que Severin veut retourner à Paris le soir même; il lui propose de le ramener. — Nous arriverons, dit-il, encore à tems pour voir le pas de la petite Guimard, et nous causerons aussi bien dans ma loge qu'ailleurs. Je tiens beaucoup à ce qu'on nous voie ensemble, ajoute-t-il, car je serais

désolé qu'on me soupçonnât d'être de connivence avec ceux qui vous traitent si injustement, et pourtant ce n'est pas un grand mal, car rien de tout cela n'arriverait si vous n'étiez pas devenu tout-à-coup si à la mode. Mais depuis l'histoire du grand couvert, on ne parle que du beau soldat, de sa distinction, de ses manières élégantes; c'est, dit-on, le comte de Gisors ressuscité; chacun veut pénétrer le mystère de votre ressemblance, de votre éducation. Les femmes, à qui l'extraordinaire plaît avant tout, ont une curiosité extrême de vous voir, et l'on ne vous pardonne pas l'effet que vous faites: c'est dans l'ordre. Mais soyez tranquille, il n'est point d'intérêt durable dans ce pays-ci, et vous serez oublié avant une semaine; tâchez seulement de profiter vite des avantages que cette circonstance vous donne, quitte à braver ensuite la rage des envieux.

Severin parla vivement de sa reconnaissance au duc de Coigny; il lui témoigna le

regret de ne pouvoir répondre à ses offres obligeantes par une entière confiance, car une espérance secrète l'empêchait de dévoiler la conduite de son père.... La moindre preuve d'affection de la part du maréchal de Bellisle pour son malheureux fils l'aurait si facilement lavé de tous ses torts envers lui !

En entrant à l'Opéra, dans la loge du duc de Coigny, Severin fut saisi d'un étourdissement, qui le força de s'asseoir même avant de saluer la duchesse douairière de Coigny, qui se trouvait sur le devant de la loge; c'est qu'il avait aperçu en face de lui, dans celle du maréchal de Richelieu... la comtesse d'Egmont....

Après s'être excusé sur le malaise qu'il vient d'éprouver, il cède aux instances polies de la vieille duchesse, et s'assied entre elle et son fils; alors il s'entend nommer à l'orchestre, et bientôt une foule de regards se tournent vers lui.

Les siens, constamment attachés sur madame d'Egmont, s'enivraient d'admiration et de bonheur; car entourée de tout ce qui peut flatter la vanité d'une reine, elle paraissait insensible à tant d'hommages. Son attitude langoureuse, son sourire inanimé, tout prouvait que sa pensée était absente, et cette pensée était peut-être à lui?... Comment s'en assurer? d'abord la joie de cette présence l'a béatifié; il n'ose faire un mouvement, dans la crainte de voir s'évanouir le prestige qui l'enchante; puis après avoir joui long-tems de l'ennui que semble éprouver madame d'Egmont, il voudrait être aperçu d'elle, pour savoir si ce beau visage garderait encore son expression languissante; mais ses vœux ardens appellent en vain un regard de Septimanie, dont les yeux distraits sont fixés sur le théâtre; elle profite du droit que donne le spectacle, de se soustraire à la conversation en paraissant captivé par la scène qu'on n'écoute pas.

— Voici la comtesse de Brionne, dit le duc de Coigny et la duchesse de Gramont, elles arrivent bien tard et s'en iront bientôt, sans doute, car le bal de madame de Mirepoix les réclame; c'est seulement pour donner aux habitués de l'Opéra une idée de leur éclatante parure qu'elles daignent se montrer ici. En effet, elles sont très-brillantes, et madame d'Egmont pourra fort bien n'être pas ce soir la reine du bal.

— Elle est pourtant coiffée à ravir, dit la duchesse, autant qu'on en peut juger, car elle est à moitié cachée par la colonne de la loge, et je présume que cette pelisse d'hermine qu'elle s'obstine à garder couvre un habit de bal charmant; elle a si bon goût!...

Alors M. de Guys témoigne un vif désir de voir la belle madame de Brionne; sa loge était du même côté que celle du duc de Coigny; il fallait s'avancer pour l'apercevoir. Severin se lève, et se laisse désigner

plus long-tems qu'il ne le fallait là loge où se trouvaient ces dames. Il parle de leur beauté d'un ton fort animé, les lorgne, fait des gestes d'admiration, tout cela dans l'espoir d'être remarqué de la seule femme qu'il trouve belle.

Il ne pouvait jouer cette petite comédie sans détourner ses yeux de dessus madame d'Egmont; il fallait bien regarder un peu ce qu'il avait l'air d'admirer avec tant d'enthousiasme.

On était dans un entr'acte; Severin se retira dans le fond de la loge, pour faire place aux personnes qui vinrent visiter madame de Coigny, et il reporta toute son observation sur madame d'Egmont; elle était aussi occupée à répondre à une foule d'adorateurs, qui venaient par amour ou par air solliciter un salut ou un mot de sa part.

— C'est en vain, pensait M. de Guys, que je me suis fait remarquer de tout le monde,

en affectant une admiration ridicule pour madame de Brionne.... *elle* ne m'a point vu....

Cependant madame d'Égmont parlait avec vivacité; ses mouvemens, sans rien perdre de leur grâce accoutumée, étaient plus rapides; elle souriait à tout avec cette expression naïve qui charmait, que ses ennemis disaient être affectée, tant elle était naturelle. En ôtant un de ses gants pour prendre une pastille dans la bonbonnière du vieux maréchal de Noailles, elle avait laissé glisser sa pelisse de dessus ses belles épaules; et l'éclat de sa parure, joint à celui d'un teint éblouissant, d'une figure céleste, d'un ensemble aussi élégant que noble, lui ramenaient tous les regards un moment portés sur madame de Brionne.

—Qui peut l'avoir ainsi ranimée?... se demandait Severin..... et il cherchait dans un coin de cette loge dorée s'il ne découvrirait

pas la cause de ce changement subit; car le véritable amour n'est pas présomptueux, et puis madame d'Egmont ne tournait plus les yeux de son côté.... Était-ce hasard ou volonté?... Severin éprouvait une agitation qu'il avait peine à dissimuler.

Madame d'Egmont tenait à la main un bouquet, composé de jasmin d'Espagne et d'œillets les plus rares : c'était la fleur à la mode. Il y avait alors des amateurs d'œillets qui payaient jusqu'à cent louis de simples marcottes. L'espèce des *œillets-plumes* était la plus recherchée; elle avait l'avantage d'être plus touffue que les autres. Les blancs bordés de rouge étaient les plus rares.

Ce beau bouquet, produit des serres du duc de Richelieu, madame d'Egmont le considérait depuis assez long-tems avec une attention particulière, hésitant à céder à une idée folle, ou plutôt à une de ses superstitions d'amans qu'ils prennent pour des inspirations du ciel.

Alors, tirant de son doigt un anneau émaillé, elle réunit les feuilles du plus bel œillet de son bouquet, les passe dans la bague; puis leur rendant la liberté, ces feuilles parfumées ont bientôt recouvert l'anneau, de manière à le rendre invisible.

— S'il m'aime, pense-t-elle, il s'apercevra que je laisse ici ce bouquet, il trouvera un moyen de l'avoir; et une fois entre ses mains, je suis bien sûre qu'il découvrira l'anneau.

Puis elle pose un moment le bouquet sur ses genoux, avant de le laisser glisser doucement à terre, car il ne faut pas qu'on le voie tomber. Il y a là tant gens qui s'empresseraient de le ramasser!

Elle ne veut pas non plus qu'un seul regard d'elle puisse faire soupçonner à Severin à quelle singulière épreuve elle met sa pénétration et leur sympathie... Il faut toute la force d'un sentiment superstitieux pour

l'empêcher de tourner ses yeux vers celui dont la présence à tant de pouvoir sur elle; mais il y va pour Septimanie d'un de ces oracles du ciel, dont les moindres objets sont l'interprète, et qui décidaient autrefois de toute une destinée.

M. de Guys, qui ne perd pas un des mouvemens de madame d'Egmont, la voit sortir de sa loge sans le bouquet qu'il avait remarqué à sa main. — L'aurait-elle donné? Ce soupçon l'inquiète vivement; il court à l'ouvreuse de loges.

— Madame la comtesse d'Egmont a laissé son bouquet dans sa loge, dit-il, je viens le chercher.

L'ouvreuse, qui ne doute pas que M. de Guys ne soit envoyé par la comtesse, ouvre la loge; Severin aperçoit aussitôt le bouquet, s'en empare, donne un louis d'or à l'ouvreuse qui le prend pour un prince, et il vole à la sortie. Les aboyeurs criaient à

toute voix : *Le carrosse de madame la comtesse d'Egmont!* Severin arrive à tems pour se trouver sur le passage de la comtesse. La riche dentelle qui se joue sur le bras de Septimanie a frôlé le bouquet; elle se retourne, et jette sur M. de Guys un regard.... qu'il eût payé de sa vie.

XXXII.

L'Avis généreux.

Sa lettre au maréchal de Bellisle, la colère ou le repentir qu'elle peut faire naître, les malheurs ou le bien qu'il doit en résulter, tout est oublié; qu'importe le passé, l'avenir, les caresses, les menaces d'un père, la liberté, les cachots! un regard.... un seul

regard vient de jeter tant de joie dans l'ame de Severin, qu'il défierait Septimanie elle-même d'attrister son bonheur.... car il est aimé... Il l'a vu... il le sent, tout son être a frémi... il est dans cette extase du cœur où l'on ne pense plus, où, transporté un moment dans le ciel, on se croit inaccessible à tous les coups du sort. Divine apothéose ! dont la Providence même serait jalouse, si l'élu de l'amour ne devait bientôt retomber sur la terre !

Pendant ce tems, madame d'Egmont, ravie d'avoir été si bien devinée, embellie de cette douce sérénité que donne la certitude d'être adorée, faisait retentir les salons de la duchesse de Mirepoix des éloges qu'on lui prodiguait ; les correspondances de ce tems ont constaté le triomphe qu'obtint la beauté, le charme de la comtesse d'Egmont à cette brillante fête *.

* Mme de Mirepoix donne aujourd'hui un bal à l'hôtel de Brancas. Il y a vingt-quatre danseurs et vingt-quatre dan-

Le bal se prolongea jusqu'au matin ; il était près de sept heures lorsque madame d'Egmont se retira, en laissant encore la danse fort animée. De retour chez elle, elle trouve un billet sur sa cheminée, reconnaît l'écriture de M. de Jaucourt, et présume qu'il lui apprend la raison qui l'a empêché de venir au bal de madame de Mirepoix ; elle ouvre nonchalamment ce billet, pendant que ses femmes de chambre la déshabillaient, mais pâlissant tout-à-coup :

— Dépêchez-vous, dit-elle d'une voix altérée, et en arrachant les aigrettes de diamans qui retiennent ses cheveux, donnez-

seuses. Les habits sont de caractères indiens, sultanes, vestales, etc., etc. Chaque femme a son partner, les danseurs et danseuses sont divisés en six bandes de quatre hommes et quatre femmes, M. le duc de Chartres et Mme d'Egmont sont à la tête de la première..... »

Puis à la fin de la lettre :

« Le prix de la beauté n'a point été accordé à Mme de Saint-Maigrin, Mme d'Egmont l'a emporté unanimement. »

(*Correspondance de Mme du Deffant*, tom. 1.)

moi vite une robe du matin, un mantelet noir; faites appeler Philibert, qu'on laisse les chevaux à la voiture, ajoute-t-elle en voyant entrer Philibert.

— Vous allez me suivre...

Philibert prie la comtesse de lui donner le tems de s'habiller plus convenablement.

— Non, il n'est pas un instant à perdre, répond-elle, en mettant dans un petit sac de velours plusieurs rouleaux de louis et ses tablettes.... pourvu qu'il ne soit pas trop tard!...

En disant ces mots, elle descend rapidement l'escalier; et sans faire la moindre réflexion sur l'inconvénient d'être rencontrée de si grand matin dans son carrosse armorié, conduit par un cocher avec sa livrée, suivie d'un domestique en habit gris avec sa coiffure de la veille, ce qui, dans ce tems d'éti-

quette, devait paraître fort étrange, madame d'Egmont s'élance dans sa voiture, et Philibert crie au cocher :

Rue Saint-Jacques !

XXXIII.

Un Malheur prévu.

On arrive.... — Madame Clairville !... demande Philibert.

La loge du portier est déserte.... Mais un enfant qui joue dans la cour répond : — C'est ici... montez, elle y est.

Madame d'Egmont reconnaît la maison

où elle est venue voir Severin mourant ; elle n'attend pas que Philibert la soutienne pour franchir le marchepied de sa voiture ; et courant aussitôt vers l'appartement de madame Clairville, elle s'étonne de traverser toutes les chambres sans rencontrer personne. Elle revient sur ses pas, monte à l'étage supérieur. Son pied heurte quelque chose.... c'est un morceau de drap bleu, bordé d'un large galon d'argent ; c'est un lambeau évidemment arraché à un habit d'uniforme ; plus loin est un œillet blanc bordé de pourpre. Septimanie le reconnaît, elle le ramasse.... l'anneau n'y est plus... Plusieurs débris du bouquet de la veille sont épars sur les degrés... Cet aspect jette la terreur dans l'ame de madame d'Egmont.... Elle veut vaincre le tremblement qui l'agite, et elle parvient à l'appartement de M. de Guys. Toutes les portes en sont ouvertes ; mais elle entend des sanglots.... des plaintes amères contre la tyrannie. Elle arrive à la cham-

bre d'où partent ces plaintes ; elle aperçoit madame Clairville et Annette fondant en larmes.

— Ah! madame, s'écrie la vieille femme avec l'accent du désespoir.... ils l'ont arraché d'ici, les monstres !... Un ordre du roi... une lettre de cachet... un exempt... dix hommes armés.... en vain il a voulu protester, se défendre, se faire tuer plutôt que de les suivre ; il a fallu céder à la force.... les misérables l'ont presque assassiné..... Comme ils désespéraient de lui arracher son épée, un de ces hommes l'a frappé lâchement en arrière d'un coup de crosse de fusil sur la tête. La violence du coup lui a fait perdre connaissance, et ils s'en sont saisis... Dieu sait où il l'ont conduit !.. Dieu sait comment ils le puniront de sa résistance !...

En écoutant ce récit, madame d'Egmont est glacée d'un froid mortel. Elle veut questionner madame Clairville sur cette arres-

tation, dont elle devine trop bien et la cause et l'auteur; elle ne peut articuler que ces mots :

— Hélas! trop tard.... Sa respiration est suspendue.... la surprise, la douleur, semblent l'avoir anéantie...

Elle tombe sur un siége... Ses yeux égarés se promènent involontairement sur les objets qui l'environnent : ce désordre d'une chambre d'où l'on vient d'arracher celui qui l'habite, cette bougie qui brûle encore sur la cheminée, malgré les premiers rayons du soleil qui éclairent la chambre, cette madone du Corrége, objet du culte de Severin, elle les considère tour à tour comme pour se convaincre qu'elle est bien chez lui... et que le malheur tant redouté est accompli.

— Encore, si nous connaissions quelques gens en crédit, s'écrie madame Clairville en pleurs, nous pourrions demander justice contre cet attentat. Mais que faire? . . . . .

nos réclamations, nos cris ne seront pas écoutés.... Au nom du roi !... Oui.... c'est au nom du roi qu'ils l'ont arrêté... c'est au nom du roi qu'ils l'ont frappé... qu'ils achèvent de le tuer sans doute, au fond d'un horrible cachot !... et personne... personne pour le protéger contre ses ennemis ! ses persécuteurs !...

— Et mon père n'est pas là pour le secourir, dit Septimanie en larmes, mais il saura jusqu'où cet homme dénaturé a poussé la barbarie... il saura le punir de son crime... Et si sa victime n'a pas succombé, mon père l'arrachera de ses mains.... je me jetterai aux pieds du roi . . . . il saura tout... J'en mourrai... mais il faudra qu'on nous le rende...

En disant ces mots, dont madame Clairville et Annette restent stupéfaites, madame d'Egmont se lève comme une insensée, sort précipitamment, court à sa voiture qui l'en-

traîne aussitôt..... Mais lorsque arrivé à l'hôtel d'Egmont, Philibert ouvre la portière, il aperçoit sa maîtresse pâle, étendue et sans mouvement; il la croit morte.... Ses cris attirent tous les gens de la comtesse.... On la transporte sur son lit.... la fièvre, le délire s'emparent d'elle; c'est, dit-on, par suite de l'imprudence qu'elle a faite d'aller à la messe presqu'en sortant du bal.

Mais l'espoir d'arracher Severin à son persécuteur a ranimé les forces de Septimanie; elle écrit à M. de Jaucourt, à Sedaine, de se rendre au plus tôt chez elle; elle ne doute pas de leur zèle à tous deux pour l'aider à découvrir où l'on a conduit Severin. N'est-ce pas par un billet de M. de Jaucourt qu'elle a été prévenue de la lettre de cachet obtenue contre M. de Guys? Ah! combien elle maudit le spectacle, le bal, qui l'ont empêchée de recevoir plus tôt cet avis secourable!... elle aurait pu le sauver peut-être... Et Sedaine, cet ami si dévoué.... si intelli-

gent.... il parviendra sans doute à retrouver celui qu'il aime comme un frère.

Hélas ! les recherches les plus actives, celles du maréchal de Richelieu lui-même, l'argent prodigué aux agens les plus adroits, les promesses, les menaces, rien ne parvient à jeter la moindre lumière sur le sort du chevalier de Guys. On sait qu'il n'est pas à la Bastille, voilà tout.

Cependant M. de Richelieu, frappé de l'accablement où il voit sa fille, sent la nécessité de maintenir l'espoir dans cette ame exaltée.... Il flatte cet espoir par des mots vagues.... mais qui prouvent sa confiance dans le succès des nouvelles démarches qu'il veut tenter.... et la malheureuse Septimanie, comme la pauvre *Nina*, ne vit plus que pour *l'attendre*.

XXXIV.

La Vente après décès.

Ce n'était ni la démence, ni la raison, ni la vie, ni la mort, c'était un ennui profond, mêlé d'une secrète espérance, un sommeil fatigant soutenu par un rêve de bonheur; c'était l'attente du ciel pour le pauvre qui manque de tout sur la terre, voilà ce que

fut l'existence de madame d'Egmont pendant les années qui suivirent l'enlèvement de M. de Guys.

D'abord elle se flatta que son père parviendrait à découvrir le lieu qui renfermait Severin, et que le ressentiment personnel du maréchal de Richelieu contre le maréchal de Bellisle l'animerait assez pour vouloir se venger de lui, en dénonçant l'abus que le ministre fait de l'autorité royale, et la manière infâme dont il l'employait à servir sa tyrannie envers un fils. Le duc de Richelieu n'aurait certainement pas manqué cette occasion de perdre son ennemi, s'il avait cru sortir victorieux de ce dangereux combat; mais dans la situation où se trouvaient les affaires d'état, le ministre de la guerre était tout puissant; madame de Pompadour avait persuadé au roi qu'il lui fallait un homme aussi bon diplomate que bon administrateur pour diriger les négociations et conduire l'armée, qu'il fallait

une volonté ferme pour soutenir le pouvoir au milieu des factions du clergé et des parlemens, qu'enfin le maréchal de Bellisle, réunissant tous ces avantages, était indispensable.

Le maréchal de Richelieu avait une connaissance trop approfondie du maître pour tenter une démarche ouverte contre le protégé de madame de Pompadour; il savait que l'impunité est assurée au ministre en crédit, dont les torts ou les crimes même sont étrangers aux grands intérêts de l'état, à ceux du prince ou de la favorite. Mais il attendait l'ennemi à sa première faute en politique, et il amassait un faisceau d'accusations contre M. de Bellisle, pour l'en accabler au premier choc qui ébranlerait sa puissance.

La mort vint déconcerter ses projets de vengeance. Le maréchal de Bellisle, surpris tout-à-coup par une fièvre inflammatoire et

putride, succomba au troisième jour de la maladie. Pas un ami ne lui ferma les yeux, car, dans la crainte qu'un mot trahît ses remords, il avait défendu qu'on laissât parvenir personne près de son lit. On ignore la longueur de cette agonie solitaire.

Sans héritiers directs, ses trésors sont dispersés : le roi en a sa part, car le courtisan survivant au ministre veut encore plaire au souverain. Il lègue son hôtel au département de la guerre ; son corps est porté au château de Bisy, sous ces mêmes ombrages où s'essayèrent les premiers pas de Severin.

Qui sait si les imprécations du fils abandonné, persécuté, n'ont pas appelé la justice du ciel sur ce père dénaturé ? Qui sait si, dans l'horreur de ses derniers momens, il n'a pas demandé grâce à sa victime? si l'image de ce fils au désespoir, mourant aussi peut-être... et mourant de la main d'un père,

ne s'est pas fixée devant ses yeux comme un spectre menaçant? Ah! dans cet instant suprême, où la vanité finit, où le châtiment commence, qui peut savoir jusqu'où va la terreur du coupable?

Malgré les sentimens chrétiens qui défendent de se réjouir de la mort de son ennemi, madame d'Egmont éprouva un moment de joie en apprenant celle du maréchal de Bellisle, car elle pensa que cet événement devait rendre la liberté à Severin, que la persécution cesserait avec le persécuteur, et on la vit reparaître dans le monde, ranimée par l'espoir.

Mais plusieurs mois se passèrent en vaines recherches sur le chevalier de Guys.

On devait faire une vente du mobilier, des tableaux et des bijoux de feu le maréchal de Bellisle. Madame d'Egmont voulut accompagner madame de Lauraguais, lorsque celle-ci alla visiter les objets destinés à

être vendus. L'hôtel du feu maréchal renfermait tant de choses curieuses, d'ornemens magnifiques, que les curieux s'y portèrent en foule. Ils admiraient surtout une table couverte de boîtes d'or, enrichies de diamans, sur lesquelles on reconnaissait les portraits de la plupart des souverains de l'Europe ; des bagues, des camées, des ordres en pierres de couleurs éblouissaient les yeux. Au milieu de tous ces écrins étincelans, une montre entourée de brillans, mais plus petite, plus simple que toutes les autres, frappe les regards de madame d'Egmont; elle croit la reconnaître... s'approche, et voit qu'elle est posée sur un coussin de satin blanc brodé d'or... C'est la croix de Jésus... c'est l'amulette qui renfermait la montre de Severin... la relique tient encore à la montre, on l'aura respectée comme un souvenir pieux du défunt... Mais cette montre? comment est-elle revenue à celui qui l'a donnée?... est-ce un don?... un oubli... un

héritage?.. Severin ne s'en séparait jamais... la lui avait-on enlevé par ruse... ne s'en était-on pas emparé au moment où, succombant au coup qu'on lui avait asséné, il venait de perdre connaissance?... Que d'affreuses conjectures la vue de cette relique fit naître dans l'esprit de Septimanie!

— Il n'est plus!... pensa-t-elle, car il avait juré de ne jamais se séparer de cette montre... et cette idée se fixe dans son esprit, s'appesantit sur son cœur comme un fardeau qui l'étouffe. En vain elle cherche à se persuader que Severin a renvoyé ce présent à son père, comme on renvoie à un ami perfide ce que l'on tient de lui, elle n'a plus la force d'espérer; mais la montre et la relique seront à elle.

Philibert, chargé d'en faire l'acquisition, en offrit un prix si fort au-dessus de sa valeur que l'huissier priseur la lui adjugea tout de suite.

Le désespoir éclatant, les grandes douleurs trouvent des peintres éloquens et des lecteurs en larmes. Ah! combien est plus digne de leur pitié ce tourment de tous les jours, ce partage de toutes les heures entre l'attente et le découragement! mais ce supplice qui éteint lentement l'existence, ce marasme du cœur n'est pas même aperçu. C'est, dit-on, l'effet d'une santé délicate ou de quelqu'imprudence, et l'on ne convient jamais dans le monde qu'une personne puisse mourir de chagrin. Comment peindre le malheur que nul ne comprend?

Un seul des amis de madame d'Egmont, Gentil Bernard, observait les progrès du mal dont elle était atteinte; mais quand il lui en parlait avec sollicitude, elle le remerciait de son tendre intérêt, et l'assurait qu'elle ne souffrait point. La douleur de voir ainsi s'éteindre la vie de cette femme qu'il idolâtrait, l'impatience de ne pouvoir faire partager à aucun des gens qui l'entouraient

l'inquiétude qu'elle lui causait, et plus encore le désespoir de l'adorer et de ne pouvoir rien contre la peine qui la conduisait au tombeau, enfin l'idée d'une séparation au-dessus de ses forces, altérèrent tout-à-coup la raison de Gentil Bernard.

Un jour que madame d'Egmont, plus languissante encore que la veille, le pria de répondre pour elle à un billet d'invitation, il ne put venir à bout d'écrire un seul mot; il avait perdu totalement la mémoire. Dès ce moment, comme le dit son ami Saurin :

Gentil Bernard,
Victime de l'amour, dont il chanta l'empire,
Ne fut plus qu'un fantôme errant,
Qu'une ombre vaine qui respire.

Effrayée de l'état où elle voyait son vieil ami, madame d'Egmont, surmontant sa souffrance, voulut essayer d'agir sur son esprit et de rappeler sa mémoire par une sensation qui flatterait l'amour-propre du poète, elle fit demander une représenta-

tion de *Castor et Pollux*, et y conduisit le pauvre insensé. C'était se livrer elle-même à de bien vives impressions que de se retrouver là où elle avait vu M. de Guys pour la dernière fois!

D'abord la musique produisit un grand effet sur Gentil Bernard. Des larmes abondantes couvrirent son visage. Il demanda quelle était la pièce qu'on jouait et quelle actrice représentait le premier rôle?

On lui répondit *Castor* et *mademoiselle Arnould.*

— Ah! oui, dit-il, *ma gloire et mes premières amours* *.

Ce fut le seul et dernier éclair qui jaillit de son esprit.

A l'acte de la cérémonie funèbre, il tomba dans un accès de désespoir, et sa démence prit alors un accent prophétique dont tous ceux qui étaient présens frémirent. Le mal-

* Notice sur Gentil Bernard. (*Biographie universelle.*)

heureux, frappé de la vue du catafalque représenté sur le théâtre, s'écriait d'une voix étouffée :

— Grâce! grâce! un moment! ne me l'enlevez pas encore... Quoi! si jeune, si belle... la mort la demande... il faut la voir succomber... avant... moi!.. Arrêtez... Arrêtez!...

Alors, accablé par la terreur d'une vision sinistre, il tombe évanoui dans le fond de la loge...

On s'empresse, on lui prodigue des secours; mais en reprenant ses sens il repousse ceux qui le soignent.

— Ce n'est pas moi qu'il faut secourir, dit-il d'un air égaré, c'est elle!... Ne voyez-vous pas qu'elle se meurt, ajoute-t-il en montrant madame d'Egmont... Courez vers elle... vous dis-je... arrachez-la à ce tombeau... Oh! mon Dieu! vous ne m'écoutez pas!...

Hélas! il n'était que trop bien entendu par celle pour qui il tremblait; mais excepté M. de Jaucourt que la vision du malheureux poète frappait d'un affreux pressentiment, toutes les personnes présentes à cet accès n'en furent alarmées que pour Gentil Bernard. On le ramena chez lui, et depuis lors sa raison n'est plus revenue.

XXXV.

Le Château de Braine.

— Ainsi donc, pensa madame d'Egmont, la démence, le malheur ou la mort... voilà le partage de ceux qui m'ont aimée !...

M. de Jaucourt, frappé des oracles de ce fou dont le cœur seul paraissait avoir gardé sa mémoire et son intelligence, chercha à

faire passer ses alarmes dans l'esprit du comte d'Egmont, de la duchesse d'Aiguillon et de madame de Lauraguais. Celle-ci écrivit au maréchal de Richelieu l'état de sa fille, et ne lui cacha point l'effet que la démence de Gentil Bernard avait produit sur cette imagination malade, car Septimanie ne doutait pas de la vérité des prédictions de son ami, et disait toujours : — Sa folie a raison.

Mais les médecins appelés décidèrent que madame d'Egmont était dans l'état d'atonie, suite ordinaire des secousses violentes. Elle aura été douloureusement frappée du spectacle de la démence de son ami, dirent-ils, il faut la distraire ; et ils ordonnèrent un voyage aux eaux de Plombières. Madame d'Egmont en revint plus souffrante encore ; alors on pensa que l'air de la campagne la rétablirait, et elle se résigna avec sa docilité angélique à aller passer l'automne chez sa belle-mère, la comtesse douairière d'Eg-

mont, qui habitait son beau château de Braine.

Avant de se rendre dans cet antique manoir, Septimanie voulut revoir Saint-Étienne-du-Mont, et y prier encore pour celui qu'elle n'avait plus l'espoir d'y rencontrer. Hélas! ce n'était plus comme autrefois la romanesque Sophie Després, si fraîche, si alerte, en robe grise, en petit bonnet, et protégée seulement par le bon Philibert... c'était la noble et riche comtesse d'Egmont, pâle, languissante, entourée des gens de sa maison, accompagnée de son gentilhomme; enfin la grande dame, dont la suite nombreuse et dorée attirait une foule de curieux et de mendians. Les aumônes qu'elle répandit ce jour-là, le don d'une somme considérable confiée au curé de Saint-Étienne pour secourir les malades et les prisonniers, la firent bénir de tous les pauvres de la paroisse.

L'émotion qu'elle éprouva en restant si long-tems les yeux fixés près de ce pilier où

elle croyait voir encore Severin, les souvenirs que ce lieu retracerait à son cœur devaient épuiser le peu de forces qui lui restaient. Agenouillée près de l'autel, elle fit signe qu'on l'aidât à se relever; il fallut la porter dans son carrosse; elle ne pouvait se soutenir.

Arrivée à Braine, elle ne voulut pas se mettre au lit; on l'établit sur un canapé auprès d'une fenêtre. La vue du ciel lui faisait du bien.

— Je voudrais voir mon père, disait-elle d'une voix faible.

— M. de Jaucourt lui a envoyé un courrier à Bordeaux; il sera bientôt ici, répondit la duchesse de Lauraguais, qui avait voulu accompagner madame d'Egmont à Braine.

Et quoique ayant entendu cette réponse, Septimanie répétait : — Je voudrais voir mon père!!..

Le surlendemain le duc de Richelieu arriva à Braine vers onze heures du soir, il s'élance de sa voiture, traverse à la hâte les vastes et obscurs salons du château, parvient à celui qui précède l'appartement de sa fille, il va en ouvrir la porte... une femme se précipite vers lui.

— Arrêtez!... s'écrie-t-elle...

Le maréchal a reconnu madame de Lauraguais. L'accent de cette voix l'a glacé de terreur... il pâlit... Oh! ciel!... elle est donc... bien mal?... dit-il... et sa respiration étouffée l'empêche de continuer...

Madame de Lauraguais l'entraîne vers un canapé, le force à s'asseoir et se jette dans ses bras en fondant en larmes.

En ce moment la porte de la chambre s'ouvre; une vive lumière frappe les yeux. O clarté sinistre!...

Philibert, la tête inclinée, le regard morne, s'avance à pas lents; il tient à sa

main le reliquaire qui recouvre la montre de Severin.

A travers ses sanglots étouffés, on entend ces mots :

— « Quand je ne serai plus, m'a-t-elle dit hier, en me confiant ce reliquaire... tu le mettras près de moi..... dans..... mon cercueil! » Dois-je ?... Monseigneur... ?

Un cri douloureux retentit alors... et l'on vit à la lueur funèbre d'une chapelle ardente le spectacle le plus déchirant pour le cœur, le plus déplorable pour l'esprit humain! un père au désespoir près de sa fille morte... la VANITÉ pleurant sur sa victime !

On n'a jamais su ce qu'était devenu le chevalier de Guys.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 0012111006
DC 135 .E3G3 1836 V2
GAY, SOPHIE NICHAULT
COMTESSE D.EGMONT.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 06 04 11 11 3